

# LUMIERE ET VIE

## La prédication

*Yves-Bernard TREMEL*

*Serviteurs de la Parole*

*Edw. SCHILLEBEECKX*

*Parole et Sacrement*

*Charles ROMANEY*

*La prédication à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle*

*Henri DUBREIL*

*La prédication pastorale dans une paroisse de ville*

*Louis RETIF*

*Pour une catéchèse dans l'évangélisation*

*Jean-François MOTTE*

*Le Centre pastoral pour la mission à l'intérieur*

## SOMMAIRE

### LUMIÈRE ET VIE

<b>Prêcher</b> .....	1
<b>Le chanoine Albert Gelin et Dom Lambert Beauduin</b> .....	6

### YVES-BERNARD TRÉMEL, o. p.

<b>Serviteurs de la Parole</b> .....	8
--------------------------------------	---

### EDW. SCHILLEBEECKX, o. p.

<b>Parole et Sacrement dans l'Église</b> .....	25
--	----

### CHARLES ROMANEY

<b>La prédication en France à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle</b> .....	46
--	----

### HENRI DUBREIL

<b>Note sur la prédication pastorale dans une paroisse de ville</b> .....	71
---	----

### LOUIS RÉTIF

<b>Pour une catéchèse dans l'évangélisation</b> ...	80
---	----

### JEAN-FRANÇOIS MOTTE, o. f. m.

<b>Le Centre pastoral pour la mission à l'intérieur</b> .....	89
---	----

### CHRONIQUES

#### YVES-BERNARD TRÉMEL, o. p. et RENÉ BEAUPÈRE, o. p.

<b>Pistes de réflexion sur la prédication</b> .....	98
---	----

#### RENÉ BEAUPÈRE, o. p.

<b>Réflexions protestantes</b> .....	102
--------------------------------------	-----

### LES DISQUES

#### Henri LAXAGUE et François SANSON

<i>Bible et prédication</i> .....	116
-----------------------------------	-----

### LES LIVRES

<i>Comptes rendus</i> .....	121
<i>Notices</i> .....	133

# LUMIERE ET VIE

Tome IX

Janvier-Mars 1960

N° 46

---

## Prêcher

*De façon inhabituelle, ce cahier s'ouvrira sur quelques citations. La première est extraite d'un travail sur l'actualité de la prédication, présenté par le Pasteur André Dumas :*

*« Avant de développer les quatre thèses qui constituent l'armature de ce rapport, je veux vous rappeler deux écrits préparatoires à notre thème. Le premier date de 1922. Il est sans doute le texte qui a décidé le plus de jeunes dans ma génération à oser devenir pasteurs, c'est-à-dire prédicateurs de la Parole de Dieu. Je pense à la conférence adressée par Barth à une réunion pastorale sous le titre Détresse et promesse de la prédication chrétienne. Texte étonnant, où le jeune pasteur de l'époque, après avoir montré l'insuffisance de prêcher l'histoire, le progrès social, la morale et même la piété, exprimait l'unique attente possible : que notre parole d'homme reçoive en elle par « l'événement du Saint-Esprit » le souffle de Dieu. Le parallèle de ce texte a certainement été sous l'angle de l'appel à la vocation pour les jeunes prêtres catholiques de notre génération le Journal d'un curé de campagne, de Bernanos. Mais remarquons la différence très caractéristique entre les deux points d'application d'une même espérance dans le miracle de la grâce : Barth, protestant, parle surtout de la prédication. Bernanos, catholique, n'y fait pas une seule allusion*

*dans le Journal de son curé. Il est du reste notoire qu'en pays de tradition protestante nous trouvions de grands exemples de prédications dans des romans (depuis les Scandinaves jusqu'à Hermann Melville), tandis que je ne vois aucune véritable prédication chrétienne dans la littérature française moderne : le sermon du Père Jésuite dans La Peste de Camus est un effroyable modèle de rhétorique morte et de pseudo-philosophie religieuse ! La prédication est un genre très étranger au Français moyen, ce qui, nous le verrons, oblige à un effort pédagogique constant. Quoi qu'il en soit, Barth et Bernanos, chacun dans leur confession, ont su redonner une actualité étonnante au ministère, mais je me demande si cette actualité, si sensible aux pasteurs et aux prêtres, a été pareillement redécouverte par leurs auditoires. Je me demande si, au contraire, un fossé ne s'est pas élargi entre le prédicateur, désireux de donner tout autre chose qu'un discours, et l'auditoire, habitué par contre à considérer la prédication comme le dernier discours religieux qui soit encore pratiqué dans l'Eglise » (Foi et Vie, 1953, p. 1-2).*

\*  
\* \*

*L'affirmation d'André Dumas à propos de Bernanos n'est pas exacte. Nous n'en voulons pour preuve que la page suivante du Journal d'un curé de campagne :*

*« Enseigner, mon petit, ça n'est pas drôle ! Je ne parle pas de ceux qui s'en tirent avec des boniments : tu en verras bien assez au cours de ta vie. Tu apprendras à les connaître. Des vérités consolantes, qu'ils disent. La vérité, elle délivre d'abord, elle console après. D'ailleurs, on n'a pas le droit d'appeler ça une consolation. Pourquoi pas des condoléances ? La parole de Dieu ! c'est un fer rouge. Et toi qui l'enseignes, tu voudrais la prendre avec des pincettes, de peur de te brûler, tu ne l'empoignerais pas à pleines mains ? Laisse-moi rire. Un prêtre qui descend de la chaire de Vérité, la bouche en machin de poule, un peu échauffé, mais content, il n'a pas prêché, il a ronronné, tout au plus. Remarque que la chose peut arriver à tout le monde, nous sommes de pauvres dormants, c'est*

le diable, quelquefois, de se réveiller, les apôtres dormaient bien, eux, à Gethsémani ! Mais enfin, il faut se rendre compte. Et tu comprends aussi que tel qui gesticule et sue comme un déménageur n'est pas toujours plus réveillé que les autres, non. Je prétends simplement que lorsque le Seigneur tire de moi, par hasard, une parole utile aux âmes, je la sens au mal qu'elle me fait » (Journal d'un curé de campagne, p. 66-67).

\*  
\* \*

Cependant, même si l'opposition instituée par André Dumas est exagérée, elle n'en recouvre pas moins partiellement la réalité. Or, voici que la prédication est à l'ordre du jour, depuis quelques années, dans le catholicisme français. Une enquête lancée à ce sujet par un hebdomadaire obtint un succès sans précédent. C'est de cette enquête que rend compte J.-P. Dubois-Dumée, au Congrès de l'Union des Œuvres, en 1954, à Montpellier :

« Plus d'un millier de lettres, deux mille peut-être, dont tous les auteurs doivent être publiquement remerciés. Réponses individuelles et réponses collectives : parfois, un groupe de foyers, un cercle d'études s'est penché sur la question, l'étudiant consciencieusement. Le questionnaire a été repris par des paroisses entières. Aucune enquête de Témoignage Chrétien, dont le public est l'un des plus réactifs, n'a rencontré un tel écho. Voilà les voix que je voudrais faire entendre. L'enquête mériterait un développement beaucoup plus grand encore. Le nombre des réponses, leur qualité, la résonance angoissée de beaucoup d'entre elles, tout prouve qu'il s'agit ici d'un sujet essentiel, en France, en 1954. Il s'agit de savoir si la Parole de Dieu est encore entendue des chrétiens ; il s'agit de savoir si l'Évangile est proclamé dans les églises. Ce problème de la prédication, même limité, comme c'est ici le cas, à la prédication dans l'église, c'est un aspect du problème missionnaire auquel, depuis dix ans, les catholiques français se sont attelés. On ne peut pas le résoudre sans le situer dans cet ensemble. Mais, inversement, on ne peut pas travailler au renouveau de la pastorale sans finir par le rencontrer, sans accepter de

*l'aborder de face. L'effort déjà bien engagé pour la messe, l'effort en cours pour les sacrements, il faut le faire porter aussi sur la prédication, qui se trouve si étroitement liée à la messe et qui fut longtemps considérée, non sans raison, comme une sorte de sacrement.*

*Aujourd'hui, hélas ! c'est surtout un rite. Il s'accomplit automatiquement. Comme l'écrit le Père Congar, « c'est un énoncé plus ou moins brillant de ce qu'il est convenu qu'on peut dire et qu'on doit dire dans ce lieu spécial qu'est l'église, du haut de cette tribune spéciale qu'est la chaire, au cours d'une cérémonie spéciale et dans une langue, bien souvent, tout aussi spéciale ». Voilà pourquoi, sans doute, beaucoup ont perdu confiance, prêtres et laïques, dans ce « genre » que constitue la prédication. « A quoi bon prêcher ? » dit-on parfois. « Personne n'écoute. Mieux vaut reporter ses efforts sur la presse ou sur la télévision. Saint Paul, s'il revenait aujourd'hui, se ferait journaliste ». A vrai dire, nous ne savons pas ce que ferait saint Paul. Bien plus, si fier que je puisse être à cette pensée de Paul journaliste, moi qui appartiens à cette profession, je pense que Paul continuerait quand même à prêcher. Pas comme il prêchait aux Corinthiens ou aux Romains du I<sup>er</sup> siècle, bien sûr ! Il saurait s'adapter à un public du XX<sup>e</sup> siècle, il parlerait le langage du XX<sup>e</sup> siècle, il ne craindrait pas de bouleverser les habitudes, mais il prêcherait » (Le prêtre ministre de la parole, p. 20-21).*

\*  
\* \*

*Saint Paul aujourd'hui prêcherait. C'est parce que nous en sommes convaincus, nous aussi, que nous consacrons ce cahier de Lumière et Vie à des études sur la prédication. Ce numéro a été préparé longuement, par une réflexion sur différentes enquêtes du genre de celle qu'évoquait J.-P. Dubois-Dumée dans le texte que nous venons de citer. Deux articles fondamentaux donnent les coordonnées essentielles de notre thème : le premier rappelle que les chrétiens sont tous, à des titres divers, des « serviteurs de la Parole ». Le second, « Parole et sacrement », éclaire, pensons-nous, d'une vive lumière l'oppo-*

sition instituée par André Dumas entre Barth et Bernanos et il contribuera, espérons-le, pour une part à la résorber.

L'histoire est maîtresse de vie. Nous aurions aimé présenter un vaste panorama d'ensemble de la prédication catholique depuis le XVI<sup>e</sup> siècle et la Contre-Réforme. Ce projet s'est avéré trop ambitieux. Nous avons choisi alors, plus modestement, de faire porter notre réflexion sur une période limitée, mais bien caractéristique : le dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle, à la fois si proche et déjà si loin de nous. Sur cette toile de fond ressortent mieux les réflexions « actuelles » qui suivent : la catéchèse dans l'évangélisation, la prédication pastorale dans une paroisse de ville, le Centre pastoral pour la mission à l'intérieur.

Nous n'avons pas cru inutile d'offrir ensuite quelques pistes de travail grâce à une bibliographie commentée, et de faire écho, de façon assez ample, aux réflexions de nos frères protestants sur l'annonce de la Parole de Dieu.

Enfin, nous signalons quelques disques susceptibles d'illustrer les différents thèmes abordés dans ce cahier.

Cet ensemble paraît avec quelques semaines de retard dues à la maladie d'un de nos principaux collaborateurs. Nous vous prions de nous en excuser.

## Le chanoine Albert Gelin

Dom Lambert Beauduin

*Quelques mois après son fondateur, le P. Augustin Grail. Lumière et Vie perd un de ses plus précieux collaborateurs et un ami très fidèle : le chanoine Albert Gelin, appelé à Dieu le 7 février.*

*Au moment du lancement de la revue, il écrivait au P. Grail : « Comptez en tout cas sur moi et pour cela dites-moi ce qu'il faut faire pour vous être utile et agréable ». Durant sept ans il maintint cette attitude sympathique. Il nous donnait régulièrement des articles et nous sommes fiers d'avoir publié de lui : Le mariage dans l'Ancien Testament ; L'attente de Dieu dans l'Ancien Testament ; Jours de Yahvé et Jour de Yahvé ; Les premiers sioniens, Esdras et Nébémie ; Expérience et attente du salut dans l'Ancien Testament ; La foi dans l'Ancien Testament ; Le monothéisme d'Israël ; Les origines bibliques de l'idée de martyre. Notre prochain numéro, consacré à la conversion, devait s'ouvrir sur un article de lui...*

*Mais plus qu'un collaborateur, le chanoine Gelin était pour nous un ami. Ses conseils nous furent plus d'une fois précieux et ses encouragements nous soutinrent, dans les moments difficiles.*

*Il ne nous appartient pas de retracer ici sa carrière et son œuvre. D'autres l'ont fait ou le feront. La foule immense d'ecclésiastiques et de laïcs qui se pressait à la Primatiale Saint-Jean, le jour de ses funérailles présidées par le Cardinal Ger-*



lier, archevêque de Lyon, témoignait de son rayonnement sacerdotal et scientifique.

Nous voulions simplement remercier le Seigneur de nous avoir donné le chanoine Albert Gelin et inviter nos lecteurs à se souvenir de lui et de ses proches dans leur prière.

\*  
\* \*

A la mémoire du chanoine Gelin, nous tenons à unir celle de Dom Lambert Beauduin, mort le 11 janvier. Le fondateur du monastère unioniste d'Amay-Chevetogne, en Belgique, n'a jamais collaboré à notre revue. Mais, comme beaucoup d'autres publications ou mouvements, *Lumière et Vie* a bénéficié indirectement du travail liturgique et œcuménique de ce très grand pionnier.

Nous invitons également nos lecteurs à se souvenir de lui dans leur prière et à confier au Seigneur le développement et l'épanouissement des œuvres suscitées par Dom Lambert, en particulier le monastère de Chevetogne où *Lumière et Vie* compte collaborateurs et amis.

## SERVITEURS DE LA PAROLE

Analysant les causes de la déchristianisation actuelle, le Chanoine Boulard, après l'abbé Godin, ne craint pas d'affirmer que la responsabilité la plus profonde incombe à l'insuffisance de la prédication. Enseignement qui a manqué à la fois de force évangélique et de réalisme. Cette enquête met le doigt sur une *crise* : un manque de confiance dans la Parole de Dieu comme instrument de la venue du Règne. C'est devenu un lieu commun que de dénoncer une pratique culturelle qui se sclérose faute d'évangélisation. Il faudrait peut-être craindre le risque opposé : une insistance telle sur la préparation du terrain qu'elle devienne méfiance vis à vis de la prédication. S'il est un point où la réflexion chrétienne est amenée à s'interroger, c'est celui du *rôle de la Parole dans la construction de l'Eglise*.

En même temps, notre époque connaît une ardente soif de Parole de Dieu. Un laïc a pris conscience de cette soif à travers son témoignage et ses engagements. Et le Pape Pie XII lui rappelait combien ses exigences étaient légitimes :

« Le laïc a droit à recevoir des prêtres tous les biens spirituels, afin de réaliser le salut de son âme et de parvenir à la perfection chrétienne : quand il s'agit des droits fondamentaux du chrétien, il peut faire valoir ses exigences ; c'est le sens et le but même de la vie de l'Eglise qui est ici en jeu, ainsi que la responsabilité devant Dieu du prêtre comme du laïc ».

Le laïc éveillé à la détresse spirituelle des hommes se sent lui-même *responsable* de la Parole de Dieu. La Parole qu'il reçoit de l'Eglise, il doit la transmettre à ceux qui sont

sans Christ et sans espérance dans le monde. Les papes, tout récemment encore Jean XXIII, n'ont cessé de rappeler cette mission du chrétien :

« Tout chrétien doit être convaincu de son devoir fondamental et primordial d'être témoin de la vérité à laquelle il croit et de la grâce qui l'a transformé... Il ne serait même pas nécessaire d'exposer la doctrine, si notre vie était suffisamment rayonnante ; pas nécessaire non plus de recourir à la parole si nos œuvres portaient témoignage. Il n'y aurait plus de païens si nous nous comportions en vrais chrétiens ».

Ce deuxième fait, l'éveil du laïc à ses responsabilités apostoliques, pose un second problème à la conscience chrétienne : si l'Eglise est construite par la Foi qui vient de la Parole et par les sacrements de la Foi, quels sont, dans l'Eglise, ceux qui ont *mission d'annoncer l'Evangile* ? Les laïcs ont-ils part à une mission qui a été confiée par le Seigneur à ses Apôtres et à leurs successeurs ?

#### I. LA PAROLE DANS L'EDIFICATION DE L'EGLISE

##### *La mission confiée aux apôtres*

*Le Règne de Dieu*, c'est Jésus-Christ crucifié et ressuscité : « Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre » (*Matth.*, 28, 18). Le Seigneur, assis à la droite du Père et constitué tête de son peuple comme de l'Univers, a puissance de se soumettre tout être et de tout remplir de sa Gloire. Cette soumission au Règne de Dieu est celle des âmes à la Vérité qui les libère. Elle s'accomplit par une Parole qui appelle une liberté à se donner dans la foi. Elle se consomme dans la communion à la Mort et à la Résurrection de Jésus commencée dès le baptême. C'est ainsi que le Règne est désormais proclamé dans le monde jusqu'à ce que le Fils vienne pour remettre la royauté au Père. A ses apôtres réunis, prémices du nouveau Peuple de Dieu, Jésus confie la Parole et les Signes de la Nouvelle Alliance, celle qui s'étend à toute la multitude des peuples : « Allez, de toutes les nations faites des disciples, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, et leur apprenant à observer tout ce que je vous ai prescrit ». Désormais, Dieu établit son Alliance avec les hommes en cette

Eglise qui est Jésus répandu et continué, par ces Serviteurs de la Parole et ces intendants du Mystère : « Et moi, je suis avec vous pour toujours, jusqu'à la fin du monde ».

*L'Eglise apostolique* n'a pas compris autrement ce testament du Seigneur. Les premiers chapitres des *Actes des Apôtres* décrivent une communauté suscitée et nourrie par la Parole, s'emmembrant au Christ par le Baptême et la fraction du pain. Ils nous montrent les Apôtres soucieux de se réserver avant tout pour l'enseignement et la prière, intimement liée aux assemblées eucharistiques. Déjà nous voyons la Parole vivante faire face, en se diversifiant, aux besoins d'un Corps qui croît. Dans une première étape, elle est missionnaire. Elle proclame la Bonne Nouvelle de Dieu réalisant ses promesses en Jésus et elle appelle les hommes à la conversion. Devant les juifs, qui ont les Ecritures, elle est « témoignage » porté à la fidélité de Dieu qui réalise sa parole. Et devant les païens, elle est proclamation (*kérygme*) du dessein universel de salut que Dieu entretient sur le monde, autant qu'invitation urgente « à abandonner les idoles pour servir le Dieu vivant et vrai, dans l'attente de son Fils qui viendra des Cieux, qu'il a ressuscité des morts, Jésus, qui nous délivre de la colère qui vient » (1 *Thess.*, 1, 9-10 ; cf. *Actes*, 17, 22-31). Cette phase missionnaire de la prédication apostolique est polarisée par le Baptême qui agrège au Peuple nouveau (cf. *Actes*, 2, 41 ; 8, 26-40 ; 10, 34-48). La foi des convertis a besoin d'être alimentée. La communauté appelée par la Bonne Nouvelle doit être édifiée par l'enseignement apostolique. La Parole poursuit la conversion provoquée par la Parole. La communauté de Jérusalem est assidue à l'enseignement des témoins (*Actes*, 2, 42). Il suffit de parcourir les premiers documents de la catéchèse chrétienne, évangiles ou épîtres, pour pénétrer un peu dans cet enseignement : il a le souci d'exposer les événements du Salut en conformité avec les Ecritures, d'appliquer les préceptes du Maître aux situations différentes de la vie des baptisés, de garder et de transmettre les traditions qui structurent la foi et la vie chrétienne. Nouvelle étape de la Parole qui semble plus liée à l'Assemblée eucharistique : *Actes*, 2, 42 rapproche déjà enseignement et

fraction du pain ; 20, 7-13 confirme le lien intime entre parole et fraction du pain (cf. *Luc*, 24, 13-25). Si la liturgie chrétienne est l'héritière de la liturgie synagogale, ce rapport n'a rien que de très normal.

Ainsi, dès ses origines, la vie de l'Eglise dépend d'une Parole qui la rassemble au milieu des païens, d'une Parole qui la nourrit par la pénétration de la Bonne Nouvelle et par la communion à la Loi du Christ. Parole polarisée, en sa première étape, par le Sacrement qui fait naître le peuple de Dieu et, en sa seconde étape, par le Sacrement qui le fait croître à la taille de l'Amour du Pasteur donnant sa vie pour rassembler les fils de Dieu dispersés par le monde. Parole à la fois évangélique et réaliste en cette double étape : en sa phase missionnaire, elle n'est appel à la conversion que parce qu'elle annonce d'abord le Sauveur ; en sa phase catéchétique, elle ne poursuit la conversion du cœur qu'en se référant continuellement au Mystère. De la fidélité à cette Parole, les Apôtres se sentent les garants. Non seulement ils se dégagent de toute autre tâche plutôt que de faillir à celle qu'ils regardent comme primordiale (*Actes*, 6, 2-4 ; cf. *1 Cor.*, 1, 14-17), mais ils exercent une vigilance sur l'évangélisation (*Actes*, 8, 14 ; 9, 32 ; 11, 22). Paul aura le souci, tout apôtre qu'il soit, de confronter son Evangile avec celui de Jérusalem « de peur de courir pour rien » (*Gal.*, 2, 2), de se situer fidèlement dans la ligne des traditions reçues. La Parole du Seigneur est un dépôt auquel on ne doit rien changer (*1 Tim.*, 6, 20 ; *2 Tim.*, 1, 12-14 ; cf. *Apoc.*, 22, 18-19). Sans doute les Douze partagent-ils leur mission de prêcher l'Evangile avec d'autres « apôtres », dont Paul et Barnabé, avec les diacres que nous voyons évangéliser la Samarie et pousser jusqu'à Antioche, avec bien d'autres serviteurs de la Parole. Ils ont à l'égard de cette Parole, autour de Pierre, une mission qui n'appartient qu'à eux. Ils sont les témoins qui ont vécu avec le Seigneur depuis le baptême de Jean jusqu'au jour où il a été enlevé (*Actes*, 1, 21-22). Jusqu'à la fin des temps, la foi de ceux qui croiront, sur ce témoignage, se référera à ce qu'ils ont entendu, ce qu'ils ont vu de leurs yeux, ce qu'ils ont palpé de leurs mains,

du Verbe de vie (*1 Jean*, 1, 1). Une chaîne commence dont ils sont le premier maillon infrangible.

*Le temps de la Parole après le témoignage apostolique*

Ces témoins vont bientôt disparaître. L'Eglise se rend compte qu'un moment unique de son histoire vient de passer, qu'elle ne revivra plus : le temps des fondations. Elle est sûre aussi que la Puissance de la Parole demeure active en elle pour le salut de quiconque croit. Et toute servante qu'elle soit, elle est certaine que l'Esprit la garde dans la fidélité à la Parole reçue des témoins.

L'Eglise reconnaît que l'ère des témoins fut un moment privilégié. Sa foi repose sur ceux qui ont été les témoins, choisis par Jésus, de sa Résurrection (*Actes*, 1, 22 ; 2, 32 ; 3, 15 ; 4, 33 ; 5, 32 ; 10, 39-42 ; 13, 31 ; 22, 15), ceux qui l'ont suivi depuis le jour où il proclamait la venue du Royaume. Le cas de Paul est un peu unique, mais, s'il n'a pas connu Jésus « dans sa chair », il l'a vu dans sa Gloire de Ressuscité, comme les Douze (*1 Cor.*, 15, 8). Ce fondement des Apôtres est celui d'un témoignage collectif donné sous l'autorité de Pierre. Chaque fois que le chef des Douze prend la parole, il proclame : « Nous en sommes tous témoins... Nous ne pouvons pas ne pas publier ce que nous avons vu et entendu » (*Actes*, 2, 32 ; 3, 15 ; 4, 20 ; 10, 39). Et il sait qu'en définitive, le seul témoin, parlant par la bouche du corps apostolique, est l'Esprit-Saint lui-même qui confond le monde de son péché, de la justice de Dieu et du jugement du Prince de ce monde : « Nous sommes témoins de ces choses, nous et l'Esprit-Saint que Dieu a donné à ceux qui lui obéissent » (*Actes*, 5, 32 ; cf. 15, 28 ; *Luc*, 12, 11-12 ; *Jean*, 15, 7 s.). L'assurance de l'Apôtre, ministre de l'Alliance Nouvelle, ne réside pas en sa propre force qui n'est que faiblesse et faillibilité : elle vient de l'Esprit qui scelle cette Alliance (*2 Cor.*, 3, 4 s. ; cf. *1 Cor.*, 2, 10 s.). L'Esprit fait venir le Règne dans les cœurs par la Parole qu'il inspire et qu'il soutient dans sa fidélité.

Autre fait qui renforce la conviction de l'Eglise dans ce moment privilégié de la Parole : la naissance d'un *Evangile écrit* prolongeant et cristallisant la voix vivante. Les témoins

consignent eux-mêmes leur « évangile » et le développent dans des lettres ou dans des récits que garantit l'Esprit-Saint qui témoignait par eux : tels les lettres de Pierre ou de Paul, l'évangile de Matthieu ou celui de Jean. Dans d'autres cas, l'Esprit inspire et assiste de sa vérité des disciples des témoins, tels ce Jean-Marc qui fut un auxiliaire qualifié de la prédication apostolique (*Actes*, 13, 5) ou ce Luc qui entreprit, avec tant de scrupule, d'écrire l'exposé suivi de la course de la Parole de Nazareth à Rome (*Luc*, 1, 1-4). L'Eglise voit dans ces écrits du Nouveau Testament une autre manifestation de ce printemps de l'Esprit qui marqua l'époque apostolique. Désormais, lorsqu'il s'agira de défendre le dépôt ou de l'exposer, c'est vers ces Ecritures, accomplissant la Loi et les Prophètes, qu'elle se tournera. Elle reste dans le monde, jusqu'à la fin des temps, une voix vivante et permanente qui garde et qui propose (« *custos et magistra* ») la Révélation contenue dans la Lettre envoyée par Dieu aux hommes. Elle n'est pas au-dessus de cette Parole : elle n'est que la Servante, assistée par l'Esprit, qui manifeste ce dépôt. « Les calvinistes, rétorque Bossuet au ministre Paul Ferry, se persuadent que cette doctrine que nous enseignons, de l'infailibilité de l'Eglise, tend à la faire juge souveraine même de l'Ecriture divine ; mais ils sont bien éloignés de notre pensée. Je ne dispute point en ce lieu si l'Ecriture Sainte est claire ou obscure ; il me suffit que nous confessons tous d'un commun accord, que c'est sur le sens de cette Ecriture que toutes les questions ont été émues. Nous ne disons donc pas que l'Eglise soit juge de la parole de Dieu, mais nous assurons qu'elle est juge des diverses interprétations que les hommes donnent à la sainte parole de Dieu, et que c'est à elle qu'il appartient, à cause de son autorité magistrale, de faire le discernement infailible entre la fausse explication et la véritable ».

« Une fois pour toutes », les témoins ont déposé. « Une fois pour toutes » leur déposition a été consignée. Mais de Jérusalem jusqu'aux extrémités de l'Univers, de l'Ascension au retour du Seigneur, la Parole de Dieu doit croître (*Actes*, 6, 7 ; 12, 24 ; 19, 20). La petite semence de

l'Évangile doit produire le grand arbre qui, en ses rameaux attirera les oiseaux venus des quatre vents de l'horizon (*Matth.*, 13, 31-32 ; cf. *Jean* 12, 24. 32). La mission apostolique doit se survivre. Le geste de la Cène doit se perpétuer par le sacerdoce de la Nouvelle Alliance, afin que la mort du Seigneur soit proclamée jusqu'à ce qu'il vienne. Avant de prendre part au Repas du Seigneur, il faut que la Parole naisse et vive dans le cœur du chrétien, qu'il confesse que « Jésus est Seigneur ». « Et comment croire sans entendre ? Et comment entendre sans prédicateur ? Et comment prêcher sans être d'abord envoyé ? » (*Rom.*, 10, 9 s.). L'Apôtre, qui rappelle aux Corinthiens la place de l'Eucharistie dans la communauté qu'il a fondée, exprime son Sacerdoce comme une liturgie de la Parole qui offre à Dieu le cœur des hommes : il est « prêtre du Christ Jésus pour les païens, célébrant l'Évangile de Dieu, afin que les païens deviennent une offrande agréable, sanctifiée dans l'Esprit-Saint » (*Rom.*, 15, 16).

L'Apostolat comme service du Verbe doit se perpétuer dans l'Église tant que « se rassemblent dans l'unité les enfants de Dieu dispersés ». Pour que les nations deviennent disciples du Sauveur du monde, il faut qu'elles entendent la voix du Maître, qu'elles se chargent de son joug et se mettent à son école. La présence du Maître réclame une *Église enseignante* : les successeurs des Apôtres seront, avant tout, des Pasteurs qui appellent les brebis au Salut et des docteurs de la foi. A leurs pieds, les chrétiens sont ceux qui écoutent la Parole et la gardent : *l'Église enseignée*. « Le Christ Notre-Seigneur a confié aux Apôtres et par eux à leurs successeurs la vérité qu'il a apportée du Ciel ; il a envoyé les Apôtres, comme il a été envoyé lui-même par le Père (*Jean*, 20, 21) pour qu'ils enseignent à toutes les nations tout ce qu'ils avaient eux-mêmes appris du Seigneur (*Matth.*, 28, 19-20). Les Apôtres ont donc été de droit divin établis dans l'Église vrais docteurs et maîtres. A côté des successeurs légitimes des Apôtres, c'est-à-dire le Pontife romain pour l'Église universelle et les évêques pour les fidèles confiés à leurs soins (canon 1326), il n'y a pas dans l'Église d'autres maîtres de droit divin ; mais eux-mêmes, et



surtout le Maître suprême de l'Eglise et vicaire du Christ sur la terre, peuvent faire appel pour leur fonction magistrale à des collaborateurs ou conseillers et leur déléguer le pouvoir d'enseigner, soit à titre extraordinaire, soit en vertu de l'office qu'ils leur confèrent (canon 1328) » (PIE XII, *Discours aux Evêques*, 31 mai 1954).

Les successeurs de Pierre et des Douze reçoivent la Parole du salut et le témoignage apostolique comme un *dépôt* qu'ils doivent conserver fidèlement. Cette transmission de la Parole n'est pas la garde d'un bijou de famille, ni d'un trésor inerte. C'est la croissance d'une graine qui développe ses virtualités. Elle exige une continuelle confrontation avec les besoins des hommes et leurs problèmes. A travers cette défense de l'Evangile contre les déviations possibles et cette exposition de la foi de l'Eglise apostolique, c'est encore la voix du Maître qu'entend le disciple du xx<sup>e</sup> siècle : « Qui vous écoute m'écoute, qui vous rejette me rejette et qui me rejette rejette Celui qui m'a envoyé » (*Luc*, 10, 16). A Pierre qui transmet le dépôt et l'explique solennellement, comme témoin à la face du monde, comme aux successeurs du Collège apostolique unis ensemble dans le témoignage de Pierre, est assurée l'*assistance* de l'Esprit-Saint qui rappelait aux Douze ce que Jésus leur avait dit et les conduisait vers la vérité tout entière (cf. *Jean*, 14, 25-26). Le témoignage de l'Eglise enseignante, à ce degré solennel qui est celui du Magistère extraordinaire gardant et professant le dépôt, demeure le témoignage de l'Esprit-Saint rendu à la Vérité de Dieu qui sauve les hommes par la Parole de son Fils (cf. *Jean*, 15, 26-27).

Mais il n'est pas question de limiter le témoignage de l'Esprit ni le service de la Parole à ces moments très graves dans l'histoire du Royaume. Chaque jour, l'Eglise doit annoncer la Bonne Nouvelle là où elle n'est point parvenue ; à chaque instant, la vie des chrétiens doit être confrontée à l'Evangile. La servante du Verbe ne garde si fidèlement la Parole que pour la donner aux hommes. Sans cesse, l'Eglise est appelée à répondre par l'Evangile, aux questions d'une humanité qui croît ; sans cesse, elle est appelée à faire face

à des besoins nouveaux : elle doit imaginer de nouvelles formes du même témoignage ; elle presse tous ses fils de témoigner avec elle. Quand le plus petit d'entre eux, devant son tour à l'usine, découvre une nouvelle voie d'accès à l'Évangile, jusqu'au plus profond de la pesanteur et des aspirations du cœur humain, en lui, le même Esprit rend témoignage. qui parlait par la bouche de Pierre le matin de Pentecôte et qui, par Paul, convoquait toutes les nations au Christ Jésus. Le témoin muet, qui ne peut plus proclamer que par sa vie, en est certain, parce que Pierre continue à parler et qu'avec lui, il ne fait qu'un seul cœur et qu'une seule âme, parce que son témoignage de chaque jour est en communion avec celui de ceux qui gardent le dépôt.

## II. LES SERVITEURS DE LA PAROLE

### *Diversité des ministères dans une œuvre commune*

Du centre de l'Église, la Parole doit tomber dans le sillon du monde. Et dans ce terrain, la Parole doit pousser des racines. Des lèvres de l'Apôtre, elle atteint le cœur de l'homme, où elle fait lever la foi et elle monte sur les lèvres du chrétien qui, à son tour, proclame la Bonne Nouvelle. La manière d'enseigner de Dieu, constate Bossuet après saint Augustin, « ne consiste pas seulement dans la démonstration de la Vérité, mais dans l'infusion de la Charité ; elle ne fait pas seulement que vous sachiez ce qu'il faut aimer, mais que vous aimiez ce que vous savez... De sorte que ceux qui sont véritablement de l'école de Jésus-Christ le montrent bientôt par leurs œuvres ». La Parole de l'Apôtre est au service du témoignage du chrétien. Un témoignage qui se manifeste sous deux formes : celui de son amour et de sa vie donnée pour ses frères ; celui d'une foi affirmée par l'invocation du Seigneur et confessée devant les hommes (*Rom.*, 10, 9-13). Le chrétien doit être toujours prêt à témoigner devant quiconque lui demande raison de l'espérance qui est en lui (*1 Pierre*, 3, 15). Mais il sait que, la plupart du temps, dans un monde sans Dieu, sans Christ, sans espérance, cette confession du Christ crucifié n'est possible que si d'abord le témoignage de la vie a ouvert la voie : « A ceci

nous avons connu l'Amour : celui-là a donné sa vie pour nous. Et nous devons, nous aussi, donner notre vie pour nos frères » (1 Jean, 3, 16). Finalement, le monde reconnaîtra la venue du Sauveur dans le témoignage de l'amour (Jean. 17, 20 s.).

Ainsi le service de la Parole, au sein du monde où se rassemble le Peuple de Dieu, se diversifie dans le témoignage de l'Apôtre qui a mission de convertir et d'affermir ses frères et dans le témoignage du chrétien qui ne peut pas ne pas parler. L'enseignement de l'Apôtre est pour l'Amour et la confession du chrétien. La voix de l'Apôtre comme celle du chrétien retentiront et dans l'Eglise et dans le monde. Tout baptisé et confirmé qui confesse sa foi et fait fructifier la Parole implantée en lui édifie la communauté à laquelle il appartient. Tout Apôtre auquel est confié le message du salut ne peut pas ne pas être hanté par ceux qui n'ont pas entendu la Bonne Nouvelle. Et cependant, étant donnée la situation de l'un et de l'autre, celle de l'Apôtre dans la vie actuelle de l'Eglise et celle du chrétien dans le monde, il semble que la parole de l'Apôtre soit plus accessible à ceux qui ont déjà accueilli la Parole, tandis que celle du chrétien prendra un accent plus résolument missionnaire. Mais doit-on se résoudre à cette situation ? Comment comprendre les responsabilités respectives de l'Apôtre et du chrétien vis-à-vis de la Parole de Dieu ?

#### *Les successeurs des Apôtres et leurs coopérateurs hiérarchiques*

Aux Apôtres, les *Evêques* succèdent comme Pasteurs du troupeau. A ce titre, ils sont d'abord serviteurs de la Parole. Ils doivent la transmettre comme un appel à ceux du dehors et comme une nourriture à ceux du dedans. Serviteurs de la Parole, ils le sont, non seulement pour ceux qui appartiennent déjà au troupeau, mais aussi pour ceux qui ne sont pas de l'enclos comme pour ceux qui se sont perdus loin de la bergerie. *Docteurs de la foi* vis-à-vis de l'Eglise du Christ qui leur est confiée, ils sont les *chefs de l'évangélisation* des non-chrétiens sur le même territoire (cf. canon 1327 § 2 ; 1350 § 1). Au collège apostolique, sous l'autorité de Pierre, succède

le *collège épiscopal*, sous l'autorité du successeur de Pierre. Les Apôtres furent envoyés aux nations et non seulement à des églises particulières : ils devaient la Parole aux Gentils comme aux Juifs, aux Barbares autant qu'aux Grecs. Uni autour de son chef, le collège épiscopal garde la responsabilité de *l'évangélisation du monde* : au-delà du souci quotidien de leur église, les successeurs des Apôtres doivent brûler d'une hantise incessante : que l'Évangile soit annoncé à tous.

A cette mission, les successeurs des Apôtres appellent à collaborer les *prêtres* qui participent, avec eux, au seul Sacerdoce de Jésus-Christ : « L'office propre et primordial du prêtre fut toujours et demeure d'offrir le sacrifice » (Pie XII, *Discours*, 2 novembre 1954), tandis que le pouvoir d'enseigner est le propre du Pape et des Evêques. En lui confiant la charge d'une partie de son troupeau (juridiction), l'Evêque demande au prêtre de le paître fidèlement dans la Parole de Dieu. Cependant cette mission de convertir les hommes au Christ par la prédication se trouve, chez le prêtre, en rapport très intime avec son pouvoir d'offrir le Sacrifice. Chaque fois qu'il prononce les Paroles de Jésus sur la coupe : « Ceci est mon sang, le sang de la nouvelle Alliance, versé pour la multitude », le prêtre ne peut pas ne pas être hanté par ceux qui n'ont pas encore été convoqués à la table du Seigneur. Même s'il offre seul le sacrifice, dans un ermitage du désert comme Charles de Foucauld, ou s'il le célèbre en dehors d'une charge pastorale, comme le trappiste en son monastère, il reste en même temps un officiant de l'Évangile au milieu des païens, ne serait-ce que par le feu de sa charité ou la contagion de son exemple qui déjà appellent les hommes à la Communion. Le lien de la Parole à l'Eucharistie est si étroit que l'Evêque se dispensait rarement de prononcer lui-même l'homélie et que l'Eglise, en son Droit, a réservé la faculté de prêcher dans le cadre de l'Eglise aux seuls prêtres et diacres, les laïcs même religieux étant exclus (canon 1342). Uni autour de l'Evêque dans l'offrande de l'Eucharistie, le *collège sacerdotal*, le « presbyterium », partage avec lui les soucis de l'évangélisation et de la catéchèse, soucis qui, par la structure présente des groupes sociaux, doivent déborder les horizons étroits de la

paroisse. Chaque prêtre qui prend au sérieux le ministère de la Parole se doit de penser et d'agir dans la perspective d'un ensemble. Il n'est plus possible que la Parole de Dieu ait sa pleine force si elle ne reflète la charité d'une équipe paroissiale, d'une équipe diocésaine au service de l'Évangile.

Tel est l'*apostolat hiérarchique* que Pie XII, en son discours au deuxième Congrès mondial de l'Apostolat des laïcs (5 octobre 1957) a distingué si nettement de l'apostolat laïc. Si le diaconat recevait une nouvelle extension dans l'Église, peut-être verrions-nous le ministère de la Parole prendre de nouvelles formes : il suffit de penser à une expérience comme celle que tente l'Église orthodoxe de Grèce en prolongeant la présence de l'Église dans les quartiers par l'action des diacres, pour entrevoir les possibilités d'évangélisation et de catéchèse entr'ouvertes par un renouveau du diaconat que l'Église permet de souhaiter.

L'apostolat hiérarchique restreint-il la mission du prêtre à la prédication au sein de l'assemblée liturgique, à la catéchèse des enfants et des adultes, à la formation doctrinale d'apôtres laïcs ? Faut-il réserver l'*annonce missionnaire* de l'Évangile aux laïcs qui sont plongés dans le monde non chrétien ? Rien ne permet de poser un pareil dilemme si l'on se souvient que le Collège apostolique fut envoyé aux nations et si l'on prend au sérieux ce qu'affirmait encore récemment le Pape Jean XXIII dans son encyclique sur les missions : partout où elle s'implante, l'Église doit être présente et active avec toute sa structure organique, hiérarchie et laïcat. Ce serait encore oublier la mission, voulue par l'Église, du *prêtre-religieux* déchargé de toute tâche paroissiale pour demeurer plus disponible au service de la mission d'évangélisation du Corps épiscopal. Mais il faut souligner, avec autant de force, que le prêtre est présent à cette étape missionnaire de l'implantation de l'Église pour l'Évangile et pour l'Eucharistie. Pour un temps peut-être, une équipe sacerdotale missionnaire vivra la vie cachée du grain de blé au creux du sillon : elle prépare ainsi le temps de la Parole par le témoignage de son amour. Tôt ou tard, si le Royaume demeure son but, il faudra que la

Parole illumine cette présence. Pareillement, en ces moments de réveil missionnaire des communautés que sont les « *missions à l'intérieur* », il ne saurait être question de restreindre la tâche du missionnaire à une prédication à l'église ou à un éveil de militants. Il existe sans doute des urgences et des charismes. Comment, en ce temps fort d'annonce du Royaume, l'Eglise n'aurait-elle pas le souci d'atteindre plus directement ceux du dehors, au moins ceux qui attendent, plus ou moins consciemment, le Sauveur ?

### *L'apostolat des laïcs*

Le pouvoir d'enseigner avec autorité a été confié aux seuls Apôtres. Dans le Royaume, seuls ils sont docteurs : les chrétiens sont des *disciples*. Mais les Papes eux-mêmes nous mettent en garde contre une *fausse interprétation* de cette structure de l'Eglise : « Ce serait méconnaître la nature réelle de l'Eglise et son caractère social que de distinguer en elle un élément purement actif, les autorités ecclésiastiques, et, d'autre part, un élément purement passif, les laïcs. Tous les membres de l'Eglise sont appelés à collaborer à l'édification et au perfectionnement du Corps mystique du Christ. Tous sont des personnes libres et doivent donc être actifs » (Pie XII, *Discours au deuxième Congrès mondial de l'apostolat des laïcs*, 5 octobre 1957). Ces membres doivent être traités en « causes secondes », à la manière dont le Créateur et Seigneur use des êtres raisonnables : les docteurs doivent suggérer les initiatives, les accueillir de bon cœur, les approuver avec largeur de vue. « Dans les batailles décisives, c'est parfois du front que partent les plus heureuses initiatives. L'histoire de l'Eglise en offre d'assez nombreux exemples » (Pie XII, *Discours au premier Congrès mondial de l'Apostolat des laïcs*, 14 octobre 1951). « La hiérarchie ecclésiastique n'est pas toute l'Eglise, elle n'exerce pas son pouvoir de l'extérieur à la manière d'un pouvoir civil, par exemple, qui traite avec ses subordonnés sur le seul plan juridique. Vous êtes membres du Corps mystique du Christ, insérés en lui comme dans un organisme animé par un seul Esprit, vivant d'une même vie. L'union des membres avec la tête n'implique nullement qu'ils renoncent à exercer

leurs fonctions : bien au contraire, c'est de la tête qu'ils reçoivent sans cesse l'impulsion, qui leur permet d'agir avec force et précision, en parfaite coordination avec tous les membres, pour le profit du corps entier » (Pie XII, *Allocution à l'Union mondiale des Organisations féminines catholiques*, 29 septembre 1957).

Le chrétien n'est pas sans responsabilité à l'égard de la Parole de Dieu. La Parole qu'il reçoit des Docteurs de la foi, il doit en témoigner comme disciple. « L'élan apostolique appartient essentiellement à la foi chrétienne : en effet, chacun est tenu de diffuser autour de lui sa foi, tant pour instruire et confirmer d'autres fidèles que pour repousser les attaques des infidèles, spécialement en des temps comme le nôtre, où l'apostolat est un devoir urgent vu les circonstances difficiles où se trouvent l'humanité et l'Eglise » (Jean XXIII, *Encyclique sur les Missions*). La responsabilité du chrétien vis-à-vis de la Parole plonge ses racines au plus profond de son être de *baptisé* et de *confirmé*. L'Amour qui est né en lui brûle de se donner. Le baptême fait du chrétien le membre d'un corps qui doit croître dans le monde : il est appelé, par son incorporation à l'Eglise, à contribuer à cette croissance. La confirmation, qui fait entrer cette vie en son âge adulte, donne au baptisé la force de confesser publiquement sa foi et de mener le combat de la foi dans le monde. Mais à quelle forme d'apostolat le laïc est-il habilité ?

Tous sont appelés au témoignage de l'amour, à ce que Pie XII appelle « *l'apostolat de l'exemple* ». Il est déjà communication de l'Evangile, pourvu que cette charité soit autre chose qu'une ardeur superficielle et un prosélytisme intempestif : présence aux autres qui exige attention, compétence, exercice des vertus morales. Dès lors que ce témoignage est porté dans le monde, il ne peut s'accomoder de ce qui, en ce monde, est *obstacle* au dessein du salut et, au premier chef, il ne peut accepter ce qui défigure l'image divine qui se reflète sur le visage de tout homme. La charité du témoin va prendre les formes d'une action dans tous les domaines de la vie humaine où le péché de l'homme s'oppose à la liberté des enfants de Dieu, depuis l'action temporelle dans le monde du travail jus-

qu'à une action politique en faveur des pays sous-développés. La conscience du laïc, en ce domaine profane, devient le lieu où déjà la lumière de l'Évangile se révèle à un monde sans Christ. Par son action s'opère une « *consécration du monde* » ; la plénitude du Christ remplit l'univers. Sous un autre aspect, cette action qui procède de la Parole prépare les voies de la Parole, en déracinant les épines qui risquent de l'étouffer et en préparant le terrain. Ainsi polarisée par la conversion des cœurs à Jésus-Christ, par une transformation des milieux et des mentalités, cette action appartient à l'ordre de l'évangélisation : on peut l'appeler avec certains une « *pré-évangélisation* ».

La mission du laïc s'arrête-t-elle au seuil de l'Évangile ? Baptême et confirmation n'habilitent pas seulement à un apostolat de l'exemple. Ils exigent la « confession de la foi ». Quand l'exigent-ils ? Il ne faut pas entendre seulement par ce mot la situation du martyr, confesseur de la foi, mis en demeure d'opter pour ou contre Jésus-Christ. L'amour qui, par la foi, envahit le témoin l'oblige à témoigner sa foi, à en faire part chaque fois que le salut du prochain le demande. Le cas des *parents* est patent : par le sacrement de mariage. Dieu les appelle à collaborer à l'expansion de l'Église, à initier leurs enfants à la vie de la grâce et à leur transmettre la foi. Lorsque l'Église accepte des *parrains et marraines*, elle les reconnaît comme « répondants » (*sponsores*) de l'éveil de l'enfant à la vie de la foi, au cas où les parents seraient déficients. Ces faits traditionnels montrent bien que l'Église reconnaît au chrétien une responsabilité vis-à-vis d'un enseignement de la foi. Dans le contexte d'un monde qui se déchristianise, où la foi est largement mise en question, ne faut-il pas élargir ces cas et voir dans cette situation un appel adressé à un nombre croissant de fidèles, bien formés, il va sans dire, à confesser leur foi en prenant part à la catéchèse ? Le témoignage, sous cette forme très explicite, devient une responsabilité, non de quelques spécialistes, mais de la communauté chrétienne face à un monde déchristianisé. Les XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles ont vu surgir des groupes apostoliques qui se proposaient de donner, avec le témoignage d'une vie évangélique, la Parole de Dieu sous



forme d'exhortation à la conversion. L'Eglise a su les accueillir. L'Eglise du XX<sup>e</sup> siècle serait-elle moins prête à accueillir une collaboration des laïcs à une tâche qui ne requiert plus seulement une exhortation à vivre chrétiennement, mais bel et bien une proclamation de tout l'Evangile et une confession de la foi ? Les appels récents des Papes prouvent suffisamment le contraire.

Toutefois lorsqu'il s'agit d'enseigner, d'expliquer le dépôt de la foi, cette tâche ne saurait être accomplie en dehors du Magistère, en totale indépendance vis-à-vis de l'Eglise enseignante. Par le fait même de son baptême et de sa confirmation, tout baptisé peut sans doute se considérer comme « en mission » dans le monde. Parents chrétiens, parrains et marraines reçoivent également cette mission du fait même des responsabilités qu'il assument. Le cas du *catéchiste* est déjà différent : il est chargé par l'Eglise d'une mission d'enseignement et il l'accomplit à l'intérieur d'une institution soumise au contrôle des pasteurs (mission, paroisse, catéchuménat). De même le *laïc théologien* ne peut enseigner sans une *mission* de l'Eglise et il ne peut publier sans l'approbation explicite du Magistère ecclésiastique. Il semble donc que le laïc, qui se sent appelé de par le dynamisme de sa foi et de sa charité, à collaborer à la mission apostolique de l'Eglise, au sens strict du terme, c'est-à-dire à l'enseignement de la foi, ne puisse l'accomplir sous une forme continue et publique, sans un mandat de la hiérarchie.

Quand il s'agit d'*apostolat organisé*, qui revêt également valeur publique dans l'Eglise, la mission de l'Evêque, chef de l'évangélisation, est également requise. C'est le cas des mouvements d'Action Catholique. Pie XII distingue même entre la reconnaissance de tel ou tel mouvement sur le plan national ou international et le mandat que lui confie l'Evêque pour une tâche déterminée et pour une durée fixe ou indéterminée, sans lequel il ne saurait remplir sa tâche (*Discours au deuxième Congrès mondial de l'Apostolat des laïcs*, 5 octobre 1957). On comprend fort bien cette exigence, même si le mouvement d'Action Catholique, à la limite, n'assurait que l'animation évangélique d'une action d'ordre temporel. Car cette animation

procéderait d'une vision chrétienne sur le monde, appartenant encore au dépôt de la foi, et elle viserait une tâche évangélique, ressortissant à la mission de l'Eglise. L'action du mouvement, ses prises de positions, engagent l'Eglise tout entière : sa mission doit s'inscrire dans une continuité avec la mission que les Apôtres ont reçue du Sauveur.

\*  
\* \*

Apostolat hiérarchique et apostolat des laïcs se complètent sans se confondre comme la mission des Docteurs et celle des disciples. L'évêque et le prêtre sont les Serviteurs d'une Parole qui doit retentir jusqu'aux extrémités du monde comme elle doit évangéliser les couches les plus profondes du cœur de l'homme. Même lorsqu'il s'adresse à l'Assemblée eucharistique. le Serviteur de la Parole vise encore la multitude de ceux qui sont sans Christ, à travers les disciples qui proclament, par leur vie et leur foi, que Jésus est Sauveur et Seigneur. Dans le disciple, la Parole implantée n'est pas moins active ni puissante que dans l'Apôtre qui la prononce. Elle est, en lui, force de salut pour ceux qui accueilleront son témoignage. Comment celui qui a entendu ne se sentirait-il pas, lui, à son tour, appelé à rendre témoignage ? Le monde qui ne connaît pas le Sauveur, mais le cherche à tâtons, n'est pas seulement celui en lequel il est plongé. C'est celui qu'il porte en lui. Au milieu de ce monde, il ne peut se tenir comme témoin si, par la chaîne des Apôtres et de leurs successeurs, il ne puise à la Puissance du Seigneur. Au milieu de ce monde, il ne peut être Lumière que si, constamment, il confronte ses paroles à la seule Lumière qui donne Vie aux hommes.

Yves-Bernard TRÉMEL, o. p.

## PAROLE ET SACREMENT DANS L'ÉGLISE

Pour les uns le christianisme se présente avant tout sous l'aspect d'une révélation de la parole, pour les autres il est avant tout déification de l'homme par la communion sacramentelle avec Dieu dans le Christ. Ne serait-il pas temps d'examiner en profondeur les rapports intimes entre ces deux aspects complémentaires de la vérité du christianisme ?

### I. LA PAROLE DE DIEU COMME MOYEN DE RÉVÉLATION

A. *La « Parole de Dieu », expression de l'Ancien Testament pour désigner l'acte de Dieu s'adressant à l'homme*

Il peut paraître étonnant qu'Israël ne fasse pas de distinction entre la parole et la chose — action ou fait — traduite en parole. *Dabar*, parole, signifie aussi bien une parole prononcée ou écrite qu'un événement de la nature ou de l'histoire. « Après ces paroles » signifie parfois « après ces événements » (par ex., *Gen.*, 22, 1) : les paroles ne sont pas seulement dites, elles sont aussi faites (*Gen.*, 24, 66). Ainsi l'histoire de Salomon est annoncée dans l'Écriture par l'expression : « Les paroles de Salomon » (*1 Rois*, 11, 41). La vie d'un homme est la parole qu'il prononce : cette parole, c'est lui-même. La parole est la manifestation d'une personne ou d'une chose.

De plus, l'hébreu ne fait guère de distinction entre la parole et la personne qui parle. La parole est un mode d'être de la personne elle-même. C'est pourquoi l'expression « ainsi parle Yahvéh » inclut un immense dynamisme. La force de la parole est la force même de la personne qui la prononce : d'où la puissance de la Parole de Dieu (*Isaïe*, 55, 10-11 ; 18,

14-16, etc.). Cette parole est vérité : elle atteint à coup sûr son but, tandis que les paroles des faux dieux sont mensonges, donc sans efficacité (*Isaïe*, 41, 22-24). Une parole de Dieu qui ne se réaliserait pas est inconcevable (*Deut.*, 18, 18-22). Par conséquent, la parole de Dieu crée un fait historique : « Le Seigneur à envoyé une parole à Jacob, et elle tombe sur Israël. Tout le peuple en aura connaissance » (*Isaïe*, 9, 7-8). Parole de Dieu dans une bouche humaine, la parole prophétique crée en un sens l'histoire. Expression de la volonté de Dieu — « Il dit, et cela fut »<sup>1</sup> — cette parole prophétique réalise l'avenir<sup>2</sup>. En outre, la prophétie donne le sens de l'histoire ; elle est l'interprétation divine d'un événement naturel ou historique au sein du peuple de Dieu. C'est pourquoi la prophétie peut aussi se faire après l'événement. Si en Israël, comme chez les peuples voisins, une conception primitive du pouvoir magique de la parole a pu régner parfois<sup>3</sup>, les prophètes ont toujours réagi contre cette façon de voir et attribué la force de la parole à la puissance personnelle de Yahvéh<sup>4</sup>. Si les paroles prophétiques sont efficaces, c'est parce que le prophète est un « homme de Dieu » (*1 Sam.*, 9, 6 ; *1 Rois*, 17, 24).

La Parole de Dieu est enfin l'incarnation de la volonté salvifique de Dieu. Cette incarnation s'accomplit dans les événements historiques eux-mêmes, ainsi que dans les faits naturels, qui sont dirigés et réglés par Dieu en faveur de son peuple. « La parole de Dieu » comprend toute action de Dieu concernant l'homme et le monde. « Nous vivons de tout ce qui sort de la bouche de Dieu » (*Deut.*, 8, 3), c'est-à-dire, nous vivons de la Parole de Dieu<sup>5</sup>. Le monde, créé par la parole de Yahvéh, désorganisé par le péché de l'homme, sera recréé dans les temps messianiques par la même parole de Yahvéh.

1. Entre autres, *Psaume* 148, 5 (Cf. *Psaume* 33, 9).

2. *Isaïe*, 9, 7 ; 49, 2 ; 55, 10-11 ; *Jérémie*, 5, 14 ; 23, 29 ; etc.

3. Voir parmi les nombreuses études sur la « parole chez les sémites » : L. DUERR, *Die Wertung des göttlichen Wortes im Alten Testament und im antiken Orient*, Leipzig, 1937.

4. Par ex., *Exode*, 22, 17 ; *Lév.*, 20, 6 et 27 ; *Deut.*, 18, 9-13 ; *1 Sam.*, 15, 23 et 28, 3.

5. Voir *Jérémie*, 17, 16 ; *Psaume* 89, 35.

Cette théologie de la parole (*dabar*) dans l'Ancien Testament a une signification profonde : elle montre qu'il existe entre Dieu et l'homme des rapports personnels. Dieu n'est pas seulement le Dieu de la création, il est le Dieu du salut et de l'alliance. La « parole » montre que la création et l'histoire ne sont pas seulement portées par le Dieu créateur, qu'elles ne doivent pas seulement être interprétées de manière « théiste » : elles doivent être interprétées dans la perspective d'un dialogue entre l'homme et Dieu. Dans tous ces événements Dieu *s'adresse personnellement* à l'homme. Le monde et l'histoire ne sont plus uniquement un thème d'analyse philosophique, ils sont le thème d'une parole personnelle adressée par Dieu à l'homme. Cette parole de Dieu est Dieu lui-même, appelant l'homme à une communion de vie avec lui. Elle est en même temps l'existence de l'homme et du monde, considérée comme une tâche et une vocation de l'homme, une « notification » faite à l'homme en vue de son rapport avec le Dieu vivant.

Il en résulte que la révélation elle-même est révélation d'une parole ; Dieu nous parle. Cette parole s'accomplit par les événements historiques et par le prophète qui en indique le sens. La révélation-événement et la révélation-parole sont les deux faces de la « Parole de Dieu ». Bien que la révélation consiste en premier lieu dans l'action salutaire de Dieu et par conséquent dans l'histoire du peuple juif, cette histoire ne prend le sens d'une révélation pleine que pour autant qu'elle est reçue dans la conscience religieuse du peuple de Dieu. L'action salutaire de Dieu, à l'intérieur de laquelle l'histoire devient une histoire de salut ou de réprobation, est expliquée par la parole du prophète qui dévoile le sens de ce commerce personnel. La parole révèle au peuple la présence et le contenu de l'action salutaire de Dieu dans le monde, elle explique l'événement naturel et historique comme une invitation personnelle de Dieu. Cette action surnaturelle de Dieu, parce qu'elle est cachée dans un événement profane ou plutôt terrestre, *exige* la parole complémentaire. Ce n'est que dans la parole du prophète, qui écoute et comprend l'invitation intérieure de

Dieu à travers l'événement historique, que le peuple élu prend pleinement conscience de la révélation du salut. La réalisation du salut dans l'histoire est une parole de Dieu, mais le contenu précis de cette parole divine, en d'autres termes l'événement terrestre comme révélation de Dieu, doit à son tour être mis au jour par la parole parlante du prophète. « Certes, le Seigneur Yahvéh ne fait rien pour révéler son dessein secret sans les prophètes, ses serviteurs » (*Amos*, 3, 7). « Je vous annonce de nouvelles choses, mais avant qu'elles ne germent, je vous les ai prédites »<sup>6</sup>. Le thème du « rugissement du lion » dans l'Ancien Testament<sup>7</sup> désigne une parole prophétique qui fait connaître l'événement historique futur comme un jugement de Dieu. Ainsi, c'est à l'intérieur du commerce général de Dieu avec l'homme par le moyen de la nature et de l'histoire en vue d'une communion vivante de Dieu avec l'homme, qu'il faut chercher la place de la parole de Dieu parlant dans et par la parole humaine. C'est à partir du sens qu'elle revêt pour les relations humaines, où la parole occupe une place primordiale, qu'Israël a nommé cette révélation de Dieu à l'homme une Parole. Cette métaphore peut encore être teintée d'anthropomorphisme, mais dans l'accomplissement de la révélation par le Christ nous allons voir que cette parole de Dieu reçoit tout son sens.

B. *L'homme Jésus, parole de Dieu dans une forme de parole humaine*

Par son humanité concrète le Christ est parmi nous la révélation de Dieu. Il est le Verbe de Dieu sous forme humaine : Fils de Dieu s'adressant personnellement à l'homme par une parole humaine. Un homme semblable à nous traite avec nous de personne à personne, mais cet homme est personnellement Dieu, il est le Fils de Dieu. Tout acte humain du Christ est donc, plus encore que l'histoire de salut dans l'Ancien Testament, une parole que Dieu adresse à l'homme.

6. *Isaïe*, 42, 9. Voir également *1 Pierre*, 1, 20.

7. Entre autres, *Jérémie*, 25, 30 ; *Amos*, 3, 4-8 ; *Joël*, 3, 16 ; *Osée*, 11, 10.

Mais, comme elle, il doit être expliqué par une parole vraie pour que sa signification soit comprise. Puisque l'humanité du Christ est révélation de Dieu, la parole humaine de Jésus s'expliquant à nous possède une valeur essentielle dans la totalité de cette révélation. Déjà du simple point de vue humain, il apparaît que la parole est pour l'esprit humain un élément essentiel de son incarnation et de sa présence au monde. La parole est la réalité humaine, en tant qu'elle se manifeste en s'exprimant. C'est une manière d'être homme. « Venir au monde, c'est prendre la parole »<sup>8</sup>. Dans la parole on exprime à ses semblables ce qu'on est : la parole est une ouverture de soi à autrui, une révélation. Si donc, chez l'homme, la parole est essentielle à la révélation de l'esprit incarné, à plus forte raison, chez le Christ, la parole sera-t-elle le principal moyen de la révélation de cette présence divine au monde, qui est déjà elle-même révélation au premier degré : c'est dans le discours du Christ, nous parlant pour s'expliquer, que le sens de l'incarnation sera dévoilé et que sera achevée la révélation-événement. Ici, tout anthropomorphisme disparaît de l'idée de parole de Dieu : dans l'homme Jésus, dans sa parole humaine, le Fils de Dieu *parle* en personne.

En quoi consiste donc cette parole du Christ ? De quelle nature est-elle et quelle est sa vertu ? La parole, élément essentiel du dialogue, est le moyen par lequel deux intériorités se dévoilent l'une à l'autre. Elle est une expression de la liberté, qui veut communiquer ses secrets à autrui, et ainsi se donne. Avec K. Buehler<sup>9</sup> nous pouvons considérer trois aspects dans la parole humaine. D'abord le *contenu* : une chose est dite. Celui qui parle communique quelque chose, explique, témoigne, etc. La parole comporte ensuite une *invitation* : on s'adresse à quelqu'un. Parler est un acte qui est dirigé vers une autre personne. Parler, c'est parler à quelqu'un. La chose dite est la matière au sujet de laquelle celui qui parle en appelle

---

8. G. GUSDORF, *La parole*, Paris, 1953, p. 8. Nous citons la deuxième édition (1956).

9. *Sprachtheorie*, Iéna, 1934.

à son interlocuteur. Celui qui parle attend une réaction. La parole elle-même est un appel à cette réaction, une invitation à une réponse déterminée. La réaction peut avoir les formes les plus diverses, de même d'ailleurs que l'interpellation. Celle-ci implique au moins un appel à l'attention. Si je parle sur un ton impératif, ma parole est un appel à l'obéissance. Si je supplie, je fais appel à la bienveillance et j'attends d'être exaucé. Il y a quantité d'espèces d'interpellations et de réactions. Il en est de même pour la parole qui témoigne. Si je parle en attestant une chose que l'autre ne connaît pas ou ne peut pas connaître, ma parole est un appel à la foi dans mon témoignage, une invitation adressée à mon interlocuteur pour qu'il me fasse crédit en me croyant. Dans la parole de témoignage il y a donc une invitation à croire. Enfin la parole suppose l'*ouverture de soi* : parler n'est pas seulement parler de quelque chose, c'est aussi se dire soi-même, se révéler et se donner soi-même.

Telle est aussi la parole de Jésus quand il témoigne sur lui-même. Il y a essentiellement en cette parole une invitation à croire (« *invitatio ad credendum* », dit saint Thomas). Cette invitation, adressée à la liberté de notre semblable, a une force limitée. Dans le Christ elle est l'incarnation d'une invitation divine, qui peut s'adresser au plus intime de la liberté. Toute l'efficacité psychologique de la parole humaine garde sa valeur, mais elle acquiert une profondeur insoupçonnée par le fait que celui qui la prononce est le Fils de Dieu, même s'il parle sous une forme humaine. Dans le cas d'une parole simplement humaine, celui qui invite ne peut le faire avec plus de force qu'il n'a d'influence et par conséquent — cette influence étant toujours plus ou moins superficielle — ne peut toucher le plus intime de l'être ; le Christ au contraire, parce que sa parole est un acte de Dieu même, peut pénétrer jusqu'au cœur de notre liberté, qui s'ouvre, ou plutôt qu'il ouvre à son action. Sa parole humaine peut opérer effectivement en nous la réponse obéissante de la foi. Cette attention consentante à la parole dépasse nos forces humaines. La parole du Christ, parce qu'elle suscite effectivement en nous



la réponse de la foi, crée en même temps le fondement ontologique à partir duquel, tout en restant hommes, nous pouvons cependant poser l'acte théologal de foi en cette parole. L'invitation à croire, inhérente à tout témoignage humain, acquiert donc dans la parole de témoignage du Christ une signification plus profonde. Saint Thomas appelle cette invitation l'essence même de la « lumière de la foi »<sup>10</sup>, qui nous est accordée gracieusement par l'intermédiaire de la parole du Christ. C'est seulement par cette grâce intérieure que je sais que le Dieu vivant s'adresse personnellement à moi dans ce que dit le Christ. Je pose un acte de confiance dans l'invitation du Christ qui est l'incarnation de la grâce dite invitante à la foi. Récemment le Père I. de la Potterie<sup>11</sup> a montré dans une étude consciencieuse le fondement scripturaire de cette conception de la foi. L'onction de la grâce est, dans certains textes scripturaires, la parole du Christ lui-même (fondement de la « *fides ex auditu* ») telle que le Saint-Esprit nous la rappelle (la « *fides-charisma* » ou la « *locutio interna gratiae* »). L'onction ou l'attraction interne de la grâce fait un tout avec la proposition extérieure du contenu de la foi. Cela vaut déjà pour les auditeurs qui entendaient directement la parole du Christ. Cette parole est une parole humaine, mais en même temps l'incarnation d'une grâce intérieure. Il n'y a donc aucune raison de distinguer l'efficacité de la parole du Christ et l'efficacité intrinsèque de ses actes humains, aucune raison pour ne parler dans le cas de la parole du Christ que d'une efficacité *concomitante* de la grâce. Il s'agit réellement d'une force intérieure à la parole, d'une puissance qui n'est autre chose que la vertu de la grâce divine s'adressant humainement à nous dans le mode humain de la parole de salut : parole humaine de

---

10. « Un instinct intérieur de Dieu qui invite » (*Somme théologique*, II II, q. 2, a. 9, ad 3 ; *Quodlibet* 2, a. 6). Il n'est pas rare que saint Thomas développe cette doctrine en rapport avec un texte de l'Écriture, surtout chez saint Jean : *Comm. in Joa.* c. 6, lect. 5 : « *Instinctus interior impellens et movens ad credendum* ».

11. I. DE LA POTTERIE, *L'onction du chrétien par la foi*, dans *Biblica*, 40 (1959), p. 12-69.

Dieu fait homme. L'invitation à la foi comme aspect intérieur de la parole du Christ, est la force invitante d'une grâce divine dans une manifestation humaine. En ce sens la parole du Christ a autant de valeur sacramentelle que ses actes de salut. La parole n'est pas moins acte de salut que le contact corporel dans la foi, qui guérissait les malades. Il s'agit dans les deux cas d'un acte efficace de Dieu se manifestant humainement.

Seul ce fondement christologique permet de comprendre que la prédication de la parole par l'Eglise ait la vertu de produire le salut, en particulier dans le ministère liturgique de la parole.

### C. La parole ecclésiale du message

1) Les apôtres ne font pas autre chose que de transmettre la parole du Christ. « Nous annonçons la parole de Dieu » (2 Cor., 2, 17 et 4, 2, etc.). Cela ne signifie pas une parole *au sujet de* Dieu, mais la parole que Dieu lui-même a prononcée par le Christ<sup>12</sup> : l'Évangile est la parole de salut, que le Christ a exprimée en actes et en paroles. Quand de la « parole de Dieu » saint Paul dit : « *ma parole* »<sup>13</sup>, il affirme que ce que l'apôtre dit est une parole du Christ par l'apôtre. C'est ainsi qu'il dit : « La parole de Dieu, que vous avez entendue de nous » (1 Thess., 2, 13), ou encore : « Comme Dieu le dit par nous » (2 Cor., 5, 20). Cette identité entre la parole du Christ et la parole des apôtres tient à la délégation et à la mission données par le Christ : les apôtres ont reçu la charge et le pouvoir de prononcer la parole de Dieu dans le Christ. C'est pourquoi le message de la parole est une *diaconie*, un service et une mission : « le ministère de la parole », comme le disent les *Actes des Apôtres* (6, 2-4). Le ministère de la

---

12. Très instructives sur l'idée de « la parole de Dieu » dans le N. T. sont les études d'H. SCHLIER, *Die Verkündigung im Gottesdienst der Kirche (Die Zeit der Kirche)*, Freiburg, 1956, p. 244-264 ; et *Wort Gottes. Eine neutestamentliche Besinnung*, Würzburg, s. d. (les notes citées se réfèrent à cet opuscule).

13. 1 Thess., 1, 5 ; 1 Cor., 2, 4 avec Rom., 2, 16 ; 2 Cor., 4, 3 ; etc.

parole est donc une fonction officielle de l'Eglise hiérarchique<sup>14</sup>. Il implique que la parole annoncée est la parole du Christ lui-même sous la forme de la parole apostolique. Le service ecclésial de la parole est une manifestation personnelle du Christ qui demeure vivant et efficace dans la parole des apôtres, par la force de révélation du Saint-Esprit. C'est pourquoi la parole de l'Eglise elle aussi est une force (*Rom.*, 1, 16).

Il s'ensuit que, si la parole personnellement prononcée par Jésus, lorsqu'il était encore sur terre, possédait une fécondité divine pour les âmes, le service ecclésial de la parole possède lui aussi une efficacité intrinsèque. Cette parole de l'Eglise est en effet la parole personnelle du Christ « *in forma Ecclesiae* » (dans son expression ecclésiale). L'analogie avec les sacrements de l'Eglise est claire. L'expression totale de l'amour du Christ est son corps glorifié, dans lequel notre propre résurrection est une réalité vivante. Mais, depuis l'Ascension, cette marque d'amour nous est devenue invisible. Par les sacrements et la parole de l'Eglise, le Christ veut, dans le contexte même de notre vie humaine, nous la rendre sensible. Tel est le sens des rites sacramentels et de la parole de l'Eglise, qui en fait partie intégrante. La volonté salvifique du Christ céleste et sa parole personnelle à l'homme ne font qu'un avec l'acte sacramentel de l'Eglise et la parole de l'Eglise. Cette parole de l'Eglise est la forme ecclésiale de la parole de l'Homme-Dieu, le Seigneur, c'est pourquoi le ministère de la parole est lui aussi intrinséquement efficace. La grâce n'est pas donnée à l'occasion de ce ministère, mais *par* ce ministère même, et c'est ce que nous professons journellement, quand nous disons, par exemple, après la lecture de l'évangile : « *Que la parole évangélique efface nos péchés* » ; ou quand nous écoutons les leçons de l'office divin : « *Que la lecture de l'Evangile nous sauve et nous protège* ».

Mais peut-être objectera-t-on qu'en l'occurrence, nous mettons le message de la parole et la lecture liturgique de l'Ecriture sur le même pied que l'efficacité sacramentelle. La

14. A côté de ceci il y a évidemment place pour la parole charismatique : voir, par ex., *1 Cor.*, 12, 28 s. ; *Eph.*, 2, 20 ; 3, 5 ; 4, 11.

prédication dans l'Eglise et la « lectio divina » ne deviennent-elles pas un huitième sacrement ? Beaucoup trébuchent sur cette objection et c'est pourquoi ils minimisent la « vertu » du ministère de la parole. Ils ont tort, car ils oublient la structure sacramentelle de toute l'Eglise, laquelle est la Grâce devenue visible, parce qu'elle est présence du Christ sur la terre. L'Eglise est le grand sacrement, à partir duquel rayonnent toutes sortes de vertus sacramentelles. Au centre de l'Eglise sacramentelle se trouve l'Eucharistie, foyer de la présence réelle et active du Christ parmi nous. Autour de ce foyer, nous voyons une première zone de rayonnement : les six autres sacrements. Nous voyons ensuite comment une sacramentalité largement rayonnante se déploie : dans toutes les activités de l'Eglise et dans la vie chrétienne la grâce devient visible pour nous comme une force agissante qui attire les hommes. Mais ce même rayonnement sacramentel se déploie encore, bien qu'avec moins de puissance, dans les sacramentaux d'abord, puis, plus loin encore, dans la réalité du monde humain matériel et historique, puisqu'elle n'échappe pas à l'action du Christ, le Seigneur. Tous ces facteurs sont, chacun à sa manière, des réalités terrestres visibles, dont le Seigneur se sert avec une grande variété d'inspiration pour orienter les hommes vers Dieu. Tout cela signifie que la grâce du Christ ne nous atteint pas seulement intérieurement. Cette grâce nous arrive aussi visiblement en toutes sortes de façons : telle est la conséquence permanente de l'Incarnation. Par l'Incarnation du Fils de Dieu le monde humain entier est assumé dans le rapport personnel de Dieu avec l'homme et de l'homme avec Dieu. En correspondance avec la grâce intérieure, le monde créé lui-même peut devenir « *gratia externa* », la grâce dans son action visible. De cette manifestation sensible du Seigneur qui se déploie à travers le monde entier, la parole et les sacrements de l'Eglise sont les points de plus vive lumière et de plus puissante efficacité, car dans l'Eglise, grâce à l'eucharistie, le Christ est réellement présent, « *somatikôs* », corporellement, donc personnellement.

C'est sur l'arrière-fond de cette sacramentalité générale de

l'Eglise qu'il faut définir la sacramentalité propre de la parole de l'Eglise par rapport à la sacramentalité spécifique des sacrements rituels. « La parole » est l'Eglise elle-même dans une de ses activités essentielles. C'est un mode particulier de la structure sacramentelle essentielle de l'Eglise. La parole aussi bien que le sacrement est une démarche personnelle du Seigneur vivant. La réponse possible dans les deux cas est une acceptation ou un refus. Mais la nature propre de la parole et la nature propre du sacrement déterminent l'efficacité *particulière* de ces deux activités ecclésiales. Le mode de la présence du Seigneur dans la parole et dans le sacrement diffère selon la signification propre de la Parole et du Sacrement. Il y a une différence indéniable entre les modes de présence du Christ ; d'abord, « *in propria carne* », ensuite, sous les espèces du *sacrement*<sup>15</sup>, et finalement dans la *parole*, bien que dans les trois cas il s'agisse selon un mode spécifique d'une présence réelle du Christ. La phénoménologie moderne de la parole, confirmée par l'étude des conceptions de l'Ancien Testament, nous fait comprendre qu'on ne peut séparer la parole de la personne qui parle ; la parole est une manière d'être de la personne elle-même. Or la parole du Christ est une parole de témoignage. Il s'agit donc ici d'une présence du Christ lui-même, mais comme témoin du Père, comme invitant à la foi. L'efficacité propre du ministère de la parole est donc notre *obéissance à la foi*<sup>16</sup>, laquelle est impossible sans une confortation surnaturelle, parce que Dieu seul peut nous rendre aptes à la foi. Dans la parole de l'Eglise, le Christ est donc présent, et présent de manière agissante, mais selon le mode de la parole qui invite à la foi. Cette invitation est une invitation divine, manifestée sous une forme humaine, une invitation donc qui donne la force d'y répondre librement. La prédication ecclésiale de la parole de Dieu possède une efficacité de grâce interne, mais cela, répétons-le,

---

15. Ceci implique évidemment encore une distinction entre la présence sacramentelle du Christ dans les six autres sacrements et la présence eucharistique.

16. « La foi vient de la prédication » (*Rom.*, 10, 17).

selon le mode de la parole de témoignage, un mode qui est donc tout autre que l'efficacité du sacrement rituel qui *suppose cette foi*, bien que, de part et d'autre, le même patron fondamental, la même structure sacramentelle soit présente, commune d'ailleurs à toutes les actions spécifiques de l'Eglise. L'efficacité intrinsèque de la parole ecclésiale est la puissance même, la *dunamis*, de la personne qui parle : le Christ, et cela sous la forme propre à la manifestation de la parole apostolique ou ecclésiale. L'invitation qui nous porte à croire et nous fait croire (« *invitatio attrahens et movens ad credendum* », dit saint Thomas), qui est essentiellement renfermée dans la parole de témoignage, acquiert sans doute ici une incarnation humaine ; mais cette incarnation n'anéantit pas la force divine, elle la rend activement présente parmi nous dans la parole dite dans l'Eglise, ou dans la parole lue avec l'Eglise, de l'Ecriture.

Or l'obéissance de la foi elle-même, fruit du ministère de la parole, est le présupposé de toute réception fructueuse d'un sacrement, lequel doit être de sa nature un « sacrement de la foi »<sup>17</sup>. Sans l'efficacité de la parole il ne peut y avoir d'efficacité réelle du sacrement. Cette structure montre déjà le lien interne entre le service de la parole et le service du sacrement. Parce que le sacrement ne possède sa fécondité entière que dans l'homme qui accueille par la foi le don de soi que fait le Christ dans le sacrement de l'Eglise, le ministère de la parole (dont l'effet intérieur est l'obéissance dans la foi au salut tel que Dieu nous l'a apporté dans le Christ) est nécessairement ordonné au ministère du sacrement. Ce qui est *commencé* dans la parole est *achevé* dans le sacrement. La foi est l'« *initium salutis* », le commencement du salut, qui nous est donné entièrement dans le sacrement. La foi, suscitée et affirmée dans le ministère de la parole, est l'espace vital

---

17. Sur ce point nous avons analysé la tradition patristique et médiévale, dans *De sacramentele Heilseconomie*, t. I, Anvers-Bilthoven, 1952 ; depuis lors a paru une étude scripturaire qui expose clairement le fondement biblique de cette doctrine : L. VILLETTE, *Foi et sacrement*, t. I, Paris, 1958.

des sacrements. Voilà pourquoi le Christ a confié à un unique ministère le double service de la parole et du sacrement.

Il y a plus. De même que, dans l'Ancien Testament, la parole prophétique était un élément de la révélation-événement dont elle traduisait en mots la signification surnaturelle, de même la parole ecclésiale fait partie intégrante du sacrement. Personne n'a formulé cette idée plus heureusement que saint Thomas, qui développe ici une suggestion de saint Augustin<sup>18</sup>. Dieu, *Logos* ou Parole, dit saint Thomas, s'incarne dans une forme extérieure, perceptible pour nous ; ainsi la « parole de la foi », le « *verbum fidei* », s'incarne dans les actes rituels, par quoi ceux-ci deviennent des sacrements ou des « *verba incarnata* ». La doctrine théologique, à première vue peu expressive et même peut-être suspecte à cause de son alliance postérieure avec l'hylémorphisme aristotélicien, de la « *forma sacramenti* » renferme, ainsi comprise, une réalité profonde : la « forme » du sacrement, c'est une parole qui vient de la bouche de Dieu, qui est acceptée dans la foi par l'Eglise, ensuite portée au monde dans la foi témoignée par l'Eglise, et finalement incarnée dans un rite, où elle demeure au cœur même du sacrement lui conférant son efficacité pour le salut. Le ministère de la parole n'est donc pas uniquement une condition préalable de l'administration du sacrement, il pénètre jusqu'au cœur même du service du sacrement. De même qu'autrefois la parole prophétique suscitait et amenait l'événement historique du salut, parce qu'elle était une parole de Dieu sous une forme humaine, de même la parole sacramentelle (ou la « *forma sacramenti* ») opère l'apparition salutaire de la rédemption du Christ dans le sacrement. Grâce au service de la parole un acte rituel devient la manifestation mystérieuse de l'acte céleste du Christ, qui nous donne le salut. Ainsi à son sommet la parole elle-même devient sacrement : les sept sacrements sont en des formes diverses l'incarnation d'un même « *verbum fidei* ».

2) Bien que le prédicateur ne parle pas en son propre nom, mais comme l'envoyé du Christ, sa vie personnelle

---

18. *Somme théologique*, III, q. 60, a. 6.

affectera cependant intimement sa prédication. Les sacrements ont une force de salut qui est indépendante de la sainteté personnelle du ministre ; en pratique cependant si le sacrement est administré avec sainteté, si son ministère correspond harmonieusement chez le ministre à une vie chrétienne personnelle, il portera plus efficacement son fruit dans les âmes. De même le ministère de la parole est, à sa façon, une réalité qui agit objectivement, où cependant, plus encore que dans les sacrements, la sainteté personnelle du ministre et son intelligence de la foi jouent un rôle. « Nous croyons, c'est pourquoi nous parlons » (2 *Cor.*, 4, 13). La mission confiée à un prédicateur par le Christ n'est pas un bien qui lui reste étranger. L'« *Ecclesia docens* » est aussi l'« *Ecclesia discens* » : le prédicateur qui enseigne est aussi un croyant. La « Tradition » que nous transmettons est une chose qui appartient à notre vie personnelle. Le prédicateur expérimente en lui-même le drame du péché et de la grâce, en quoi se résume la bonne nouvelle qu'il doit annoncer. C'est pourquoi Paul, parlant de la tradition qu'il transmet, dit : « Comme une mère nourrit ses enfants et prend soin d'eux, telle était notre tendresse pour vous, que nous aurions voulu vous livrer, en même temps que l'Evangile de Dieu, notre propre vie » (1 *Thess.*, 2, 7-8). Nous prêchons le Dieu du salut, qui est aussi *notre Dieu*. C'est pourquoi il est plus juste de dire que nous *transmettons* proprement Dieu : le Dieu qui est devenu le tout de notre vie personnelle, voilà ce que nous donnons aux hommes. Car nous annonçons la Parole de Dieu comme une *réalité*, une réalité dont on ne peut s'approcher que dans la *foi*. Ce n'est que comme croyants que nous pouvons prêcher comme il se doit. La prédication est donc une activité qui, de sa nature, engage notre propre vie de croyant. Cet élément personnel d'expérience donne de l'originalité aux vérités supra-temporelles du salut, non pas en ce sens qu'il suggérerait des formes inédites d'éloquence, mais en ce sens qu'il suscite chez le prédicateur le feu sacré par lequel la curiosité et l'intérêt sont captivés chez les auditeurs.

Mais il ne suffit pas que du fait de la foi du prédicateur



le témoignage comporte cet élément d'expérience personnelle, il doit encore recéler ce qu'on pourrait appeler un élément d'expérience sociale. Celui qui n'est pas engagé personnellement, du moins d'une façon intellectuelle et affective, dans la problématique sociale moderne des hommes ne pourra pas non plus prêcher le mystère du Christ comme une manifestation de la miséricorde du Christ accordée maintenant à notre temps. C'est dans la prédication que le mystère éternel du salut prend la forme temporelle qui lui permet d'agir sur les hommes de notre temps.

Quand la prédication de la parole est un témoignage de cette qualité, on peut dire que le Christ y est pleinement présent. Il est présent dans la foi du prédicateur, car elle fait paraître la présence et la force de la grâce dans l'homme croyant. Une telle présence du Christ dans la Parole est doublement efficace.

## II. PAROLE ET EUCHARISTIE

Tout sacrement est introduit, conféré et conclu par le ministère de la parole, qui doit exciter l'obéissance reconnaissante de la foi au salut que le sacrement accomplit en nous. La célébration eucharistique, elle aussi, est essentiellement un ministère de la parole, qui se déploie de manière particulièrement frappante dans ce qu'on appelle l'avant-messe. Pour bien comprendre ce point, et pour couper court à l'objection qu'il n'y a pas seulement dans l'avant-messe un ministère de la parole, mais encore une profession de foi, une confession des fautes, des prières et des supplications, il nous faut pénétrer davantage encore la doctrine néo-testamentaire de la « parole de Dieu ».

C'est à bon droit que Monsieur H. Schlier attire l'attention sur les différents aspects de la parole de Dieu dans l'Eglise, tels que les a bien distingués le christianisme primitif<sup>19</sup>. L'évangile, parole de Dieu dans une bouche humaine, reçoit par le fait de son dépôt dans l'Eglise, c'est-à-dire entre les

---

19. Voir note 12.

mains du ministère apostolique, toutes espèces de nuances nouvelles. Le lieu du ministère de la parole est, en principe, le peuple de Dieu rassemblé, la communauté de la foi qui se réunit pour pratiquer la religion et la louange de Dieu. Le peuple de Dieu, quand il est rassemblé, est donc le milieu dans lequel retentit la parole de Dieu. Mais la forme de la parole de Dieu est à son tour influencée par ce milieu. Ainsi naissent de multiples aspects dans l'unique service de la parole. La parole, s'adressant à des hommes qui, dans leur baptême, se sont déjà donnés au Christ par la foi et à des catéchumènes qui sont instruits et qui progressent dans la foi, prend spontanément le mode d'une profession de foi : confirmation de la parole de Dieu acceptée déjà par la vertu du ministère de la parole, ou consolidation de la foi initiale des catéchumènes. Au sein d'une communauté déjà croyante ou d'une communauté de catéchumènes, la parole de Dieu reçoit d'autres différenciations encore. Ce n'est pas seulement la parole annoncée par la proclamation (ou le « kérygme »), par la doctrine (ou « didascalie ») apostolique, la parole d'exhortation et d'invitation ; c'est aussi une « parole de prière », une « parole d'hymne » ou de louange divine, une doxologie, une acclamation, une bénédiction du prêtre, etc. Ces variations, qui représentent en fait des éléments typiquement liturgiques, sont autant de formes différentes de l'unique parole de Dieu. Nous retrouvons précisément toutes ces formes dans l'avant-messe : lecture de l'Écriture, prédication, supplications, acclamations, profession de foi, etc. Dans « le service de la parole » se manifestent aussi bien la fonction apostolique que l'Église priante et croyante : instruction de la parole et profession de la parole, qui trouvaient leur conclusion naturelle dans l'« *Oratio Communis* ». Au cours de cette avant-messe, le Christ est déjà personnellement présent, d'une part dans la communauté qui prie et qui professe sa foi, d'autre part dans la lecture de l'Écriture et dans la prédication officielle de l'Église. Mais il y est présent comme témoin, enseignant, exhortant, afin de nous amener à la foi plus profonde, qui est nécessaire pour que nous puissions offrir *avec lui* son sacrifice sous les espèces du pain et du vin.

Le « service de la parole », qui inspire, fortifie et instruit notre réponse dans la foi, doit susciter en nous une foi proportionnée à la réalité et à l'importance de ce qui va se passer. L'avant-messe nous donne déjà le premier fruit de la célébration eucharistique : l'obéissance et le don de la foi à l'acte d'amour du Christ se sacrifiant pour nous, obéissance qui s'exprime dans la louange, l'action de grâce et l'acclamation, dans la profession de foi, l'acceptation des exigences morales et religieuses, dans la supplication, etc. Cette disposition au sacrifice, excitée par la parole, ne se trouve pas en marge du sacrifice de la messe : elle fait partie intégrante de sa pleine signification.

Mais il y a plus. Ce serait une erreur d'appeler uniquement l'avant-messe « un service de la parole », par opposition au sacrifice proprement dit. L'anaphore ou préface consécra-toire, avec les paroles de l'institution qui en constituent le centre, est elle-même un service de la parole sous la forme de l'ancienne « *berakhah* », la bénédiction juive<sup>20</sup>. Dans la célébration eucharistique, dit saint Paul, « nous annonçons la mort du Seigneur » (1 *Cor.*, 11, 26). D'après l'opinion de plusieurs exégètes et historiens de la liturgie, il ne s'agit pas seulement d'une proclamation dans et par l'acte rituel lui-même, mais aussi d'une annonce concomitante ou proclamation de la mort et de la résurrection du Christ. L'expression « *Gratias agamus Domino Deo nostro* » signifie : offrons au Seigneur notre Dieu la « *berakhah* », c'est-à-dire louons-le parce qu'il nous a délivrés par sa mort et sa résurrection. Le schéma juif de la « *berakhah* » ou de l'« eucharistie », qui est en même temps un « *sacrificium laudis* », a incontestablement influencé la structure de la « grande eucharistie » chrétienne : louange de Dieu, l'anamnèse ou la proclamation du motif de cette louange (« béni soit Dieu, qui nous a délivré d'Égypte, qui..., qui... »), ensuite une *doxologie*, et, fondée sur ce que Dieu a fait dans le passé, une *supplication* pour que dans

---

20. Cf. entre autres, J.-P. AUDET, *Esquisse historique du genre littéraire de la « bénédiction » juive et de l'« eucharistie » chrétienne*, dans *Revue biblique*, 65 (1958), p. 371-399.

l'avenir également il nous assiste. Cette louange de Dieu pour les merveilles qu'il a accomplies pour son peuple dans la nature et dans l'histoire, et qui aboutit à un « memento Domine » suppliant, passe dans l'« eucharistia » chrétienne de l'anaphore, ou préface de la consécration, à une louange de Dieu pour les merveilles qu'il a faites, principalement, dans la mort et la résurrection du Christ : « Vous annoncez la mort du Seigneur ». L'*Amen* des fidèles confirme cette proclamation.

La proclamation de la mort du Christ par la *parole* ne peut pas être séparée de l'*action* liturgique eucharistique. Cette parole n'est pas uniquement une interprétation de ce qui se passe dans l'action : elle constitue avec elle un ensemble liturgique tel que cette proclamation devient la « *forma eucharistiae* »<sup>21</sup>. Ici la parole fait apparaître le Christ, non seulement sous la forme d'un témoignage, non pas même seulement sous la forme d'un signe sacramentel, comme c'est le cas pour les autres sacrements, mais sous la forme de la parole-action qui rend substantiellement présent, qui transsubstantie et fait du « sacrifice de louange » un « sacrifice propitiatoire » : le sacrifice sacramentel de la Croix. Ainsi, reprenant une idée de Monsieur Schlier, nous pouvons vraiment dire que le service de la parole n'est en fait qu'une « préface » à ce qui est accompli dans le sacrifice eucharistique lui-même : « La parole de l'annonce est une préface à la parole décisive de l'eucharistie »<sup>22</sup>. Toute la célébration eucharistique est ainsi un ministère de la parole et toute la messe est un événement sacramentel. En son point central, au cœur même de l'anaphore, la parole manifeste sa force de salut ; se dépassant pour ainsi dire elle-même, elle prend corps dans une réalité personnelle : le corps et le sang du Christ, le Christ lui-même sous les espèces du pain et du vin offerts. Placées sous la

---

21. Il est sans importance pour notre exposé de savoir dans quelle mesure, au cours de l'histoire, toute l'anaphore a été la « *forma eucharistiae* », tandis qu'aujourd'hui, du moins en Occident, seules les paroles de l'institution le sont.

22. Voir la note 12.

parole de l'alliance — « calice de la nouvelle alliance » —, les espèces sacramentelles du pain et du vin sont la présence réelle du Christ, le Seigneur, offert et offrant. La parole prononcée cède finalement la place à la parole par excellence : le Verbe divin, le Christ vivant. C'est bien ici qu'une telle présence exige le message de la parole, par lequel il nous devient possible de croire réellement à la présence de cette réalité insondable et d'en expérimenter le *tremendum* (le sacré comme objet de crainte) et le *fascinosum* (le sacré, comme objet d'attirance). Une image de l'Ancien Testament, qui peut nous paraître bizarre à nous autres Occidentaux, prend vraiment toute sa signification dans l'eucharistie : le service de la parole est réellement le « rugissement du lion », qui annonce un grand événement, un événement qui sera un jugement pour le salut ou la perte ! Si nous prenons au sérieux ce service de la parole et si nous y cherchons un moyen de rencontrer le Christ qui nous parle, alors nous pourrions effectivement le rencontrer, lui qui se sacrifie pour nous, et le recevoir dans sa réalité eucharistique, jusqu'à ce que nous soyons auprès de lui par la résurrection.

Dès lors, il nous est facile de donner sa juste valeur à la prédication qui suit l'évangile. Tout ce que nous venons de dire montre suffisamment que cette prédication n'est pas une « interruption » de la célébration eucharistique, mais au contraire fait partie intégrante du service de la parole et participe donc de la vertu salutaire qui lui est propre. Elle représente la parole de Dieu sous la forme de la parole ecclésiale. Tout ce que nous avons dit du service de la parole vaut pleinement pour ce qu'on appelle « le sermon pendant la messe ». Ce sermon ne met pas seulement la parole de Dieu en rapport avec les hommes concrets qui assistent à la célébration eucharistique, il prolonge l'avant-messe et, à vrai dire, il en fait partie. Nous pouvons même dire que toute l'avant-messe, considérée dogmatiquement, s'est développée à partir d'une prédication ecclésiale, de sorte qu'en faisant abstraction du développement historique de la liturgie, nous pourrions retenir comme noyau de la messe : d'une part, la « berakhah »

chrétienne, d'autre part, la précédant et la préparant, la prédication ecclésiale, approuvée par l'amen des fidèles, par leur prière et leur confession. La prédication appartient pour ainsi dire à l'« ordinaire » de la messe ; c'est une partie variable dont le contenu n'est pas sans doute fixé par le missel, mais bien que laissée à l'inspiration du ministre elle a sa place marquée dans l'essence même du rite. Nous pouvons bien distinguer du « commun » de la messe un « propre » officiel et un « propre » laissé au choix du président, à savoir le sermon. Mais le tout est un service de la parole, dont le sommet est la « forme de l'eucharistie ». Nous pourrions dire que la prédication culmine nécessairement dans ce qui constitue l'eucharistie comme eucharistie et donne sa forme à toute la cérémonie liturgique : la « parole de Dieu » faite chair. Dans l'Ancien Testament, nous l'avons vu, l'événement lui-même était appelé une « parole de Dieu », dans la mesure où il était rencontre de Dieu avec l'homme. Parce qu'elle est aussi le contenu d'un semblable dialogue avec Dieu, l'eucharistie est un « mystérie », lequel demande nécessairement une « initiation » ou, pour employer un mot des Pères grecs, une « catéchèse mystagogique ». Cela ne veut pas dire que le sermon doit être directement et toujours un sermon sur l'eucharistie. La bonne nouvelle, de quelque façon qu'elle soit annoncée, nous conduit toujours à la rédemption par le Christ, dont l'eucharistie célèbre la mémoire.

Monsieur Gusdorf appelle la parole : « un engagement de la personne parmi les choses et les personnes »<sup>23</sup>. Cette définition vaut éminemment pour la parole de Dieu qui, dans le Christ, est entrée dans notre monde humain de choses et de personnes. Par sa parole le Christ a donné aux hommes et aux choses leur sens ultime. Dans son humanité il a *dit* son « oui » au Père dans sa qualité de Serviteur, de sorte que nous tous nous avons pu écouter cette parole.

Après une conversation les interlocuteurs deviennent parfois d'autres hommes, ils sont enrichis, transformés, ils ont

---

23. *La parole*, p. 32.

découvert un monde nouveau, ils voient autrement les choses qui les entourent. La parole humaine a une puissance vraiment « créatrice ». Or, elle n'est que l'ombre de la parole divine qui nous est adressée dans l'homme Jésus. Celle-ci nous saisit intérieurement jusqu'au plus profond de notre expérience, et transforme du même coup les choses qui nous entourent. Grâce à la parole divine, le pain n'est plus du pain. Nous voyons ainsi comment finalement toute la vie de la grâce, et même toute la vie quotidienne de l'homme, n'est pas autre chose qu'un dialogue avec le Dieu vivant à l'intérieur de la communauté des « saints ». La clé de notre condition humaine et chrétienne se trouve dans ces mots de l'évangile de saint Jean : « Au principe était le Verbe ». « Le Verbe auprès de Dieu », « le Verbe incarné », « le Verbe eucharistique » : c'est toujours la même Parole divine, objet d'une mystérieuse conversation qui commence en Dieu même, et dans laquelle nous sommes invités à entrer pour prendre part nous aussi à cette vie divine qui s'exprime afin de se communiquer à nous et de se réaliser en nous.

E.-H. SCHILLEBEECKX, o. p.

## LA PRÉDICATION EN FRANCE A LA FIN DU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE

Le XIX<sup>e</sup> siècle, — et tout spécialement les trente-deux années du pontificat de Pie IX, — a été pour l'Église une époque de redécouverte religieuse. C'est alors, comme le note R. Aubert, que les fidèles retrouvent « la réalité centrale du christianisme, le Christ, vrai Dieu et vrai homme, Incarnation de l'amour de Dieu invitant chaque homme à l'aimer en retour, personne actuellement vivante et agissante dans la vie des chrétiens »<sup>1</sup>.

Le début du siècle, en forte réaction contre le philosophisme en qui on voyait le grand responsable des malheurs de la révolution, est paradoxalement rationaliste. Les apologistes reprennent à leur compte un déisme plus ou moins teinté de rousseauisme, ils défendent un Dieu qui n'est d'ailleurs guère sensible au cœur et leur religion confine au moralisme. Un ouvrage publié en 1806 donne la note ; le titre en est pompeux : *Les apologistes involontaires ou la religion chrétienne prouvée et défendue par les écrits des philosophes* ; un long sous-titre explique l'intention de l'auteur anonyme : « Ouvrage dans lequel, par des preuves claires et sensibles, par des raisonnements simples et faciles à saisir, on réfute victorieusement les objections les plus connues de l'impiété, et où l'on met la jeunesse et les gens du monde à portée de se convaincre facilement de la vérité de la religion ». Il suffira d'en citer un

---

1. *Le pontificat de Pie IX*, Paris, 1952, p. 463.



court passage pour donner une juste impression de l'ensemble :

« La morale de l'Évangile est sévère, mais on est conduit par la seule philosophie aux plus rigoureuses obligations du christianisme. *On est surpris, et peut-être fâché*, dit Fontenelle : *on croyait pouvoir être philosophe à meilleur marché*. La loi naturelle exige de nous de grands sacrifices ; je veux que la loi parfaite de l'Évangile en exige encore de plus grands ; mais elle nous fournit de plus puissants motifs dans les vérités qu'elle nous enseigne ; elle offre de plus plus grands dédommagements dans les récompenses qu'elle promet ; elle nous procure de plus puissants secours dans les sources abondantes des grâces qu'elle nous ouvre...

On ne saurait nier que la religion chrétienne n'ait des principes réprimants. Ce qui la caractérise surtout, c'est son éloignement des plaisirs, de ceux qui nous dégradent, de ceux qui ont la moindre teinture du vice ; mais exclut-elle les délices innocents, les doux épanchements de l'amitié, ces démonstrations si vraies, si sincères, des âmes communicatives, qui aiment à se répandre ; une gaîté naïve est-elle défendue à la vertu ? » (p. 252-253).

Un peu plus tard, l'auteur de *L'âme affermie dans la foi et prémunie contre la séduction de l'erreur* décrit de la façon suivante l'existence chrétienne :

« Que présenteront au monde les sectateurs d'une religion si sublime ? Ce seront les vrais sages, que l'antiquité a tant vantés, et dont elle n'a jamais connu que le nom ; les vrais sages, et dans eux l'assemblage de toutes les vertus : fidélité dans les discours, sincérité dans les sentiments, droiture dans la conduite, gravité sans orgueil, modestie sans affectation, élévation sans enflure, humilité sans bassesse. Des hommes qui n'ont des sens que pour les réprimer, des passions que pour les combattre ; des plaisirs que pour les sacrifier, des devoirs que pour les remplir : tel est le chrétien ; son cœur est le sanctuaire de la vertu, sa bouche l'interprète de la vérité, toute sa conduite, l'expression fidèle d'un Homme-Dieu ; là se trouve le vrai sage dans tous les états, le bon Roi, le bon Citoyen, le bon Ami, le bon Père de famille ; si la religion était suivie elle ferait de l'homme l'image de Dieu, et de la terre un paradis de délices...

O Religion ! Que vous êtes grande ! Que vous êtes sublime ! Etes-vous donc l'ouvrage d'un homme, ou le chef-d'œuvre des mains de Dieu ? Etes-vous une invention de la faible raison, ou une émanation des splendeurs éternelles ?

Etant telle que vous êtes, au-dessus de moi, vous êtes digne de Dieu, vous méritez mon estime et mon cœur : puissiez-vous le posséder à jamais » (p. 10-11).

Ce moralisme desséché, enrobé d'un sentimentalisme tout rhétorique, va faire place, au cours du siècle, à une piété qui restaure les droits de l'affectivité ; au déisme va se substituer une dévotion profonde au Christ. Les formes essentielles de cette dévotion sont d'une part le culte de l'Eucharistie, et, d'autre part, le culte du Sacré-Cœur. Certes, ces dévotions sont empreintes d'un sentimentalisme qui peut sembler fade et puéril ; la raison en est, pour une part du moins, que la théologie demeure quasi-inexistante. Mais on ne saurait sans injustice méconnaître l'apport positif que représente cette spiritualité renouvelée : les chrétiens retrouvent le sens de la vie sacramentaire, ils comprennent de nouveau que Dieu est Amour, ils pressentent les exigences apostoliques de la foi. Lorsqu'en 1874 Mgr Gay publie son traité *De la vie et des vertus chrétiennes*, tout entier centré sur la théologie paulinienne et johannique de l'incorporation au Christ, il rencontre un succès qui l'étonne ; quelques dizaines d'années plus tôt, en effet, sa doctrine n'aurait trouvé aucun écho.

Si incomplète encore qu'elle puisse être, cette rénovation chrétienne préparait et rendait possible l'effort des générations suivantes. Il est dommage que l'histoire du XIX<sup>e</sup> siècle soit encore, pour une large part, si méconnue de nos jours ; un bon nombre des difficultés et des problèmes au milieu desquels nous nous débattons se sont noués à cette époque et il ne peut être que profitable d'en avoir clairement conscience.

En nous demandant ici ce qu'a été la prédication en France dans le dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle, nous ne pouvons prétendre à une analyse exhaustive : le domaine qui s'offre à l'exploration est immense, les œuvres imprimées chargent les rayons des bibliothèques ecclésiastiques et leur seule lecture réclamerait un temps considérable. Nous ne pouvons qu'opérer des sondages, et, pour cette raison, les conclusions auxquelles nous serons conduit ne devront pas être généralisées. Ce travail limité n'est pourtant pas sans intérêt : il montrera que, par le biais de la prédication, on pourrait ressaisir toute la

vie de l'Eglise, retrouver les problèmes qui l'ont agitée, les faiblesses qui l'ont parfois cruellement marquée, mais aussi la générosité apostolique qui l'a relancée vers l'avenir. Ce lien entre la vie de l'Eglise et la prédication, l'histoire nous le fait voir concrètement de façon plus convaincante peut-être, plus frappante en tout cas qu'on ne s'y attendrait tout d'abord.

#### I. LES DIVERSES FORMES DE LA PRÉDICATION

Il nous faut d'abord, en interrogeant les auteurs de l'époque, déterminer les diverses formes que revêtait la prédication. Celles-ci se ramènent essentiellement à trois : le prône, la mission et la prédication savante ou « grande prédication ». Les deux premiers types s'adressent surtout à un auditoire populaire, urbain ou rural : si la classe ouvrière est la grande préoccupation de l'Eglise, elle ne semble pas poser un problème original et spécifique ; curé de ville ou desservant d'une paroisse rurale, le prêtre se trouve toujours en face d'une même incroyance et sa prédication n'est pas spécialisée. La grande prédication vise un milieu social plus élevé et elle est l'apanage des paroisses riches dans les grandes villes. Nous aurons plusieurs fois l'occasion de souligner l'opposition entre cette forme de prédication, d'une part, et, d'autre part, le prône et la mission.

Le prône est évidemment la prédication la plus courante. Nous pouvons nous en faire une première idée en lisant un texte d'excellente venue :

« Le prône est un grand catéchisme qui ne diffère du petit que par les applications plus larges de la doctrine aux choses de la vie. Ce que l'enfant ne sait pas, l'homme l'a senti ; quand on s'adresse à lui, il faut mettre la vérité sur les plaies vives qu'elle est destinée à cicatrizer. Le prône exclut les pompes du langage, non pas la profondeur du dogme. Il a de la simplicité dans l'allure ; mais il ne manque pas de grandeur. Il a l'éloquence du père de famille qui parle à sa maison sans recherche et sans apprêt et produit des effets qu'aucun artifice de rhétorique ne saurait égaler..

A part les questions techniques du métier, dont le prône ne s'occupe pas, il enseigne tout le reste. Le prône est une philosophie sublime, complète dans son fonds, qui résout les plus terribles problèmes sur Dieu, sur l'origine des choses,

sur la nature de l'homme, sur ses destinées dans ce monde et dans l'autre. Le prône est un cours de morale, simple, lumineuse et vaste dans ses applications. Cette morale envisage l'homme dans son rapport avec Dieu, avec lui-même et avec ses semblables, avec la famille, avec la société, avec le pauvre, avec le riche, avec les bons et avec les méchants... Quand cette morale est acceptée, elle devient une admirable réglementation sociale ; elle réalise une harmonie où tous les droits, tous les devoirs et tous les intérêts trouvent leur place. Ajoutez à la beauté des détails les sanctions redoutables dont la morale du prône les accompagne, quand elle ouvre le ciel sur la tête des âmes vertueuses, et qu'elle dilate l'enfer sous les pas des prévaricateurs ; alors vous vous rendrez compte des magnifiques effets qu'elle a produits dans tous les siècles, et qu'elle continue de produire, encore aujourd'hui, chez tous les peuples qui la pratiquent. Comme tout irait bien chez nous si le prône était fréquenté ! Mais l'ouvrier des grandes villes ne va pas à la messe ; quand il y va, il évite le prône. C'est une lacune regrettable dans son éducation religieuse et même sociale »<sup>2</sup>.

Ce témoignage ne vise explicitement que le *prône*. Cette forme de prédication, dont notre auteur souligne bien les caractéristiques, représente une part importante du ministère sacerdotal ; le clergé dans son ensemble s'en acquitte avec zèle ; le curé qui se serait abstenu de faire le prône durant un mois ou qui, en trois mois, n'aurait rempli que peu de fois ce devoir de sa charge s'estimerait gravement coupable. C'est qu'on a une vive conscience de l'ignorance religieuse des fidèles ; l'ouvrier surtout, cet enfant prodigue de l'Eglise, est abandonné impuissant à l'enseignement pervers d'une société athée. Le P. At le constate, non sans quelque mélancolie grandiloquente :

« A la faveur de l'ignorance qui obscurcit les esprits, et dans l'absence de tous les principes élémentaires qui sont le fond de la raison humaine, les sophistes ont beau jeu. Ils débitent, à leur aise, des pensées extravagantes. Si la liberté que la loi leur garantit n'était pas une condition suffisante de succès, l'incompétence de ceux à qui ils s'adressent l'assure. Le journaliste dans les colonnes de sa feuille, l'orateur de

---

2. J.-A. AT, *Saint Joseph ou la Question ouvrière d'après l'évangile*, Tours, 1876, p. 213-215.

club sur les tréteaux, le hâbleur de cabaret dans ses veillées sinistres, le maître d'école au village, le tribun dans les faubourgs, le professeur de faculté sur sa chaire, tous ces séides de la révolution, voués, par état et par intérêt, à l'œuvre de la destruction sociale, empoisonnent à l'envi l'âme de l'ouvrier, en y versant des poisons qui corrodent ses croyances, et dont le dévouement le plus sincère est assez souvent dans l'impuissance d'arrêter les ravages. Le prône aurait prévenu tous ces maux : le prône n'est plus à la mode »<sup>3</sup>.

C'est pour lutter contre ces mauvaises influences que le prêtre de paroisse, chaque dimanche, développe ce « grand catéchisme » qui doit éclairer les esprits. Cet effort d'éducation chrétienne se poursuit dans les œuvres parallèles, qui se proposent de regrouper les ouvriers des fabriques : telle est l'*Œuvre des cercles catholiques d'ouvriers*, fondée le jour de Noël 1871 par Albert de Mun, et à laquelle est dédié le livre du P. At, que nous avons cité. Le succès ne répond pas, hélas ! à la bonne volonté : les travailleurs atteints par l'Œuvre ne sont bien souvent que « des employés de bibliothèques cléricales, des bedeaux en rupture de hallebarde, des sacristains retraités, des concierges de communautés, des garçons de bureau des œuvres »<sup>4</sup>.

Si le clergé manque d'imagination pastorale, s'il ne comprend guère que les « séides de la révolution » posent des questions réelles, s'il se débarrasse trop facilement des incroyants en les taxant de mauvaise foi et de perversité morale, il est pourtant un clergé zélé, qui ne se résigne pas à voir passer dans l'autre camp la masse des braves gens, à qui on ne saurait reprocher que leur ignorance. On se préoccupe donc de doubler la « prédication ordinaire » — le prône — par une « prédication extraordinaire », sous forme de *missions* et de *retraites*.

Ainsi se forme une légion de « professionnels » de la prédication, qui parcourent la France pour prêcher les missions, auxquelles les prêtres des paroisses — par manque de temps

3. *Ibid.*, p. 216.

4. E. BARBIER, *Histoire du catholicisme libéral et du catholicisme social en France*, cité par R. AUBERT, p. 494.

et surtout de préparation — ne peuvent facilement subvenir. Cet apostolat est rattaché explicitement à la parole de Jésus : « Allez par le monde entier, proclamez la Bonne Nouvelle à toute la création » :

« Les Apôtres meurent ; mais la prédication ne meurt pas. Dans tous les siècles, Jésus-Christ a ses hérauts et ses porte-voix. Après les Apôtres, viennent les Basile, les Chrysostome, les Grégoire de Nazianze, les Augustin ; puis les Boniface en Allemagne, les Patrice en Irlande, les François Xavier dans les Indes, les François de Sales dans le Châblais, les Léonard de Port-Maurice en Italie, les Bridaine en France, et cette multitude de prédicateurs de tous les siècles, dont le nom n'est pas si illustre, mais dont le ministère a été néanmoins fécond. C'est la prédication qui a civilisé le monde, c'est elle qui l'a sanctifié et qui a peuplé le ciel »<sup>5</sup>.

La mission apparaît comme une occasion privilégiée de ramener les pécheurs endurcis, de régler les situations irrégulières, de réparer les confessions sacrilèges, d'attirer au pied de la chaire un auditoire que la prédication ordinaire n'atteint pas. Pendant quatre semaines, — à tout le moins pendant quinze jours si la paroisse est chrétienne et peu nombreuse et si les prédicateurs peuvent assurer trois sermons par jour, — tout est mis en œuvre pour réaliser ces buts missionnaires. On aura eu soin, dès le début, de s'entendre avec les patrons des fabriques, s'il en est, et d'obtenir d'eux les plus grandes facilités pour que les ouvriers puissent suivre les exercices de la mission. On se gardera bien d'annoncer la durée de cette mobilisation : il serait fort à craindre, en effet, que les auditeurs, se réservant pour les cérémonies de clôture, ne boudent les réunions des premiers jours ; on dira que la mission sera courte, et il est vrai qu'elle est toujours trop courte, durât-elle un mois !

Un certain nombre de missionnaires, parfois même des congrégations entières, se consacrent exclusivement à cette forme de prédication et refusent les stations de Carême. C'est

---

5. J. BERTHIER, *Le prêtre dans le ministère de la prédication*, 1891, p. 1. En dix ans cet ouvrage, qui résume toute une tradition, aura plusieurs éditions et un tirage de 23.000 exemplaires.

là un fait qui mérite d'être souligné : les carêmes sont dépréciés. Saint Alphonse de Liguori, dont l'autorité est aussi grande et indiscutée en pastorale qu'en morale (ce n'est pas sans mal qu'elle s'est imposée : au grand séminaire de Chartres, en 1845, un professeur traitait publiquement saint Alphonse de « farceur », cf. R. AUBERT, p. 462, note 3), formulait un jugement semblable : « Je conviens qu'on prêche le Carême dans presque toutes les paroisses ; mais ces sermons de carême, que sont-ils ? Le plus souvent des sermons appris par cœur, écrits dans un genre fleuri et élevé au-dessus de la capacité de l'auditeur. De là vient qu'après le Carême on voit subsister les mêmes criminelles habitudes. Ces inconvénients n'ont pas lieu dans les missions »<sup>6</sup>. On convient, il est vrai, que « des hommes de talent et de zèle ont trouvé le moyen de faire un grand bien dans ces stations. Ils les ont converties en retraites successives, pour les petits enfants, pour les enfants des deux sexes qui ont fait leur première communion, pour les domestiques ou les jeunes personnes, pour les femmes et enfin pour les hommes. Par là les stations deviennent de vraies missions et opèrent d'heureux fruits de salut » (BERTHIER, p. 120).

Les missions se multiplient. On estime qu'il est nécessaire d'en avoir une dans chaque paroisse tous les cinq ans. Les missionnaires professionnels ne suffisent plus à la tâche. Le mal peut être conjuré : il suffit que tous les prêtres auxquels Dieu a accordé le don d'annoncer avec profit sa Parole consacrent chaque année quelques semaines à ce ministère. Et si un curé est trop pauvre pour recourir aux services d'un autre prêtre, qu'il se charge lui-même de la prédication missionnaire : les manuels abondent, qui fournissent plans de sermons, directives pour les cérémonies, conseils pour la solution des cas difficiles qui ne peuvent manquer de se présenter ; il faut en quelque sorte mettre l'Eglise entière en état de mission. Cette animation missionnaire de la pastorale est d'autant plus

---

6. Ce texte est devenu à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, une sorte de *leit-motiv* ; on le trouve cité par BERTHIER, qui le reprend lui-même au P. NAMPON, auteur d'un *Manuel du Missionnaire*.

nécessaire que « les missions et les retraites passent vite ; elles sont comme des festins extraordinaires ménagés aux fidèles de loin en loin ; la prédication ordinaire, c'est le pain quotidien » (BERTHIER, p. 5). Il importe donc qu'elle soit capable d'instruire et d'attirer *nos populations*, de former un esprit vraiment chrétien dans les paroisses ; la mission proprement dite ne fait qu'inaugurer ou relancer cette prédication quotidienne de la Parole de Dieu<sup>7</sup>.

A côté du prône et de la mission, la *grande prédication* tient une place sinon plus importante, du moins plus brillante. Plus encore que les missions, elle est réservée à un clergé hautement spécialisé, qui se recrute dans l'épiscopat et dans certains ordres religieux : carmes, et surtout jésuites et dominicains. Il n'est pas sûr qu'une certaine incompréhension, voire une certaine animosité, n'ait pas opposé missionnaires et grands orateurs : les premiers pensent volontiers que le genre oratoire, solennel et académique, des seconds ne répond pas aux urgentes nécessités de l'heure et témoigne d'un désir de gloire personnelle plutôt que d'un véritable esprit apostolique. Il est certain que les préoccupations littéraires comptent aux yeux des grands prédicateurs. L'éloquence fleurie de maint sermon, le style souvent ampoulé, les figures oratoires de mauvais goût semblent bien trahir une prétention assez puérole :

« J'ai à vous parler de saint Anthelme. Je m'épouvante de ma tâche. Vous voulez que je vous parle bien, et c'est votre droit, de celui qui, depuis tantôt huit siècles, n'a pas cessé d'être en vénération dans votre Bugey ; vous voulez que je réponde à l'attente bien légitime de cet auditoire si nombreux et brillant ; vous voulez un panégyrique qui complète la religieuse et solennelle cérémonie à laquelle vous vous êtes fait un devoir d'assister...

---

7. On trouvera dans R. AUBERT, p. 124-128, des renseignements fort intéressants sur la pratique religieuse en France à partir de 1850. La situation était sûrement plus grave que ne le pensaient les promoteurs des missions, et le résultat de celles-ci est, dans bien des cas, très limité : « Le cas n'est pas exceptionnel de ces huit communes du diocèse de Soissons où, sur 6.357 habitants, 1.110 femmes et seulement 126 hommes se confessent au cours de la mission » ; ailleurs les missionnaires ne confessent que 3 hommes pour



Pour mettre en relief, comme il conviendrait, la vie de saint Anthelme, le génie de l'éloquence me serait nécessaire. Ce génie, je ne l'ai pas. Mais j'ai bonne volonté. Vous m'en tiendrez compte. La bienveillance de saint Anthelme m'est acquise, j'en ai la certitude.

Et la vôtre, Messieurs ! Elle ne me fera pas défaut. Vous êtes des maîtres dans l'art de bien dire. Vous connaissez les difficultés d'un discours de ce genre et nul n'a plus que vous d'indulgence pour l'orateur ».

Mais ces défauts, qui nous sont plus sensibles qu'ils ne pouvaient l'être aux contemporains, ne doivent pas nous dissimuler la sincérité des prédicateurs. C'est l'un des plus célèbres d'entre eux, le P. Didon, qui écrivait : « Je ne veux pas être un vulgaire parleur, un académicien, un apôtre du bout des lèvres : je veux être un éprouvé, un martyr » ; sa mission, disait-il, consistait « à jeter des ponts et à passer » : « J'ouvre les voies aux hommes de bonne volonté. Je suis un pionnier qui abat les arbres, qui renverse les rochers, qui jette des ponts sur les torrents et qui dit aux voyageurs inquiets : En avant ! On passe »<sup>3</sup>. Lacordaire et Ravignan ont fait école ; mais on ne se contente pas d'imiter, plus ou moins consciemment, leur style ; on veut aussi, comme eux, s'imposer à un public cultivé, prévenu peut-être contre la chaire chrétienne : ne faut-il pas se faire tout à tous et gagner un auditoire auquel répugnerait, à tort ou à raison, la parole simple et familière des missionnaires ?

Comme les missions veulent regagner le peuple des campagnes ou les ouvriers des villes, la grande prédication se donne pour but la reconquête d'une bourgeoisie de plus en plus matérialiste et athée, que les progrès de la science annexent au positivisme et qui, soucieuse de liberté, se détache des

---

une population de 1.264 habitants. La situation ne s'est guère améliorée à la fin du siècle : un prêtre qui avait, après une retraite sacerdotale, pris la résolution de ne pas manquer le prône pour peu qu'il eût six fidèles sous la chaire, n'eut pas une seule fois, dans l'année qui suivit, l'occasion de tenir sa promesse : cf. abbé PLANUS, *Le prêtre*, 5<sup>me</sup> éd., Paris, 1903, t. III, p. 208.

8. Cité par le P. GAFFRE, *Le Père Didon*. Discours prononcé pour l'inauguration de sa statue, Arcueil, 10 juillet 1902, p. 24 et 42.

dogmes chrétiens. Aux grands hommes qui dirigent les consciences de leurs contemporains — Berthelot, Renan, Taine, Littré, Paul Bert, Sainte-Beuve — il faut opposer de grands hommes d'Eglise, avertis des problèmes de l'heure, capables de réfuter les erreurs des faux savants, assez forts pour s'imposer au respect et à l'attention et faire prendre au sérieux ce que Renan considérait avec mépris comme des « pantalonnades théologiques ».

La chaire de Notre-Dame, illustrée tour à tour par les Pères Lacordaire, Ravignan et Félix, est occupée depuis 1872 par le Père Monsabré. Jusqu'en 1890, le dominicain expose en cent-huit conférences l'ensemble du dogme catholique. Le succès de cette prédication est grand ; non seulement l'auditoire est nombreux et fidèle, mais encore le texte imprimé se répand largement. Mgr d'Hulst, qui succède au P. Monsabré (1891-1896), et, plus tard, le P. Janvier (1903-1924), compléteront cette « théologie pour laïcs » en traitant de la morale chrétienne.

Les paroisses urbaines ne manquent pas de prédicateurs. « Dans les villes », note l'abbé Planus, « la prédication est très variée. Les stations d'Avent et de Carême sont de tradition pour les paroisses riches. Les mois de Marie, les neuvaines du Sacré-Cœur succèdent à la Sainte Quarantaine. On se demande s'il n'y a pas ici excès en sens contraire, si à force de se multiplier la parole évangélique ne perd pas de son prestige et de son action » (*Le Prêtre*, t. III, p. 243). Il faudrait ajouter d'ailleurs bien d'autres occasions de prédication : panégyriques, anniversaires, sermons de charité, bénédictions d'orgues, consécrations d'églises, services funèbres, réunions des multiples œuvres, prises de voile... autant de grands sermons, qui sont bien souvent imprimés pour être distribués ou vendus au bénéfice d'une œuvre (la sténographie Duployé, dont l'usage se répand dans les dernières années du siècle, permet de recueillir les improvisations). On est surpris de découvrir ces centaines de brochures, parfois luxueuses, signées de noms plus ou moins célèbres : Mgr Mermillod, Mgr Turinaz, abbés Frémont, Combalot, Arminjon, Pères Didon, Constant, Etourneau, Olli-

vier, Tissot, Hermann, Perraud... On ne saurait douter qu'on prêchait beaucoup à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

## II. LE CONTENU DE LA PRÉDICATION

Mais que prêchait-on et comment prêchait-on ? Il nous faut encore distinguer la prédication visant le commun des fidèles, d'une part, et, d'autre part, ce que nous avons appelé la grande prédication.

Le missionnaire et le curé doivent chercher à instruire plutôt qu'à plaire. Pour instruire, le prédicateur doit « avoir un riche fonds de doctrine acquise par le travail » (BERTHIER, p. 22), et c'est spécialement dans la Sainte Ecriture qu'il puisera la doctrine. En faut-il conclure que la prédication est *biblique*, au sens où nous l'entendons de nos jours ? Ce serait aller trop loin. Léon XIII contribuera puissamment à remettre en honneur l'étude de la Bible, mais précisément elle avait besoin d'être remise en honneur. Les prédicateurs ne font guère que citer des textes qu'ils trouvent commodément recueillis à leur intention, rangés parfois par ordre alphabétique et parfois par matières, dans des florilèges; ils s'en servent surtout comme d'exemples, à peu près au même titre que des traits empruntés à la vie des saints, voire à la vie des hommes célèbres<sup>9</sup>. Le sens critique fait souvent défaut; le goût du merveilleux qui a marqué ce siècle se donne libre cours en chaire, et l'on est souvent plus proche de l'imagination débridée que de l'écoute attentive de la Parole de Dieu. Ce *pathos* s'affirme particulièrement dans les cérémonies de mission, telle la cérémonie du pardon, dont le P. Berthier nous donne la description (empruntée au P. Mach) :

« On annonce la veille une cérémonie extraordinaire. Le sujet du sermon est le pardon des ennemis, ou bien la charité, le scandale, ou encore les abus et vices qui règnent

9. A côté des *Sententiae et exempla biblica*, la bibliothèque du prédicateur contient les *Paroles et traits historiques remarquables*, l'un et l'autre compilés par le P. Berthier; l'*Instruction religieuse en exemples*, du P. Schouppe, le *Trésor historique de la prédication*, de l'abbé Sibillat, les *Hommes célèbres du XIX<sup>e</sup> siècle*, de l'abbé Saillard, etc.

dans le pays, parmi les différentes classes, les divers âges, parmi les hommes et les femmes ; et quand l'auditoire se trouve consterné, appréhendant en quelque sorte que Dieu n'envoie le feu du ciel pour réduire en cendres ces peuples prévaricateurs, comme il le fit pour Sodome et Gomorrhe, le missionnaire s'écrie : Ne craignez pas, une parole d'extrême consolation a été prononcée par Jésus-Christ ; un gage de paix et de salut s'est échappé de ses lèvres : *Dimittite et dimitemini* (*Luc, 6, 37*)... On prépare ainsi, petit à petit, les âmes au pardon, et quand tout est disposé, on s'arrête. Le clergé se présente alors avec des cierges à la main, et le prêtre le plus digne fait fonction de célébrant. On tire le Saint-Sacrement du tabernacle, on le place dans l'ostensoir, et, après l'avoir encensé et avoir chanté les prières accoutumées pour l'exposition, d'un ton triste et touchant, le célébrant prend en main le Saint-Sacrement et se tourne vers le peuple. C'est alors que le missionnaire reprend les mouvements pathétiques que nous avons indiqués et il s'écrie : Puisque je puis obtenir si facilement le pardon, je pardonne à tous ceux qui m'ont offensé et je les supplie de me pardonner, etc. Me pardonnez-vous, mes frères ? Ayant obtenu le pardon de ses auditeurs, il suspend le sermon et laisse la parole au curé qui du fond du sanctuaire demande pardon à ses paroissiens ; ceux-ci le lui accordent et éclatent en sanglots... Alors le prédicateur continue, demandant aux parents, aux maris, aux femmes, etc. de pardonner à leurs fils, à leurs femmes, à leurs maris, et il dit à tous ceux qui auraient offensé leur prochain d'en faire autant et on termine par la bénédiction et la reposition du Saint-Sacrement (BERTHIER, p. 109).

Cet appel à l'émotion est un élément essentiel de la prédication : il faut en effet *toucher le cœur* pour y graver les vérités de la religion. Les orateurs chrétiens du XVII<sup>e</sup> siècle, qu'on a en haute estime, sont considérés comme trop froids ; on leur pardonne, car ils avaient à réagir contre l'excès inverse, dans lequel leurs prédécesseurs étaient tombés ; mais si l'on reprend volontiers leurs idées, on pense qu'il faut les envelopper d'une chaleur et d'un pathétique qui pourront seuls les rendre convaincantes.

Quelles sont les vérités essentielles qui doivent être prêchées et sur lesquelles le missionnaire doit tout spécialement insister ? S'inspirant de saint Alphonse de Liguori, le P. Berthier établit le catalogue des thèmes centraux de la prédica-

tion. Il faut en premier lieu donner à entendre la paix dont jouit celui qui est en état de grâce. On parlera souvent de l'amour que Jésus-Christ a témoigné aux hommes ; on essaiera de le faire sentir dans chaque sermon, et de faire en sorte que les auditeurs soient enflammés de ce saint amour. Il faut de même recommander la dévotion à la Sainte Vierge ; « il est une dévotion », remarque l'auteur, « qui comprend celles dont Notre Seigneur et la Sainte Vierge sont l'objet, et qui ajoute le culte de saint Joseph, dévotion que le Pape Léon XIII a cherché à répandre dans l'univers, et dans laquelle il a vu le moyen le plus efficace de sanctifier la famille et la société tout entière, nous voulons dire la dévotion à la Sainte Famille. On ne saurait trop recommander aux familles chrétiennes de s'enrôler dans l'association universelle établie par ce Pontife » (p. 78). Le prédicateur doit encore s'attacher à inculquer fortement la nécessité de vaincre la honte qu'on éprouve à se confesser, la nécessité de la contrition, du ferme propos et de la fuite des occasions dangereuses.

En raison de l'ignorance des fidèles eux-mêmes, il est indispensable d'expliquer les principaux mystères de la foi : Dieu a créé le monde ; il a fait connaître aux hommes ce qu'ils avaient à faire pour ne point se perdre ; son Fils est descendu du ciel sur la terre, il a prouvé sa divinité par des miracles et accredité son enseignement ; pour que la vérité qu'il a apportée ne pût jamais s'altérer, il en a confié la garde à l'Eglise catholique, gouvernée par les apôtres, puis par leurs successeurs, le Pape et les évêques ; l'Eglise est assistée, jusqu'à la fin du monde, par l'Esprit de vérité ; celui qui croit ce que l'Eglise enseigne sera sauvé, celui qui ne croit pas sera condamné. Ce contenu essentiel de la foi peut être exposé, précise le P. Berthier, dans les *gloses* dont les missionnaires ont coutume de faire précéder les sermons proprement dits ; il est bon encore de le rappeler au confessionnal avant de donner l'absolution.

Enfin, le prédicateur recommandera la prière en famille, la fréquentation des sacrements, la lutte contre le défaut dominant ; il incitera au zèle des âmes ; il enseignera de saines

maximes et expliquera les moyens pratiques de persévérer dans le bien : « Entrer dans quelque congrégation, entendre la messe, se confesser chaque semaine, faire tous les jours quelque lecture spirituelle, faire la visite au Saint-Sacrement et aussi à la Sainte Vierge devant une de ses images. Chaque jour encore, le matin, renouveler le bon propos de ne pas offenser Dieu, en lui demandant la grâce de la persévérance, et, le soir, faire l'examen de conscience avec l'acte de contrition. Si l'on tombe dans quelque péché, se hâter de faire un acte de contrition avec le bon propos, et puis s'en confesser au plus tôt » (p. 84).

L'abbé Planus résume en trois points les principaux sujets de prédication; il faut, dit-il, parler de Dieu, de Jésus-Christ et de l'Eglise. Sa vision est moins moralisante que celle du P. Berthier; on sent que Mgr Gay a trouvé en lui un lecteur attentif :

« Oui, parler de Jésus-Christ, beaucoup parler de Jésus-Christ, moins peut-être de sa divinité, généralement admise par ceux qui fréquentent l'église, que de sa mission et de son œuvre au sein de l'humanité. Rappeler qu'il a été et qu'il reste, entre Dieu et nous, le médiateur unique, le médiateur indispensable, que nul ne va au Père si ce n'est par lui, soit qu'il s'agisse d'obtenir le pardon du péché mérité par le Sacrifice rédempteur, soit que, ce premier effet produit, nous ayons à nous acquitter de n'importe laquelle de nos obligations religieuses. Rappeler que le chrétien est un homme tellement uni à Jésus-Christ, vivant à ce point de moitié avec Jésus-Christ, que toutes ses dispositions et tous ses actes se pénètrent incessamment devant Dieu de la valeur même des dispositions et des actes de Jésus-Christ. Rappeler que c'est là le christianisme vrai et parfait, que nul n'est pleinement chrétien qui ne fait pas de Jésus-Christ cet usage transcendant et constant; que le christianisme donc dépasse les proportions d'une doctrine religieuse et d'une morale supérieure pour devenir en chacun de nous une façon d'être spéciale, un état, une vie, quelque chose de *sui generis* tout à fait propre et original, dont ni la philosophie ni les divers systèmes religieux, éclos à travers l'histoire de la pensée et de la conscience humaine, ne sauraient donner l'idée. Rappeler enfin que Jésus-Christ, tout disparu qu'il soit du monde depuis vingt siècles, se survit au milieu des hommes, continue d'accomplir son œuvre de médiation, de rédemption, de lu-

mière pénétrante, de grâce sanctifiante, par les sacrements, depuis le baptême jusqu'à l'eucharistie » (*Le Prêtre*, III, p. 235-236).

S'il fallait résumer en quelques mots l'impression que donne la lecture des sermons de cette époque, on pourrait dire sans doute que les prédicateurs sont avant tout préoccupés de la vie intérieure et de la pratique religieuse. Les deux aspects sont liés très étroitement : les pratiquants occasionnels ne redeviendront fervents qu'en retrouvant le sens de la prière, en fréquentant plus assidûment les sacrements, en vivant en état de grâce. Les moyens employés pour parvenir à cet heureux résultat peuvent évidemment varier : certains mettent l'accent sur la morale, d'autres essaient de faire comprendre la valeur mystique de la vie chrétienne. Mais tous semblent également penser que le christianisme est réservé à la sphère de la vie privée, à l'intimité du foyer ou à l'église. On ne parle jamais du monde que pour en signaler les tentations et les mensonges. Quand un missionnaire prêche sur les « devoirs envers les semblables », il se borne à enseigner qu'il faut rendre service à tous, pardonner aux ennemis, éviter le scandale ; dans les sermons sur la justice, on ne trouve aucun écho des redoutables problèmes de l'heure. Aux dernières années du siècle, l'enseignement de Léon XIII sur la question ouvrière et sur le ralliement ne semble pas être parvenu encore à éveiller le clergé, *a fortiori* les paroissiens les plus fidèles.

Bien différente, non seulement par sa forme, mais encore et surtout par son contenu, apparaît la *grande prédication*. Chez ses représentants les plus éminents du moins, elle veut prendre à bras le corps les problèmes les plus graves de l'heure et leur donner une solution chrétienne. Il s'agit moins d'inciter à la dévotion que d'exposer fermement et rationnellement. On pressent ici le risque de tomber dans un certain rationalisme ; qu'on n'ait pas su l'éviter toujours, il suffit pour s'en convaincre de relire l'avertissement de Léon XIII, qui vise au premier chef une prédication faussement érudite :

« La vertu propre et singulière des Ecritures est ce qui donne de l'autorité à l'orateur sacré, ce qui lui inspire une liberté de parole tout apostolique et une éloquence ferme et

victorieuse. Ils agissent donc sans prudence et à rebours de la vérité ceux qui, en traitant des matières religieuses et des préceptes divins, n'apportent presque que les témoignages de la science et de la sagesse humaine, s'appuyant sur leurs propres arguments plutôt que sur les arguments divins. Il est dès lors nécessaire que leurs discours, si lumineux soient-ils, soient froids et languissants, dépourvus qu'ils sont du feu de la parole de Dieu, et bien loin, par conséquent, de la vertu de cette divine parole ».

La *Lettre relative à la prédication*, publiée, le 31 juillet 1894, par la Congrégation des évêques et réguliers, qui cite ce passage de l'encyclique *Providentissimus Deus*, en donne le commentaire suivant :

« Voilà donc la source, de beaucoup la principale, de l'éloquence sacrée : la Bible. Mais ces prédicateurs modernisés, au lieu de puiser leur éloquence à la fontaine d'eau vive, par un intolérable abus, s'adressent aux citernes corrompues de la sagesse humaine ; au lieu d'invoquer les textes divinement inspirés ou ceux des Saints Pères et des Conciles, ils citent à satiété des auteurs profanes et même vivants, auteurs et paroles qui prêtent bien souvent à des interprétations très équivoques et très périlleuses ».

Les problèmes humains peuvent pourtant être traités d'un point de vue théologique. C'est ce que faisait déjà le P. Félix, lorsque, dans le Carême qu'il prêchait à Notre-Dame en 1866, il étudiait l'*économie antichrétienne*, montrait qu'elle est en contradiction avec la conception chrétienne — la seule qui soit vraie — de l'homme et de la famille, soulignait son impuissance à résoudre le problème du paupérisme et exposait la solution réelle que le christianisme apporte à la pauvreté et le sens qu'il donne au travail.

On peut juger bien contestable et insuffisante l'*économie chrétienne* dont le P. Félix trace les lignes maîtresses. Nous assistons là, pourtant, à l'une des premières manifestations d'une idée dont le siècle suivant sera nourri : le chrétien doit prendre parti à l'égard du monde, contribuer pour sa part, et d'une façon originale, à le rendre humain. Les événements de 1871 accentuent cette prise de conscience ; l'année suivante, dans sa première conférence à Notre-Dame, le P. Monsabré expose fermement son propos :



« Ne vous étonnez pas de ce que je vais dire, mais affermissez vos âmes pour entendre ce que je crois être, au moment actuel, la vraie parole de vie. Menacée dans notre existence par un radicalisme héritier de toutes les erreurs et de toutes les haines contemporaines, par un radicalisme qui veut tuer la foi, les mœurs, la famille, l'autorité, toutes les institutions dont dépend l'ordre social, nous ne pouvons être sauvés que par un autre radicalisme héritier des traditions et des dévouements antiques qui furent notre gloire et notre vie. Radicalisme contre radicalisme : voilà ma devise et le thème de nos présentes conférences. Contre le radicalisme révolutionnaire et destructeur, le radicalisme ordonnateur et régénérateur ; contre le radicalisme impie, le radicalisme chrétien ; contre le radicalisme diabolique, le radicalisme divin. Assurément il me sera impossible de faire ressortir tous les détails de cette antithèse, mais je croirai avoir mené à bonne fin l'œuvre de cette année, si je puis vous faire accepter l'exposé rapide, serré, ferme, audacieux, souverainement affirmatif des principes austères qu'il faut appliquer tout de suite, parce que le péril est imminent autant qu'immense... Ce que doivent être, ce que seront bientôt, je l'espère, dans notre patrie régénérée, l'homme, la famille, la société radicalement transformés par une franche application des principes chrétiens, je vais vous le dire, Messieurs ».

Il faut citer encore, — parce qu'on y trouve un thème dont l'ambiguïté affecte toute la prédication de cette fin de siècle, — quelques passages du sermon prononcé le vendredi saint :

« Messieurs, quel peuple étions-nous il y a quelques années ? Un peuple dont tout le monde racontait la gloire, la prospérité et les joies. Un peuple fier, riche, élégant, léger, rieur, tellement ami du plaisir qu'il attirait à lui toutes les vies ennuyées pour les divertir. On venait à la France comme au pays d'enchantement, on y venait pour boire la joie. Une année terrible a tout changé, et maintenant je crois entendre retentir sur notre infortuné pays cette sinistre parole de l'apôtre saint Jacques : A cette heure, ô nation superbe et enivrée, sois misérable, lamente-toi, répands des pleurs...

Pour misérable, Messieurs, la France l'est autant que peut l'être un peuple avant qu'il soit effacé du livre de la vie...

Le châtement, nous le subissons et il est terrible, grand Dieu ! Mais qui dira qu'il est immérité ? Les pessimistes s'en désolent outre mesure ; et, plongés dans un abattement

qui approche du désespoir, ils s'en vont répétant les invectives dont nous accablaient nos ennemis, avant que Dieu leur eût donné la victoire. La France, disent-ils, est un peuple d'impies et de blasphémateurs, un peuple révolutionnaire et ingouvernable ; un peuple sans respect pour ces deux choses sacrées : l'autorité et la famille ; un peuple corrompu par la richesse et par le plaisir : la France est une nation finie. Mais, de quelle France s'agit-il, s'il vous plaît ? Sachez-le bien, il y en a deux en présence de Dieu : une France irrégulière, impie, le cœur plein de corruption et les mains pleines d'iniquités ; mais, à côté, une France catholique, le cœur plein d'amour et les mains pleines de miséricordes. Puisque l'une est châtiée, pourquoi l'autre ne serait-elle donc pas récompensée ?...

Quand elle sera sortie du tombeau de ses iniquités et de l'abîme de ses infortunes, (la France) immolera richesse, influence, force, vie, tout pour la gloire de Dieu ».

Vingt-cinq ans plus tard, à Reims, Monsabré exprime la même conviction : à côté de la France impie, il y a la France chrétienne, qui peut tout sauver : « Il y a encore dans nos provinces des campagnes où la foi du baptême reste fidèle aux vieilles croyances et au culte de Dieu ; si d'autres sont entamées par l'indifférence et l'irréligion, en revanche, nos grandes villes nous consolent par de solennelles manifestations de foi chrétienne, dont le cri de ralliement : « Nous voulons Dieu ! Il faut que le Christ règne ! », exaspère les mécréants... Le Père de la famille chrétienne l'a dit naguère à nos pèlerins : *La France est de toutes les nations celle qui aime le plus, elle est toujours la première en générosité* ».

N'est-ce pas s'aveugler comme à plaisir, et la volonté de rejoindre le monde pour le christianiser n'est-elle pas annihilée par une sorte d'impuissance à voir et comprendre la situation réelle ? Sans doute faut-il prendre au sérieux le jugement sévère que porte A. Dansette, selon lequel la grande infortune de l'Eglise à cette époque « n'est pas d'avoir été défaite, mais de nier que, malgré les apparences, cette défaite se perpétue. Peut-être les catholiques sentent-ils obscurément au fond d'eux-mêmes qu'ils sont incapables de vaincre, qu'ils ne sont pas maîtres de l'avenir, au moins de l'avenir prochain. Ce refus de confronter leur propre expérience avec celle de leurs adver-

saires, ce recours paresseux à la promesse d'un triomphe définitif apporté par l'Évangile, apparaît comme une double fuite qui témoigne peut-être de leur orgueil, mais davantage encore de leur faiblesse »<sup>10</sup>.

Cette illusion tient, pour une part du moins, à ce que les catholiques ont longtemps voulu croire qu'une restauration monarchique était possible, et que, grâce à elle, les droits de la religion seraient rétablis. C'est le thème que développe, de façon voilée mais transparente, un étonnant sermon prononcé par l'abbé Joseph Lémann, en 1882, en faveur de l'*Alliance catholique pour le rétablissement des droits de Notre Seigneur*. Le patronage du pape Urbain II — le Pape des croisades — dont se réclame l'Alliance fournit à l'orateur le fil conducteur de son discours : de même que les premières croisades ont voulu restaurer les droits de Dieu niés par l'Islam, de même la croisade des temps modernes doit, elle aussi, défendre la cause de Dieu outrageusement attaquée. Qui viole aujourd'hui les droits souverains de Dieu ? C'est le Diable,

« l'adversaire, contre Dieu ! Adversaire qui attaque tantôt par un côté, tantôt par un autre, rarement en face. Mais quelquefois il a attaqué Dieu en face : par exemple, lorsque sur le Golgotha, inspirant la Passion, il fait clouer Jésus-Christ en plein midi et aux quatre membres... Adversaire circonspect et avare, qui se contente, dans sa nudité, de succès partiels, de lambeaux de victoire ; mais quelquefois son orgueil s'exalte jusqu'à l'emporter ouvertement sur Dieu, lorsqu'il parvient à être usurpateur. Usurpateur, c'est là son rêve : prendre et occuper la place de Dieu parmi les hommes, s'arroger les droits divins. Eh bien, Messieurs, c'est lui qui a été l'usurpateur dissimulé à l'époque de la *déclaration des droits de l'homme*, et qui maintenant se pose en usurpateur avoué, encouragé par l'apostasie, soutenu par l'athéisme : Satan l'usurpateur ! Et par conséquent c'est contre lui que se forme et que combattrà de toute son énergie l'*Alliance catholique* !...

L'usurpation... a été l'ordre renversé, retourné, lentement, graduellement, en un mot, la Révolution : *religieuse* avec Luther, *politique* en 1789, *sociale* avec nous. Et mainte-

---

10. *Histoire religieuse de la France contemporaine sous la III<sup>e</sup> République*, p. 49-50.

nant, les lois étant retournées, c'est la société elle-même qui proclame qu'elle ne veut plus de Dieu. Par le mahométisme, l'Orient est *sans Christ* ; mais par la Révolution, l'Occident devient *sans Dieu*. Sans Christ en Orient, sans Dieu en Occident. Voilà, Messieurs, les circonstances dont doit tenir compte et s'inspirer notre *cri de ralliement* »<sup>11</sup>.

Tous les sermons ne sont pourtant pas de cette veine. Il est incontestable, au contraire, qu'un certain nombre de prédicateurs posent différemment le problème et voient plus lucidement la tâche qu'ils ont à accomplir pour éclairer leurs contemporains. Ainsi, le P. Didon, — que ses prises de position, il est vrai, devaient condamner au silence ; en 1872, dans un Avent prêché à Paris, il déclare :

« Il ne m'appartient pas, à moi fils de l'Eglise, qui la représente sous une forme un peu hardie, mais toujours fidèle, de vous faire l'aveu de nos faiblesses. Je les sens autant que personne, je les sens bien plus que ceux qui se donnent pour mission de la détruire... Nous avons nos faiblesses ; dans mon aveu, il y a de la sincérité et du respect. Je crois bien d'ailleurs que notre faute n'est pas celle qu'on nous reproche. On reproche à l'Eglise d'empiéter et de vouloir être la maîtresse. Non : ce qui nous manque le plus, c'est précisément le zèle, la vigueur apostolique qui va à la conquête des hommes et des choses, non point pour dominer, mais pour servir, car c'est là notre génie ».

En 1880, au moment de ses plus grandes difficultés (il avait dû interrompre les conférences qu'il donnait, durant l'Avent de 1879, à Saint-Philippe-du-Roule), le P. Didon prend pour thème de son Carême à la Trinité : la réconciliation de l'Eglise avec la société moderne<sup>12</sup>. Le succès est considérable ; les journaux parisiens consacrent aux conférences de la Trinité des comptes-rendus enthousiastes ; on s'écrase dans l'église, pour entendre le P. Didon préconiser, dix ans avant Léon XIII, le ralliement à la République :

11. A ce sermon assistaient le cardinal de Bonnechose, Mgr Langénieux, archevêque de Reims, cinq évêques et trois abbés mitrés. Quatre cardinaux, huit archevêques et une trentaine d'évêques devaient, par la suite, adhérer à l'*Alliance catholique*.

12. S'il faut en croire un de ses amis intimes, le cardinal Guibert, archevêque de Paris, aurait convoqué le P. Didon et lui aurait

« De la lumière ! Il faut de la lumière dans l'Eglise ! On ne se met pas en travers d'un monde qui passe... Si la loi providentielle doit amener dans la vieille Europe et dans les deux mondes un âge nouveau de liberté politique, de république et de démocratie, nul ne l'en empêchera...

Le catholicisme, la grande religion du Christ, n'est pas entré dans le peuple. La preuve, c'est qu'il nous insulte ; j'en conclus qu'il ne m'a pas vu, moi, vous ; car, incontestablement, si le peuple avait vu ce que nous sommes en réalité, s'il savait ce que nous voulons dans la sincérité profonde de notre foi religieuse, et j'ajoute de notre conviction politique... car elle est libre ; elle est libre, en effet, dans le temple. Arrière ceux qui veulent faire des catégories dans le temple, au nom d'un drapeau. La croix ne connaît pas de drapeaux ».

En descendant de chaire, le P. Didon part pour Rome, où le mande d'urgence le Général de son Ordre. Envoyé en exil à Corbara, en Corse, il notera l'année suivante : « La vie moderne, c'est la science ; nous la suspectons et nous la délaissions. La vie moderne, c'est la liberté politique ; nous avons tout fait pour l'écraser et la foudroyer sous les anathèmes. La vie moderne, c'est la démocratie. Nous nous sommes alliés à tous les vieux partis ».

Petit à petit, cependant, les catholiques deviennent plus conscients des questions que leur pose le monde. Dans une énumération quelque peu hétéroclite, le P. Etourneau en dresse le bilan, devant un auditoire d'étudiants (nous sommes en 1900) :

« Certes, nombreuses sont les réalités que nous pouvons prendre pour objets de nos méditations et de nos discours ; il en est même plusieurs que nous avons l'obligation d'étudier et de mettre en plein jour : Dieu, le Christ, l'Evangile, la Religion, l'Eglise, l'Etat, la Patrie, les Nationalités, les Races, la Famille, la Franc-Maçonnerie, l'Ame, la Liberté, la Conscience, le Droit, le Devoir, les événements et les personnages de l'Histoire, les faits et lois de la Science, les Vérités objectives de la Philosophie, le Capital, le Travail, le Mouvement

---

fait remarquer que les sujets dont il traitait étaient trop brûlants et entraînaient un tapage qui ne pouvait que lui nuire. « Parlez de la Sainte Vierge », conseilla-t-il, « cela vaut mieux » ; mais le P. Didon se refusa à cette solution commode. Cf. M. FORISSIER, *Le Père H. Didon*, p. 135.

économique, la Souffrance et la Misère humaines, la Personnalité, l'Association, la Justice, la Charité, et je m'arrête dans une énumération que je vous laisse le soin de poursuivre ».

Avec plus de lucidité, le Père Sertillanges constate qu'une époque est révolue, qu'une crise est ouverte, mais qu'il faut aller de l'avant :

« Nous sommes aujourd'hui, vous le savez, à un tournant de la science catholique souverainement périlleux, car il peut amener des crises redoutables. Une foule de doctrines du passé sont en train de périr ; notre état d'esprit se modifie ; une évolution profonde se dessine ; des conclusions admises pendant des siècles comme indubitables ou même comme sacrées ont perdu leur crédit et se voient contestées par les esprits les plus sages et les plus prudents...

Il faut être conservateur, c'est certain ; mais ce qu'il faut conserver, ce ne sont pas nos idées à nous, ce sont celles de Dieu. Il faut préserver la vérité divine de toute atteinte ; mais il ne faut pas lier le sort de la vérité divine à celui des conceptions humaines qui la servent : ce serait confondre le nécessaire avec l'accessoire et l'habitable avec le vivant...

N'est-il pas triste de voir tout un groupe de croyants animés d'une défiance instinctive à l'égard de tout ce qui porte une étiquette nouvelle ? L'Eglise n'est pas de leur côté ; car si elle répugne aux nouveautés, elle ne rejette pas pour autant le nouveau. *Vetera novis augere et perficere* : c'est une parole du grand Pape »<sup>13</sup>.

#### CONCLUSION

N'a-t-on pas trop prêché et l'abbé Planus n'était-il pas perspicace quand il craignait qu'à force de se multiplier la parole évangélique ne perdît quelque chose de sa force ? Ce jugement mérite d'être pris en considération et peut, en un certain sens, servir de conclusion à notre survol rapide.

---

13. *Le savant catholique*. Discours prononcé à l'église des Carmes, le 28 juin 1901, en présence des professeurs de l'Institut catholique. Le P. Sertillanges ne parle pas abstraitement, comme le montre le passage suivant, derrière lequel se profile l'ombre de l'abbé Loisy : « Saint Jérôme se mettait à l'école des juifs, et il appelait cela christianiser la Synagogue ; saint Thomas pillait Averroès, et n'en était que plus fort contre lui. Tous nos grands hommes ont procédé de la sorte, et nous admirons leur conduite, nous les louons

Certes, les prédicateurs ne parlaient pas pour le plaisir de parler, de se tailler une réputation de grand orateur. On peut dire qu'en général la prédication a été liée à une intention apostolique : il y avait ce monde à reconquérir, ces populations des campagnes, ces ouvriers des villes, qu'on ne voyait plus que rarement dans les églises, et qu'il fallait ramener à une vie chrétienne. La Prédication apparaît importante au pasteur dans la mesure même où il comprend et sent vitalemment qu'il doit ranimer une foi qui chancelle et convertir l'incroyance. Si la prédication est intimement liée à la vie de l'Eglise, c'est parce qu'elle n'est que l'expression du souci missionnaire qui, en toute époque, anime cette Eglise. Ainsi en est-il, incontestablement, dans l'Eglise de France à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle : douloureusement, elle prend conscience de sa situation difficile et humiliée, elle aperçoit la distance qui la sépare des hommes, elle se retrouve, pour une bonne part, hors du monde qu'elle a mission de sauver ; c'est alors aussi qu'elle comprend l'urgence de la prédication apostolique.

Et pourtant il faut bien reconnaître que la prédication n'a pu réaliser ce qu'on attendait d'elle. A la fin du siècle, le mouvement de déchristianisation est loin d'être arrêté ; et si l'Eglise rencontre la science, ce n'est qu'au prix d'une crise profonde dont elle ne se remettra pas de sitôt. Les quelques sondages que nous avons opérés nous permettent de déceler les deux grandes faiblesses de la prédication, qui, conjuguées, ont énérvé en elle la virulence évangélique.

En premier lieu, et malgré les bonnes intentions que nous avons notées au passage, la prédication reste loin de la Bible. Plus précisément, l'enseignement révélé est interprété à l'aide de catégories extrinsèques, trop humaines, affectives et mora-

---

d'avoir enlevé les vases d'Egypte, selon la formule heureuse. Et puis, quand nous voyons un confrère emprunter à l'érudition incroyante ou hérétique des richesses précieuses ou un esprit scientifique sur plus d'un point manifestement supérieur, nous protestons, nous nous scandalisons, comme en face d'une défection ou d'une trahison... S'il est permis de relever les abus, faut-il le faire avec aigreur, et se retrancher soi-même dans un conservatisme qui constitue l'abus contraire ? ».

lisantes. Alors même qu'ils citent l'Évangile, les prédicateurs restent prisonniers d'une vision du monde, de l'homme et de Dieu, qui porte la marque d'une époque et qui dégrade le sens original de la Bible. Léon XIII a profondément compris cette insuffisance, mais il faudra que s'écoulent bien des années pour que l'encyclique *Providentiissimus Deus* porte des fruits.

En second lieu, les prédicateurs restent très éloignés du monde auquel ils prétendent s'adresser. Ils croient trop facilement que le seul problème est celui de la pratique religieuse, de la restauration d'un passé dont ils entretiennent en eux la nostalgie. Ils s'illusionnent souvent, parce qu'ils connaissent mal le monde dans lequel ils vivent. Leur optimisme quant à l'avenir reste abstrait, irréel et laisse présager un réveil pénible. Cette ignorance ou cette peur du monde est la conséquence d'une formation philosophique et théologique notoirement insuffisante, qui contraint le prêtre à voir le monde à partir de catégories périmées et déformantes.

A-t-on prêché avec excès ? Il ne faut pas taire la parole de Dieu. Mais elle n'est efficace que dans une Église tout entière en état de mission. La faiblesse de l'Église à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle a peut-être été de croire que la parole suffisait ; il lui restait à découvrir que l'effort missionnaire exige une mobilisation de toutes les forces ecclésiales.

Charles ROMANEY



## NOTE SUR LA PRÉDICATION PASTORALE DANS UNE PAROISSE DE VILLE

La paroisse dont il va être question compte 14.000 âmes. Au milieu d'une ville de 220.000 habitants. Au plus épais des hommes, et du bruit, et du commerce et du plaisir. Corinthe et ses problèmes. C'est là que nous prêchons, mes vicaires et moi, à tour de rôle, à nos 5.000 pratiquants du dimanche.

Quand nous nous examinons sur la « fidélité » de notre prédication, qui devrait être « une force pour tout croyant », il nous arrive de nous demander : lui gardons-nous sa force ?

Sa force d'étonnement salutaire ?

Sa force nutritive ?

Sa force d'appel ?

### *D'abord sa force d'étonnement*

La Parole que Dieu nous a confiée est une force parce qu'elle est une Nouvelle, énorme, stupéfiante, renversante.

Elle l'a été pour les prophètes, qui en saluaient avec transport la réalisation encore lointaine. Elle le fut, à la lettre, pour saint Paul quand il expérimenta lui-même, dans la vision-éclair de Damas, la puissance de cet Evangile qu'il devait porter aux païens et dont il serait désormais le « serviteur ».

D'où vient que notre prédication n'étonne plus ? ou si peu ?

La faute en est à « Ils », pensons-nous spontanément. « Ils », ce sont les auditeurs. « Ils » ne s'étonnent plus de rien. Mais si. « Ils » s'étonnent tout au moins de ce que nous ne les étonnions plus.

Soyons francs !... Si nous ne savons plus les étonner, c'est que la Nouvelle ne nous étonne plus... dans ce qu'elle a de plus étonnant, dans ce qu'elle a d'absolument nouveau : le Salut offert en Jésus-Christ. Le Salut qui est proche. La libération en plénitude, qui nous arrive avec le Jour. La Victoire totale du Christ ressuscité. Cette « séduction finale », qui est, suivant l'expression du Père Daniélou, non pas le « bout » mais le « but de l'histoire », est-ce qu'elle nous meut ? est-ce qu'elle nous « fait marcher » « *in spem vivam* » ?

*Spes salutis. Spes gloriae.* Espérance du salut. Espérance de la gloire. Nous étions bien d'accord, au cours d'Écriture Sainte, pour dire ou entendre dire qu'il s'agit là d'un « génitif objectif », que c'est là l'objet d'espérance, que saint Jean, saint Pierre, saint Paul, tous les premiers témoins de la Parole y sont passionnément attentifs, que, lorsqu'ils veulent « dynamiser » les fidèles<sup>1</sup>, ils leur présentent l'objet final de leur attention et de leur attente.

Un objet passionnément désiré et déjà réalisé en son germe : « Le Christ parmi vous, espérance de la gloire ! » (*Colossiens*, 1, 27). Là est la force séductrice de la Parole. Là est « l'espérance apportée par l'Évangile qui vous a été annoncé » (*Colossiens*, 1, 23).

Sommes-nous d'accord ? En principe, oui. En fait, il nous faut reconnaître une certaine indifférence vis-à-vis de cette réalité, de cette « fin ».

Il y a quelques semaines, en réunion de prêtres, nous devions méditer sur le chapitre 15 de la *Première épître aux Corinthiens* qui contient l'intuition la plus riche sans doute de l'apôtre, sur la victoire finale du Ressuscité. Au début des échanges, l'un de nous devait déclarer : « Ça ne me fait ni froid ni chaud ».

Or il s'agit là — saint Paul le dit explicitement — de l'objet de la prédication : « Eux ou moi, voilà ce que nous prêchons » (*1 Cor.*, 15, 11-12).

---

1. Cf. *Colossiens* 1, 11 : *En pasè dunamei dunamoumenoi*, « animés d'une puissante énergie ».

Nous, les pasteurs. Car c'est un pasteur qui parle à sa communauté de Corinthe, déjà organisée, ayant ses assemblées liturgiques.

Que les missionnaires proclament fortement dans leur prédication kérygmaticque le Salut en Jésus-Christ ressuscité, rien de plus normal. Mais les pasteurs doivent nourrir l'espérance de la communauté qui leur est confiée. Comment le ferait-il sans prêcher l'Avènement final, la Libération ?

Une saison liturgique comme l'Avent s'y prête admirablement. Mais c'est toute la prédication ordinaire qu'il faudrait pénétrer de souffle kérygmaticque. Car il s'agit moins de prêcher le Jour que de prêcher en vue du Jour, de telle sorte que tout soit mis sous l'éclairage de ce Jour, toute l'histoire qui marche vers ce Jour.

Optique facultative ? Plusieurs encore le pensent qui n'y voient qu'une manière de prêcher relativement récente, alors que c'est la fidélité à la Parole même de Dieu et à la Tradition qui l'exige.

Qu'on lise les Lettres qui ouvrent l'*Apocalypse*, écrites à des responsables de communautés chrétiennes. Qu'on lise la *Première épître* de saint Pierre qui est peut-être une homélie baptismale. Qu'on lise surtout les lettres de saint Paul qui écrit comme il parle, en missionnaire et en pasteur. On sera absolument convaincu que l'un des buts de la prédication pastorale est de maintenir le Peuple chrétien en attente joyeuse et lucide de la Révélation et de la Transfiguration finales. C'est de mettre au cœur des fidèles l'espérance qui faisait exulter la communauté de Philippiens : « Pour nous, nous attendons ardemment comme Sauveur le Seigneur Jésus-Christ qui transformera notre corps de misère en un corps semblable à son corps de gloire, avec cette puissance qui lui donne même de s'assujettir l'univers » (*Philippiens*, 3, 20-21).

### *Sa force nutritive*

Etre fidèle à la Parole de Dieu, c'est aussi lui garder sa force nutritive. Qu'est-ce à dire ?

On nous dit souvent : « Donnez-nous du solide, du nour-

rissant ». Excellent désir de nos meilleurs paroissiens. Mais qu'est-ce qu'une prédication solide, nourrissante ?

Une prédication doctrinale ? Soit. Mais ne réservons plus ce mot, de grâce, à un exposé abstrait, alourdi de citations, et reproduisant tant bien que mal nos thèses ou argumentations théologiques.

« Le Pain vivant », disait Jésus, « le Pain descendu du ciel, le Pain que je donnerai ». Ou encore : « L'Eau vive, l'Eau que je donnerai ».

Non que nous fassions fi de la théologie, mais le but de la théologie n'est pas d'échanger la Parole vivante contre des abstractions et des formules sans saveur, il est de mettre en lumière, de rendre accessible, de faire goûter les réalités mystérieuses qu'elle exprime.

Les réalités !

« Substantia rerum », dit bien l'*Épître aux Hébreux* de l'objet de foi. Or cette substance nourrissante est faite de toutes les « merveilles de Dieu », de toutes les interventions qu'il a prodiguées et prodigue toujours dans l'exode du Salut.

Si nous ne prêchons pas le Dieu qui se révèle dans son action, nous sommes infidèles à la Parole qui nous est confiée ; nous ne nourrissons pas, nous les Pasteurs, le Peuple de Dieu. Peut-être sortons-nous le cœur léger de cérémonies fortement orchestrées au cours desquelles un prédicateur a fait de l'éloquence autour de slogans plus ou moins vides.

Mais relisons *Isaïe* (5, 12-13) :

Ce ne sont que harpes et cithares,  
tambourins et flûtes,  
et vin de leurs beuveries.  
Mais pour l'œuvre de Yabvé, nulle attention,  
ce qu'il fait leur échappe.  
Aussi mon peuple sera-t-il déporté  
faute d'intelligence,  
ses grands dévorés par la faim  
et ses foules séchant de soif.

Inutile de commenter, c'est la plainte du Seigneur lui-même.

Si notre peuple reste en pays étranger, si nos militants restent sur leur faim, nous savons pourquoi.

« Le Seigneur et ce qu'il fait dans l'Histoire », voilà bien le contenu nutritif de la Parole. Là est le solide, le Dieu solide, sur lequel repose la Foi d'Abraham et de ses fils,... le solide opposé au « vain », le rocher d'où jaillit l'eau vive.

Écoutons encore une autre plainte de Dieu :

A la poursuite de la Vanité,  
ils sont devenus vanité !  
Au lieu de dire : « Où est Yahvé  
qui nous fit monter du pays d'Égypte  
et nous dirigea dans le désert ?... »

...  
Les prêtres n'ont pas dit : « Où est Yahvé ? »  
Les interprètes de la Loi ne m'ont pas connu.

*Jérémie, 2, 5-6 et 8*

Et encore :

Car c'est un double méfait que mon peuple a commis ;  
ils m'ont abandonné,  
moi, la Source d'eau vive,  
pour se creuser des citernes,  
citernes lézardées  
qui ne tiennent pas l'eau.

*Jérémie, 2, 13*

Péché du peuple, mais d'abord péché des pasteurs. Et c'est le Christ Jésus lui-même qui le dira aux pasteurs d'Israël :

« Vous avez dérobé la clef de la science ! Vous-mêmes n'êtes pas entrés, et ceux qui voulaient entrer, vous les en avez empêchés ! »

*Luc, 11, 52*

S'agit-il, sous prétexte de prêcher « ce que Dieu fait », de reconstruire de perpétuels « cheminements bibliques » avec les étapes désormais classiques : Abraham, Moïse, les Prophètes ? S'agit-il de prendre un langage plus biblique, de multiplier les citations bibliques ?

Nullement. Il faut connaître les principales étapes de l'Histoire du Salut, il faut étudier les thèmes bibliques. Mais cela ne suffit pas pour accéder et faire accéder aux fontaines du Salut. Il faut pour cela nous rendre attentifs à ce que voient et jugent les témoins de Dieu, qu'ils s'appellent Moïse ou

Samuel, Isaïe ou Jérémie, Jean ou Paul. Si nous rejoignons leur regard, ils ne peuvent que nous plonger dans l'Histoire qu'eux-mêmes rapportent et vivent.

Tous d'ailleurs participent à la vision de l'unique témoin, le « Témoin Fidèle » qui nous dit « ce qu'il a vu chez son Père », les œuvres du Père accomplies par lui.

Saint Thomas nous dit bien dans son langage si simple que cette vision est à la source même de notre foi : « *Ex visione ejus cui creditur* ».

Il n'est pas trop certes de ce que les théologiens ont explicité, de ce que les mystiques ont expérimenté, pour nous faire accéder à cette vision. Bible, théologie, spiritualité doivent toujours être à la source de notre prédication, mais elles manqueraient leur but si elles ne nous conduisaient pas au Dieu qui parle et se révèle dans son œuvre qui est l'Eglise, afin que « par le moyen de l'Eglise soit maintenant révélée... la sagesse infiniment diverse de Dieu » (*Ephésiens*, 3, 10).

Nous n'avons pas à présenter les « visions de notre cœur », mais les « projets du cœur de Dieu » réalisés dans son Eglise. Alors notre prédication sera solide et nourrissante, alors nous ne serons pas — pour reprendre la belle expression de saint Paul — « infidèles à la vision » (*Actes des Apôtres*, 26, 19).

### *Sa force d'appel*

L'Eglise que nous prêchons est une Eglise à bâtir. La Parole de Dieu qui la construit appelle tout homme à la construire. Lui gardons-nous cette force d'irruption que Dieu a mise au cœur de sa Parole pour parler au « cœur de Jérusalem » ? Lui gardons-nous cette force d'appel ?

Nous avons le souci d'adapter et pour cela nous étudions sociologiquement nos auditoires, nous tenons compte de « ceux qui sont là », de leur mentalité, de leur situation concrète.

Nous pensons bien aussi connaître l'homme contemporain, l'homme de la ville, l'homme technique... Nous prenons un langage d'aujourd'hui. Le confessionnal, la direction spirituelle, l'éducation des militants ont rendu plus riche et plus directe notre intuition du cœur humain.

Est-ce suffisant pour assurer le passage du cœur de Dieu au cœur de l'homme ? « Cor ad cor loquitur ».

Le Père Bouyer, dans son *Newman*, a un chapitre admirable que, pour ma part, j'ai souvent relu, sur les *Parochials Sermons*.

Je ne puis résister au plaisir de transcrire ce qu'il dit de leur force pénétrante :

L'attitude de spectateur est le plus radicalement interdite à qui les écoute. Bon gré mal gré, il faut les entendre comme une parole « ad hominem ».

Ils nous mettent en cause, ils nous accusent, ils nous provoquent de manière à nous interdire les dérobadés esthétiques ou autres...

Ils sont un *appel* sans relâche au détachement renouvelé, à l'effort de plus en plus crucifiant, au don de soi toujours recommencé pour être enfin total.

La vocation d'Abraham : « Va, quitte ton pays, la maison et la famille de ton père », l'appel du jeune homme riche : « Vends tout ce que tu as, donne-le aux pauvres et puis suis-moi ».

Si la parole de Newman atteignait le cœur de chacun de ses auditeurs, c'était sans doute — son biographe le montre bien — à cause de sa connaissance admirable du cœur humain, mais plus encore à cause de sa connaissance de la Parole. Pénétrant au cœur même de cette Parole, il lui gardait toute sa force d'appel.

C'est l'appel qui provoque la réponse. Or nous négligeons trop souvent de transmettre l'appel que saint Paul rappelait si souvent à ses fils : appel à la « sainteté », appel à la « communion du Fils », appel à « la construction du Corps du Christ », appel à « la libération », appel à « la connaissance du mystère », appel à « la paix » dans l'unité du Corps.

Trop mystique ! dira-t-on. Vous n'êtes pas sur terre ! Prêchez-leur la morale !

Mais saint Paul dans ses pathétiques appels, ne nous prêche-t-il pas la morale ? et saint Pierre, dans son admirable *Première épître*, où il est souvent question de l'appel ? Peut-on les accuser d'un manque de réalisme ?

Le vrai, c'est qu'ils croyaient à l'appel de Dieu, qu'ils s'adressaient à des « appelés » et qu'ils ne pouvaient leur présenter aucune exigence qu'en vertu de l'appel.

La morale, pour eux, et l'ascèse la plus exigeante, ce ne pouvait être que : « Menez une vie digne de la vocation à laquelle vous avez été appelés » (*Ephésiens*, 4, 1).

Ils savaient leur dire à tous : « *Vous aussi*, vous entrez dans la construction pour former avec l'Esprit une demeure de Dieu » (*Ephésiens*, 2, 22).

Vous aussi, vous en êtes.

Toi aussi, tu le vois, tu n'es plus esclave, tu es fils (*Galates*, 4, 7).

Ils savaient que la force d'irruption de la Parole vient de « Celui qui nous appelle à son admirable lumière » (*1 Pierre*, 2, 9).

Si nous nous mettons à leur école, ils nous pressent de dire aux chrétiens d'aujourd'hui « qui » les appelle et « à quoi » il les appelle.

Ces auditeurs du dimanche qui ont pris place pour trois quarts d'heure dans mon église, je dois les appeler au nom du Seigneur à prendre place, comme pierres vivantes, dans la « maison spirituelle », comme membres vivants dans le Corps du Christ.

Ai-je besoin d'ajouter que l'appel a plus de chance d'être entendu quand la communauté liturgique est là, réellement présente et attentive, quand elle appelle elle-même à prendre place et quand elle répond elle-même : Me voici, Amen.

Je pourrais citer des témoignages, mais ma note est déjà trop longue.

Je l'ai écrite rapidement et à la relire je m'aperçois que j'ai à peu près tout tiré de l'Écriture Sainte. Je ne veux pas m'en excuser auprès de vous ! Dans un exposé plus long (celui que je n'ai pas voulu faire), j'aurais fait appel aux Pères. Mais je crois avoir été fidèle à leur pensée et à leur manière.

« Leur pensée — je cite encore le Père Bouyer à propos de



Newman — se meut dans le cadre et dans les formes mêmes de la Révélation. Leur attitude à l'égard de la Vérité révélée est celle que Celle-ci demande et suggère ».

Il me semble pour tout résumer que la prédication pastorale a tout à gagner à se présenter suivant les exigences et les suggestions de la Vérité révélée, à se mouvoir « dans le cadre et dans les formes mêmes de la Révélation ».

C'est bien là la haute fidélité de la prédication pastorale.

Henri DUBREIL

## POUR UNE CATÉCHÈSE DANS L'ÉVANGÉLISATION

### *De la catéchèse rajeunie à la catéchèse renouvelée*

Un prêtre, qui, depuis près de dix ans, vit parmi les gens de son quartier dans un arrondissement des plus peuplés de Paris, rapportait quelques unes des réflexions d'hommes désireux d'être chrétiens :

Leur logique et leur étonnement : « Je ne veux pas être un capitaliste, ni un clérical et je veux être un chrétien ». « Je n'y comprends rien... Ça ne les engage donc à rien, eux (les pratiquants) ? Y aurait-il deux poids, deux mesures ? ».

Leur dépit : « Laisse la classe ouvrière. N'y touche pas... Tu m'as baptisé, marié, et tu ne peux me faire entrer dans l'Eglise ».

Mais aussi leur nouvel idéal : « Il faut que je partage toute la vie des autres sauf le mal, pour qu'un jour ils puissent partager tout ce que j'ai de meilleur, c'est à dire ma foi ».

Souvent de pareilles réflexions, pour qui sait les entendre en pasteur, attirent notre attention, avec acuité, sur le contexte de la transmission de la foi en milieu populaire.

Si des convertis expriment ainsi avec force leur faim d'une foi vécue, les militants ouvriers ressentent douloureusement les déficiences d'une catéchèse sans mordant pour leur entourage.

Prêtres et laïcs, engagés à leur place respective dans l'évangélisation ouvrière, s'accordent pour mesurer les exigences d'une catéchèse qui permette à tout salarié, sans dédoublement de personnalité et sans dépaysement, d'*aller au travail en baptisé*, et d'*aller à l'église en travailleur*.

Il leur paraît que la catéchèse proprement dite est, en secteur déchristianisé, inséparable de l'évangélisation : avec l'apport d'une Action Catholique des milieux de vie et une coordination des efforts missionnaires.

Ils reconnaissent que la transmission de la foi n'est pas d'abord une transmission de connaissances. Ils appellent pourtant comme indispensable la structure d'une doctrine exacte, approfondie aux sources de la Parole de Dieu.

Et, par un étrange paradoxe dont les milieux les plus défavorisés nous donnent d'autres exemples, c'est dans l'effort de présentation du Message chrétien aux masses les plus populaires qu'apparaît le mieux ce que devrait être toute catéchèse restituée à ses vraies dimensions.

A ce titre, cette recherche pastorale s'inscrit dans l'ensemble du renouveau catéchétique qui a marqué en France ces dix années, comme une promesse de dynamisme chrétien pour le monde de demain.

Que nous disent les *Actes des Apôtres*, à ce moment, par ailleurs privilégié, d'une Eglise naissante en butte au paganisme romain ? « C'est la Parole qui se multipliait et faisait croître l'Eglise » (*Actes*, 12, 24). D'abord orale, la catéchèse primitive portait en elle-même, de façon intemporelle, les traits essentiels de toute transmission de foi.

On a coutume de distinguer trois aspects essentiels de la Parole de Dieu transmise par les Apôtres : le témoignage proprement dit, l'enseignement et l'exhortation à la conversion.

L'Apôtre est celui qui a vu et entendu le Christ. Son témoignage est concret, direct, comme l'est le témoignage de celui qui sait ce qu'il rapporte.

De plus, ce témoignage apostolique est pour nous fondement d'Eglise : nous ne pouvons que répéter la proclamation

reçue des Apôtres et nous affirmons le Christ sur le seul témoignage des premiers témoins du ressuscité.

« Si le Christ n'est pas ressuscité, votre foi est néant » (1 Cor., 15, 14). L'enseignement, essentiellement scripturaire, n'est jamais théorique pour les Apôtres, ni abstrait ou didactique. Il prend appui sur des situations pastorales, dans un contexte de communauté.

Enfin la parole apostolique est exhortation à la conversion : elle pénètre comme un glaive (*Hébreux*, 4, 12).

Les dockers de Marseille, les paysans de la Creuse, les salariés des cités industrielles ressemblent en cela aux débardeurs de Corinthe, aux esclaves de Rome : la seule catéchèse qui ait prise sur leur vie jusqu'à ébranler leur comportement ne peut être qu'adaptée, vécue en même temps que fidèle à la saine doctrine : autant de traits d'une catéchèse d'aujourd'hui pour milieux populaires.

### CATECHESE ADAPTEE

#### *La prédication donne-t-elle une catéchèse adaptée ?*

La catéchèse pour adultes la plus commune dans l'Eglise est la prédication aux messes du dimanche. Pour 90 % des paroissiens de milieu populaire, il n'y a pas d'autre écoute de la Parole de Dieu. D'autre part, « c'est un peu de la prédication, a-t-on dit, que dépend la rechristianisation de nos campagnes ».

La paroisse est le milieu traditionnel de la catéchèse des petits et des grands. Est-elle en fait actuellement le lieu de choix où cette Parole de Dieu est comprise, goûtée ? Il n'est pas besoin d'enquêtes pour se rendre compte de la mésestime d'une certaine prédication.

A la campagne, il n'est pas rare que des hommes sortent au café pendant le sermon du Curé. L'apprenti, lui, s'en explique en son langage : « Le sermon, c'est cloche ! »

Il serait vain de nier la désaffection des fidèles pour la prédication, mais il serait téméraire d'en conclure : la prédication a fait son temps.

Quand un garçon de dix-huit ans, par ailleurs en crise religieuse, avoue à ses camarades : « Si je viens à la Messe,

c'est pour le sermon » ; quand des foyers s'expliquent : « Nous discutons chaque dimanche midi du sermon du matin » ; quand des militants reconnaissent vivre toute une semaine de quelques idées prises au sermon ; quand des paroisses populaires s'inscrivent de fait en faux contre des préjugés courants sur la prédication, il est permis d'espérer un rajeunissement dans la présentation du message chrétien.

Quelles sont les formes de ce rajeunissement de la catéchèse, et quelles en sont les limites ? Il nous semble que la lacune la plus grave de la prédication, surtout dans les paroisses populaires, c'est que les prêtres s'adressent aux fidèles comme s'il ne s'agissait que de les instruire, alors que c'est d'un appel à la conversion dont bon nombre d'auditeurs ont besoin, tout baptisés qu'ils soient.

Il importe que l'auditeur ait l'impression que le prêtre s'adresse non pas à un anonyme paroissien, mais à lui-même : que le prédicateur parle tour à tour au salarié, au père, à l'homme qui connaît les nouvelles et prend chaque jour le train, à ce même chrétien qui se fraye un chemin parmi de multiples tâches.

Plus que tout autre, l'auditoire populaire écoute qui sait adopter un langage direct, émaillé de témoignages, résonnant d'une expérience vécue : une prédication ruisselante de vie, écho des événements du moment, avec des allusions aux préoccupations de la vie sociale.

Il n'est pas indifférent au prédicateur que cette semaine les ménagères gémissent sur la vie chère. Il lui importe d'être au courant des remous d'une grève au quartier, du récent départ d'un contingent en Afrique du Nord, et des promesses d'un « cessez-le-feu » en Algérie.

Les expériences nucléaires, l'exploit des Spoutniks, la présence de Nord-Africains dans le quartier ne sont pas seulement des sujets de conversation : le chrétien ressent dans sa conscience des appels, des angoisses qui n'indiffèrent pas à sa foi.

Ce n'est pas une prédication trop moralisante qui obtiendra audience, surtout chez les jeunes. Elle ne peut qu'accentuer

des confusions déjà regrettables. Tout autre est la morale évangélique.

Le prêtre aura toujours à se méfier d'un langage trop recherché, pour des gens dont le vocabulaire, par ailleurs riche en termes techniques, est très généralement étranger au langage d'église. Des enfants à qui l'on parle de l'Immaculée Conception comprennent : voiture « immatriculée ». Une catéchumène étant venue pour la première fois de sa vie à la messe demande : « Vous avez dit : Soyez loué, mon Dieu. Pourquoi le mettez-vous en location ? Inversement, il ne faut pas moins de six mois pour qu'un ouvrier apprenne les termes techniques de son nouveau métier.

En aucun cas, cet effort d'adaptation n'autorise à être vulgaire, blessant à l'adresse des personnes.

Il peut arriver cependant que le prêtre soit amené à dénoncer un scandale, sans faiblesse, par soucis du bien commun. Tel curé d'une cité ouvrière dut dénoncer au nom de l'Évangile, et après avoir consulté son évêque, l'inconduite sociale d'un patron prétendu catholique.

Ces situations, assez exceptionnelles, ne rappellent pas moins combien un certain silence peut être complice, et que les prédicateurs pèchent par omission : « La Parole de Dieu ! Rends-moi ma Parole, dira le Juge au dernier jour. Quand on pense à ce que certains devront tirer à ce moment-là de leur petit bagage, on n'a pas envie de rire, non ! » (BERNANOS, *Journal d'un curé de campagne*).

Catéchèse adaptée. Si nous soulignons combien il reste d'efforts à poursuivre pour qu'une prédication atteigne les paroissiens du milieu populaire, c'est finalement pour que leur parvienne l'authentique Parole de Dieu. C'est pour donner à l'événement une signification religieuse qui nourrisse la foi. C'est pour éclairer l'histoire contemporaine à la lumière de l'histoire judéo-chrétienne commencée en Abraham. C'est pour donner enfin au dessein d'amour du Père son vrai relief, son réalisme et sa séduction.

## CATECHESE VECUE

*La paroisse permet-elle une catéchèse vécue ?*

Dans la primitive Eglise, les miracles d'abord, la charité fraternelle ensuite (« Voyez comme ils s'aiment ! »), étaient le signe d'authenticité de la parole transmise par les Apôtres. On entend dire volontiers aujourd'hui de tel discours, de telle déclaration à la radio : « C'est du baratin... Ça ne signifie rien ». Façon moderne de rappeler que la parole ne vaut qu'accompagnée de son signe : le témoignage.

Et c'est là, sans doute, une des plaies de notre prédication en paroisse : un manque d'esprit communautaire, visible jusque dans la prière qui suit le prône, une façon de s'ignorer entre chrétiens dans le quartier, voire un individualisme affiché dans la vie privée et au travail, autant de scandales qui stérilisent l'efficacité des prédications dominicales. Jusqu'à rebuter l'incroyant un instant tenté de croire.

Il suffit par contre de quelques foyers, d'un militant chrétien à l'atelier, pour donner à la moindre parole de vérité son accent de séduction pour la foi.

Nous ne saurions trop souligner combien la catéchèse est finalement tributaire du climat de solidarité, de la présence effective des chrétiens parmi les incroyants, de l'engagement de l'Eglise au cœur de la civilisation.

Si l'évangile est indispensable à la vie des chrétiens, *la vie des chrétiens est le seul évangile lisible aux incroyants*. Dans cet évangile là, à bonne page, se continue l'écoute de la Bonne Nouvelle annoncée aux pauvres.

Est-il besoin d'ajouter qu'une catéchèse doit être *fidèle* au Message transmis par les Apôtres. Les chrétiens de tous milieux sont des fidèles : partageant la même foi, vivant d'une même Eglise, quelles que soient les formes plus appropriées dans la présentation d'une même catéchèse. En ce sens, la Vérité se suffit à elle-même : des textes scripturaires, pourvu qu'ils soient proclamés dans une atmosphère de prière, se font toujours entendre de qui sait écouter.

Dieu, notre Dieu est fidèle à sa parole.

## CATECHESE NEUVE

*De la catéchèse rajeunie à la catéchèse renouvelée*

Par notre catéchèse, Dieu parle à son Peuple. Ce Dialogue, il dépend de nous que la prédication lui restitue ses vraies dimensions. De fait, il est des prêtres qui savent préparer leur sermon au creux des confidences de la semaine, dans un foyer, avec le journal, à partir d'échanges avec le tout-venant.

Il est des équipes sacerdotales qui poursuivent ensemble, par une même préparation, un échange où les points de vue s'affrontent et les lignes générales se dégagent. Il est des paroissiens, qui, dès la sortie de la messe, engagent la conversation autour du prédicateur : désaccord parfois sur tel exemple, demande d'explications, objections, etc.

Il est des réunions d'évangile qui poursuivent ce dialogue à partir de la Parole de Dieu. Ailleurs des cours d'adultes, le bulletin paroissial, des contacts poursuivent une catéchèse d'à propos, hors de l'église.

Parfois, tout au long d'une année, un même thème peut aider à poursuivre une éducation collective de la foi. C'est ainsi que l'an dernier, chez nous, à propos des techniques modernes de diffusion (presse, radio, cinéma, télévision), des conférences, des commissions spécialisées de recherche, une enquête près de tous les pratiquants et ses résultats sociologiques ont aidé à réfléchir chrétiennement sur nos réactions de lecteurs, spectateurs, et téléspectateurs. Un centre de documentation poursuit désormais cet effort d'information et de réflexion chrétiennes avec ses conférences, ses documents, son bulletin, ses échanges.

Pourtant, c'est un tout autre dialogue que la catéchèse des milieux populaires cherche de nos jours, pour être la Bonne Nouvelle proclamée sur les toits. Un dialogue entre l'Eglise et le monde moderne, entre les chrétiens et les incroyants, entre la foi et la vie profane.

Telles sont les dimensions d'une catéchèse renouvelée ;



une vision religieuse du monde s'impose au chrétien des temps modernes, et très spécialement à celui qui vit en secteur déchristianisé. Il s'agit d'une catéchèse en terme d'évangélisation : avec l'apport d'une Action Catholique des milieux, en une recherche qui unit les réactions de base d'un militant ouvrier et les travaux du théologien.

Une telle catéchèse suppose un retournement des mentalités — pour ne pas dire conversion — des chrétiens pratiquants : autant pour qu'ils discernent l'engagement inclus dans leur baptême, la valeur de réalités profanes (telles le travail, la paix), que pour qu'ils témoignent ensemble de leur foi devant des incroyants devenus leurs frères.

C'est à l'intérieur des réalités mêmes du monde, c'est au regard des valeurs que porte le monde moderne, par ailleurs non sans péché, que se situent les lignes de force d'une catéchèse ainsi renouvelée.

Cette vision nouvelle d'un univers inséparable de notre perception de la foi, les chrétiens du milieu populaire l'appellent par l'intérêt qu'ils portent aux petits et aux grands événements du monde, le sens de la solidarité internationale et un appétit des choses scientifiques. Pourtant c'est une lente rééducation dont il s'agit, tant il était devenu habituel de séparer la foi d'avec le profane.

Parmi les obstacles au renouvellement de la catéchèse, signalons une façon de catéchiser les enfants plus apte à former des bien-pensants en série que des chrétiens ouverts dont la foi s'enracine en plein monde païen.

Il n'est d'ailleurs que de rappeler l'essor et le renouveau catéchistique en cours pour espérer qu'à l'avenir le catéchisme d'enfant pourra faire le passage avec la catéchèse des adultes.

A condition toutefois que la Communion solennelle se situe comme l'une parmi les étapes d'une adolescence en découverte de Dieu. Une pastorale des adolescents se doit de déployer la foi dans sa croissance au rythme des situations nouvelles qui s'échelonnent avec les années, sous le choc d'une nouvelle vision de l'univers.

C'est ainsi qu'une catéchèse en milieu populaire tend à infléchir les structures mêmes d'Eglise.

Il reste que si, de nos jours, de nombreux indices sont en faveur d'un rajeunissement de la catéchèse d'adulte, nous n'en sommes très généralement qu'à la prise de conscience des dimensions réelles exigées pour une catéchèse renouvelée.

Louis RÉTIF

# LE CENTRE PASTORAL POUR LA MISSION A L'INTÉRIEUR

## I. LES ÉTAPES D'UNE DÉCOUVERTE

La mission générale, telle que nous la voyons aujourd'hui, n'est pas la découverte faite brusquement par un homme, à un moment donné de son existence. Elle est, bien au contraire, le résultat de laborieuses recherches conduites par une équipe d'hommes de plus en plus large aux optiques et aux tempéraments très divers. Les responsables de cette lente évolution savent que les approfondissements les plus notables de la mission générale sont dûs aux échecs, aux incompréhensions, aux contradictions autant qu'aux réussites et aux encouragements. Ils considèrent certains de ceux qui s'obstinent à leur mener la vie dure comme leurs plus précieux collaborateurs.

Il n'est pas aisé d'esquisser la jeune histoire de la mission générale. Les arbres cachent la forêt. La proximité des événements nombreux et touffus qui ont marqué les dix premières années accapare et encombre le regard qui discerne malaisément le grain de la paille. Ceux qui ont participé aux tout premiers essais, quand ils se mettent la tête entre les mains et réfléchissent à des missions aussi diverses que Longwy 1947, Lens 1952, Nancy 1954, Toulouse et Montbéliard 1957, Lille, Brest et Tours 1958, Saint-Nazaire 1959, ne tardent pas à s'apercevoir que la Mission n'a cessé d'évoluer, allant d'un extrême à l'autre, pour aujourd'hui tenter une synthèse qu'il serait puéril de considérer comme définitive. Peut-être n'est-il pas inutile, en particulier pour les nouveaux venus qui ignorent que leurs découvertes d'aujourd'hui sont filles des expériences d'hier, d'essayer de baliser le chemin parcouru depuis 1947.

*Première étape : course à la brebis perdue*

« Nos gens ne viennent plus à la mission, allons les chercher chez eux », telle a été certainement la préoccupation majeure durant une première période que l'on pourrait fixer approximativement de Longwy (1947) à Lens (1952).

Les missionnaires persuadés de l'efficacité de la Parole de Dieu — ils le sont plus que jamais aujourd'hui — ont consacré la plus grande partie de leur temps à multiplier les rencontres privées et publiques avec les non-pratiquants. A Longwy, les quarante missionnaires ont tenu plus de deux cents rencontres hors de l'église. A Briey, dans la Sambre, à Lens, les missionnaires « hors-église », comme on les appelait d'une manière impropre et disgracieuse, étaient sensiblement plus nombreux que les prédicateurs d'église.

Aidés par des apôtres laïcs (cent trente à Briey), les missionnaires multiplièrent les visites à domicile prolongées, les réunions de quartiers, voire même en certains lieux les conférences contradictoires. Un essai d'annonce du Message par le théâtre, malgré des succès assez spectaculaires, fut abandonné après quelques années en raison du temps exigé par la préparation. Dès le début, en effet, les responsables du mouvement écartèrent les moyens qui leur apparurent comme n'étant pas réalisables dans l'ensemble du pays.

Les premiers résultats de ce « ramonage général » (expression d'un curé dans la paroisse duquel tous les foyers furent minutieusement visités) provoquèrent chez les apôtres, prêtres et laïcs, un véritable enthousiasme. Il y eut, en effet, de très nombreux retours. Et chacun sait qu'il y a plus de joie au ciel pour un pécheur qui fait pénitence que pour quatre vingt dix neuf justes qui n'en ont pas besoin.

Ces résultats, pour ne pas soulever des espoirs fous, doivent être situés. Les premières missions se sont déroulées dans des régions industrielles peu pratiquantes mais dans lesquelles l'incroyance est encore heureusement un phénomène isolé. La coupure récente d'avec l'Eglise pouvait encore être réduite par une évangélisation passagère vigoureuse. Si ces mêmes mis-

sions avaient été réalisées dans des régions déchristianisées de longue date, on peut et on doit se demander ce qui serait arrivé. Sans doute, il y a partout des individus isolés qui attendent la Parole de Dieu ; quand il s'agit de milieux entiers aucunement préparés à la recevoir, il est chimérique de compter qu'une évangélisation, réduite à quelques semaines, provoquera des résultats collectifs conséquents.

Quoi qu'il en soit des possibilités d'une évangélisation directe réduite à quelques semaines, il fallut rapidement, dans les cas que nous considérons, reconnaître que les beaux espoirs soulevés par la mission fondaient au soleil. Quelques mois plus tard les paroisses se trouvaient dans une situation qui ne différait guère de leur état antérieur.

Cet échec longuement médité devait être salutaire. Progressivement les missionnaires prirent conscience qu'il ne suffisait pas d'annoncer la Parole, mais qu'il fallait encore collaborer avec cette Parole en lui permettant de retentir d'une manière permanente. Un slogan bientôt concrétisa le dépassement nécessaire : « A quoi bon ramener les brebis au bercail, si le bercail reste à claire-voie ». En effet, nous avons bien ramené les brebis dans le bercail, mais nous n'avons rien fait pour que les brebis trouvent dans ce bercail, à leur portée de convalescentes, les moyens concrets et durables d'entretenir et d'épanouir leur fidélité.

#### *Deuxième étape : l'accent sur les institutions*

Les missions suivantes, fortement impressionnées par les résultats éphémères des expériences précédentes, mirent l'accent sur la grâce que la mission apportait à la pastorale ordinaire.

La mission ne pourrait-elle pas être l'occasion d'une mise en place de la pastorale, d'une « réforme du bercail » qui permettraient d'accueillir et de former les paroissiens oubliés, que les activités missionnaires ramèneraient à une conscience plus aiguë de leur devoir.

La mission de Lens marque une étape importante dans ce sens. Pour la première fois, la mission fut préparée par un certain nombre de commissions pastorales chargées d'étudier

comment améliorer, dans l'euphorie de la mission, tel ou tel secteur de la vie ecclésiale : prédication, catéchisme, information, Action catholique générale, pastorale du monde ouvrier, du monde indépendant, du monde rural, du monde scolaire, etc.

A partir de cette date — et selon une heureuse progression — les missions laissèrent toujours après elles, dans l'esprit des personnes et dans les institutions paroissiales, la trace bienfaisante de leur passage.

L'organisation des catéchismes et la multiplication de catéchistes mieux formés, une diffusion plus missionnaire de la presse catholique et parfois la constitution de véritables comités d'information, un développement parfois considérable des équipes et sections d'Action catholique générale et d'Action catholique spécialisée. Par dessus tout, un clergé habitué à travailler ensemble dans une coordination plus étroite avec les états-majors diocésains. Tout cela ne pouvait manquer d'apporter aux paroisses une vitalité durable.

A la réflexion, il apparut cependant que ces résultats, si positifs soient-ils, ne cachaient pas pour autant une situation qui s'aggravait : la déchristianisation constante de la vie sociale.

Sans doute l'Action catholique n'est-elle pas sans prise sur la vie sociale et une mission qui se solde par un développement et un approfondissement de l'Action catholique peut enrayer, ici ou là, ce mouvement de matérialisation progressive de la vie sociale. Ce coup de frein, voire, en mettant les choses au mieux, ce renouvellement, cette régénération de certains tissus sociaux ne suffisent pas à rechristianiser l'ensemble de la vie sociale. Ce renouveau collectif exige un effort plus profond et plus universel.

Ici encore un slogan fut invoqué comme témoin de ce dernier dépassement nécessaire : « A quoi bon ramener les brebis dans le bercail, et restaurer à cette occasion le bercail lui-même, si la vie sociale dans laquelle sont immergés nos paroissiens demeure aussi déchristianisante ». La Mission n'aura des effets durables que le jour où elle s'avérera capable de

faire face conjointement à une triple tâche : le retour des brebis au bercail, la restauration du bercail, l'évangélisation permanente de l'ensemble de la vie sociale.

### *Troisième étape : la Pastorale d'ensemble*

Les chefs de missions générales considèrent aujourd'hui communément que la mission générale n'a pas répondu pleinement à ce qu'on attend d'elle, quand elle n'a pas confirmé ou établi une pastorale d'ensemble, c'est-à-dire quand elle n'a pas réalisé, sous l'autorité de l'évêque, la coordination de tous les apôtres (clergé diocésain, état religieux et laïc) d'un territoire donné, suffisamment large pour permettre une action efficace sur les principaux centres de la vie sociale.

Les dimensions du présent article excluent l'analyse des moyens à mettre en œuvre pour réaliser cette pastorale d'ensemble dont les éléments ont été présentés en d'autres lieux. Qu'il nous suffise de souligner que la prise de conscience de cette nécessité, au delà d'une pastorale améliorée, d'une authentique pastorale d'ensemble, est la caractéristique majeure de la troisième étape parcourue par les missions générales.

## II. ESSAI DE DÉFINITION DE LA MISSION GÉNÉRALE

Le but premier de la mission demeure la conversion des cœurs par la prédication de la Parole de Dieu. Cette conversion, considérée longtemps trop exclusivement comme un effort personnel du fidèle en vue d'une correspondance plus généreuse aux vues de Dieu sur lui, s'ouvre maintenant aux vues de Dieu sur le monde entier. La mission, dans un acte second, tourne le paroissien vers ses frères et le met en demeure de prendre les attitudes personnelles et de susciter l'ensemble des institutions religieuses grâce auxquelles il pourra à son tour apporter le salut à tous ceux que le Seigneur a providentiellement placés à sa portée.

La réforme des institutions fait corps avec la réforme des cœurs. Elle en est tout à la fois la conséquence nécessaire et la garantie pour l'avenir. Traditionnellement le renouveau des paroisses a toujours fait l'objet des préoccupations des missionnaires consciencieux qui souvent furent appelés

précisément pour appliquer aux paroisses les canons réformateurs du Concile de Trente. L'éclipse du XIX<sup>e</sup> siècle, où cet aspect institutionnel est passé au second plan — omission que l'histoire a sanctionnée d'une manière qui devrait faire réfléchir les distraits « professionnels » — est maintenant passée et dépassée. La réforme des institutions redevient aujourd'hui ce qu'elle était à l'origine des missions paroissiales : la preuve que la conversion des cœurs était vraie.

Par contre, le missionnaire d'aujourd'hui est affronté à un problème nouveau : le fait social de l'incroyance. Dans les territoires où l'Eglise est plantée, ont surgi des pays de mission ou plus généralement des milieux culturels païens. L'évangélisation de ces milieux est de la compétence de la mission à l'intérieur, mais celle-ci serait naïve si elle s'imaginait qu'elle trouvera dans son arsenal traditionnel des instruments qui la rendront capable d'entamer ces milieux. Déjà, des missions en cours de préparation ont décidé d'étaler l'effort d'évangélisation sur une période plus longue et d'articuler avec plus de soin encore l'intervention missionnaire, la pastorale et l'apostolat ordinaire. De tels essais méritent d'être suivis avec la plus grande sympathie.

La mission apparaît ainsi comme une grâce apportée par des missionnaires à l'Eglise locale pour que celle-ci « une fois convertie, convertisse ses frères », c'est-à-dire pour qu'après avoir reçu la Parole de Dieu, elle se mette en état de l'apporter à son tour à tous, y compris à ceux qui sont sociologiquement coupés de l'Eglise.

### III. LE CENTRE PASTORAL POUR LA MISSION A L'INTÉRIEUR (C.P.M.I.)

La mission générale ne s'identifie pas au C.P.M.I. Depuis plusieurs années les responsables du Centre s'évertuent, sans beaucoup de succès d'ailleurs, à faire passer le slogan : « Il n'y a pas de mission C.P.M.I. ».

En effet, de même qu'il n'y a pas de mariages ou d'enterrements C.P.L. (Centre de pastorale liturgique), il ne peut y avoir de mission C.P.M.I., mais des missions, qui, dans des diocèses concrets soumis à des directions diocésaines particu-



lières, sont dirigées par des missionnaires plus ou moins au courant des travaux élaborés par le C.P.M.I.

A l'origine, rencontre spontanée de missionnaires soucieux d'intensifier entre les prêtres de la mission à l'intérieur l'échange des réflexions et des expériences en vue d'un meilleur service de l'Eglise, le C.P.M.I. a été contraint par les circonstances de faire face à un certain nombre de problèmes pour lesquels la bienveillance de la hiérarchie et sa compétence grandissante le désignaient.

Le premier rôle du C.P.M.I. est de faciliter l'échange et la collaboration entre les missionnaires. Grâce à lui les équipes missionnaires, jadis isolées en d'innombrables principautés indépendantes (plus de cent !), constituent aujourd'hui un mouvement unifié bien qu'ouvert à des courants de pensées et à des expériences parfois fort originales.

Le regroupement des missionnaires a multiplié considérablement les possibilités d'une saine recherche en vue de l'approfondissement et la coordination de l'apostolat missionnaire. La mission « touchant à toute » la pastorale, des équipes nationales de travail se sont peu à peu constituées. Aujourd'hui, ces équipes couvrent à peu près l'horizon de la pastorale : Prédication, Liturgie, Enseignement religieux, Enfance, Action catholique générale, Information, Monde indépendant, Monde ouvrier, Monde rural, Monde scolaire, Religieuses, Sociologie, Techniques de masse, etc. Ces équipes composées de missionnaires avertis des différents Instituts missionnaires et des sociétés de Missionnaires Diocésains regroupent également d'autres prêtres et des laïcs particulièrement qualifiés. Le C.P.M.I. remercie le Seigneur de pouvoir compter sur le dévouement de plus de cent cinquante chercheurs. Grâce à ces collaborateurs, des progrès considérables ont pu être réalisés ces dernières années dans les différents domaines de la pastorale missionnaire.

La présence d'une élite missionnaire rend de jour en jour moins ardu le problème fondamental de la formation des missionnaires. Cette formation est assurée par des sessions et des publications.

Ces sessions se situent à un triple plan : le plan de la vulgarisation par des sessions tournantes qui, tous les deux ans, rassemblent plus de cinq cents missionnaires ; le plan de l'initiation réservée tous les deux ou trois ans pour chaque spécialité à une quarantaine de missionnaires désignés par leurs supérieurs pour assumer certaines responsabilités particulières au sein de la mission ; le plan de la spécialisation poussée, par des sessions annuelles de recherche strictement réservées aux membres des équipes nationales de travail. Des sessions particulières sont prévues également pour la formation des chefs de missions : session annuelle pour les chefs de missions en exercice, session tous les trois ans pour les futurs chefs de missions.

Les publications du C.P.M.I. se présentent sous la forme de deux instruments : les *Pilotis*, qui expriment le point de vue officieux d'une équipe nationale de travail sur un problème important de la pastorale et les *Documents*, qui relatent une expérience missionnaire intéressante, un problème particulier de pastorale missionnaire, ou la situation d'une question importante mais insuffisamment élaborée. Ces publications du C.P.M.I. deviennent l'une des sources importantes de l'information pastorale et missionnaire.

Les recherches effectuées ces dernières années dans l'ensemble du territoire ont dégagé d'une manière douloureuse l'absence presque généralisée d'une politique constructive des missions. Des régions entières n'ont pas eu de missions depuis plusieurs décades. Certaines paroisses ont attendu le centenaire de la mission précédente pour demander des missionnaires. Là où les missions sont données régulièrement, il est rare qu'elles s'intègrent dans un plan pastoral d'ensemble. Les quelques règlements diocésains qui existent ont été élaborés indépendamment des besoins des autres diocèses. L'une des préoccupations actuelles du C.M.P.I. est de soumettre à la hiérarchie un *planning* qui tienne compte à la fois de l'ensemble des besoins et des effectifs dont on dispose.

Le C.P.M.I. est dirigé par un Comité permanent composé de sept missionnaires, responsables des missions pour leur

Institut missionnaire ou délégués par les missions diocésaines de leur région, et de deux théologiens. Ce comité permanent est aidé par le Conseil National dont font partie les responsables des équipes nationales de travail et les secrétaires des cinq centres régionaux.

Le C.P.M.I., pour tout ce qui concerne la pastorale missionnaire, se tient en liaison étroite avec la hiérarchie. Les travaux du C.P.M.I. sont suivis par un membre de la Commission épiscopale de Pastorale et les responsables du Centre rendent compte régulièrement de leurs activités au secrétaire de l'Assemblée des cardinaux et des archevêques et aux présidents des Commissions Episcopales.

Pour la vie religieuse, la formation des missionnaires et l'organisation des missions à l'intérieur des provinces religieuses, le Comité permanent dépend du Comité directeur du C.P.M.I. nommé par les Provinciaux des Congrégations missionnaires et les Supérieurs de Missions Diocésaines.

Le C.P.M.I. exerce son influence sur environ un millier de missionnaires dont deux cent quinze appartiennent aux Sociétés de Missionnaires Diocésains.

Jean-François MOTTE, o. f. m.

# C H R O N I Q U E S

## *I - Pistes de réflexion sur la prédication*

Il n'est pas question de donner ici une liste des travaux récents parus sur un problème qui se trouve en plein renouvellement. On trouvera dans *Gregorianum*, 40 (1959), p. 671-744, une analyse des travaux, tant catholiques que protestants, consacrés à ce problème depuis plus de vingt ans. Il suffira de signaler quelques ouvrages de langue française.

Une réflexion sur la Prédication engage une phénoménologie et une philosophie de la Parole. On pourra utiliser G. GUSDORF, *La parole*, Paris, 1952, P. U. F., et L. LAVELLE, *La parole et l'écriture*, Paris, 1942, L'Artisan du livre. La première étude traite exclusivement de la Parole, tandis que l'ouvrage de L. Lavelle envisage d'autres moyens de communication : le langage et l'écriture. On pourra consulter aussi M. MERLEAU-PONTY, *Phénoménologie de la perception*, Paris, 1945, N. R. F. (1<sup>re</sup> partie, chap. VI) et *Le langage du silence*, dans *Les temps modernes*, VII (1951).

Dans la réflexion actuelle sur la Prédication apparaît l'urgence d'une théologie de la Parole de Dieu. La pensée catholique n'est pas encore mûre pour une synthèse comme celle de K. Barth. Le Père L.-M. DEWAILLY, o. p. prépare une nouvelle édition de son excellent petit livre *Jésus-Christ, Parole de Dieu* (Ed. du cerf, Coll. Témoins de Dieu, 5), qui fournit les grandes lignes de cette recherche. Dans la collection des « Cahiers de l'Actualité religieuse » (Casterman) paraîtra prochainement une livraison sur ce thème ; elle rassemblera les rapports présentés à une session d'études tenue au couvent dominicain de la Sarthe.

Depuis l'encyclique de Pie x *Acerbo nimis* (15 avril 1905), qui est orientée plutôt vers l'enseignement catéchistique que vers la prédication homilétique, et celle de Benoît xv *Humani*

*generis* (15 juin 1917), prolongée par l'instruction de la Sacrée Congrégation Consistoriale du 28 juin 1917, aucun document pontifical important ne semble avoir traité de la Prédication, sauf les consignes annuelles aux prédicateurs du carême.

L'Écriture comme source du message est l'objet de multiples études. Il n'existe, en notre langue, aucun ouvrage comparable au célèbre travail de C. H. DODD sur la Prédication apostolique, qui inspire tant d'articles catholiques. L'essentiel de ses conclusions a été utilisé par le P. HITZ dans *L'annonce missionnaire de l'Évangile*, Paris, 1954, Ed. du Cerf (Chap. II). Plutôt que de traduire l'opuscule de Dodd, aujourd'hui modifié par des études de détail, il vaudrait mieux construire un ouvrage d'ensemble, qui envisagerait non seulement le « kérygme », mais aussi la « catéchèse » et les autres fonctions de la Parole.

Le genre « Traité de la Prédication », même lorsqu'il s'agit des plus modernes, a donc un peu vieilli. Le meilleur demeure encore celui du P. SERTILLANGES, *L'orateur chrétien*, Paris 1930, Ed. du Cerf. C'est l'un des rares traités de ce genre qui commence par un livre 1<sup>er</sup> intitulé : « La Parole de Dieu en elle-même ». Les meilleurs traités de prédication sont encore sans doute les Homélie et les Catéchèses des Pères. Mais il manque aussi une synthèse sur la Prédication patristique ! Signalons le traité d'un pasteur : la lettre de saint François de Sales à André Frémyot, archevêque de Bourges (1604, Œuvres éd. d'Annecy, t. XII, vol. II, p. 299-305) et le sermon de Bossuet sur la Parole de Dieu pour le II<sup>e</sup> dimanche de Carême (1633, éd. Lachat, vol. IX, p. 112-134). Ce dernier est nourri de saint Jean Chrysostome et de saint Augustin, dans sa comparaison entre la Parole et l'Eucharistie. Il a des accents que l'on ne retrouvera plus que dans la bouche du Curé d'Ars : « Le Corps de Jésus-Christ n'est pas plus réellement présent dans le sacrement adorable que la vérité de Jésus-Christ est dans la prédication évangélique ». La problématique actuelle de la Prédication est bien posée par F.-X. ARNOLD dans un ouvrage d'une portée plus générale : *Proclamation de la Foi et Communauté de Foi*, Bruxelles, 1957, Lumen

Vitae. Cet ouvrage est d'un maître de la réflexion pastorale et il met bien en relief tous les gauchissements issus de la Contre-Réforme.

Les diverses fonctions de la Prédication n'ont pas été également abordées par la recherche des dernières années. La prédication missionnaire en particulier nécessitera une réflexion plus profonde sur l'expérience en cours au niveau de la mission permanente ou dans le cadre de la mission à l'intérieur. L'article « Évangélisation » du P. A. LIÉGÉ, o. p. dans l'encyclopédie *Catholicisme* fournit une excellente approche. Le renouveau de la prédication missionnaire à l'intérieur fait l'objet des chap. III et IV de l'ouvrage du P. HIRTZ, que tout prêtre devrait méditer.

La prédication pastorale a été plus favorisée, semble-t-il, par les travaux de l'heure. Le Centre de pastorale liturgique (C. P. L.) a inscrit le renouveau de la Prédication dans ses préoccupations profondes, mais surtout, au moins pendant les premières années, avec une optique résolument homilétique. Il suffit de signaler deux cahiers de *La Maison-Dieu* : n° 16, « Prédication biblique et liturgique » (1948) et n° 39, « Aux sources de la Prédication » (1954). On trouvera dans ces cahiers la pensée stimulante du P. BOUYER, avec d'autres contributions du P. LIÉGÉ ou de l'abbé R. GIRAULT, pour ne citer que les plus durables ! Le Congrès du C. P. L. de Strasbourg (1957) reprend le même thème « Parole de Dieu et Liturgie » (Coll. Lex orandi, Ed. du Cerf, 1958), avec l'exposé magistral de H. URS VON BALTHASAR sur « Dieu a parlé un langage d'homme ». Sur le thème de l'humanité de la Parole de Dieu, chez les prédicateurs, on lira aussi avec profit les réflexions savoureuses du P. Pie DUPLOYÉ, o. p., dans *Rhétorique et Parole de Dieu*, Paris 1955, Ed. du Cerf.

Le Congrès de l'Union des Œuvres tenu à Montpellier en 1954 avait consacré ses débats au « Prêtre ministre de la Parole » (Fleurus, Paris, 1955). On trouvera, entre autres, parmi les rapports, le point de vue de l'usager donné par J.-P. DUBOIS-DUMÉE à partir de la meilleure enquête faite à l'heure

présente auprès des fidèles, et le point de vue d'un pasteur comme M. H. LE SOURD, curé de Saint-Sulpice. Cette dernière communication a été réimprimée dans le n° 1 (1956) de la revue *Paroisse et Mission*, qui contient également quelques « Suggestions pour notre prédication » par l'Equipe sacerdotale de Saint-Joseph de Nice.

Dans une conférence faite à un groupe de prêtres parisiens et publiée dans *La revue nouvelle*, XXIX (1959), p. 137-147, le P. Jérôme Hamer, o. p. conclut, avec raison, que « la crise de la prédication est une crise théologique » qui ne sera pas résolue « tant que nous n'aurons pas une vue claire sur la place de la Parole de Dieu dans le plan divin »<sup>1</sup>.

Yves-Bernard TRÉMEL, o. p.

René BEAUPÈRE, o. p.

---

1. On comparera ce que le P. Pierre Charles, s. j. écrivait naguère de « cette vénérable institution ecclésiastique qu'est le sermon. Il est là [...] depuis des siècles. C'est donc, pensons-nous, qu'il répond à une nécessité. Il bénéficie d'une prescription immémoriale. On ne s'occupe — avec des résultats assez décevants d'ailleurs — que de le rajeunir, de l'adapter, de le rendre intéressant, ou au moins pas trop fastidieux pour l'auditeur et pas trop onéreux pour le prédicateur. Qu'il puisse être, en lui-même, un problème théologique, c'est ce qui n'apparaît guère. Il relève de la simple pastorale, pense-t-on. Et il est assez notable que nos grandes encyclopédies, comme le *Dictionnaire de théologie catholique* de Vacant-Mangenot-Amman, le *Dictionnaire d'archéologie et de liturgie* de Cabrol-Leclercq, ne contiennent pas un seul article consacré à la prédication. On dirait que sur ce sujet il n'y ait rien à dire et que tout le monde sache parfaitement ce qu'il en est » (*Réflexions sur la théologie du sermon*, dans *Nouvelle revue théologique*, 1947, p. 581).

## II - Réflexions protestantes

L'Eglise Réformée de France avait mis à l'ordre du jour de ses Synodes, en 1951-1952, « l'actualité de la prédication ». Il nous a paru intéressant de consacrer quelques pages à certains des travaux préparés à cette occasion, et aussi à une étude ultérieure significative. A l'aide de l'ensemble des contributions de ce numéro de *Lumière et Vie*, nos lecteurs n'auront pas de peine à voir les points sur lesquels la pensée protestante n'est pas acceptable pour un catholique. Mais ils seront surtout sensibles, nous l'espérons, aux éléments positifs, enrichissants, qui se trouvent dans plusieurs des pages que nous allons citer.

Le pasteur Pierre Marcel fournit sa contribution à la préparation des Synodes dans un numéro spécial de *La revue réformée* : « L'actualité de la prédication » (1951, n° 7). L'auteur commence par rappeler, en quelques pages, l'enseignement de l'Écriture concernant la nécessité et l'obligation de prêcher l'Évangile ; le contenu, la puissance, l'efficacité et les modalités de cette prédication ; l'état d'âme de ceux qui parlent et de ceux qui écoutent.

Il élimine ensuite deux interprétations fausses de la puissance de la prédication : la puissance de la parole prêchée ne réside pas en elle-même, c'est-à-dire dans les vérités qu'elle contient, et il n'est pas exact non plus de dire, avec les théistes, que l'Esprit agit *dans* la vérité. « Il nous est impossible, écrit-il, d'imputer la puissance salvatrice et sanctifiante de l'Écriture et celle de la parole prêchée à la puissance morale des vérités qu'elles contiennent, ou à une simple coopération de l'Esprit, analogue à celle par laquelle Dieu coopère avec les



causes secondes. La puissance de l'Évangile et de la prédication est conférée à l'Esprit, considéré comme une Personne divine. Pour nous, l'Esprit s'accouple à la parole et agit *avec* elle. La prédication de la parole et l'action de l'Esprit Saint vont de pair et, en règle générale, *l'Esprit n'agit pas sans la parole*. L'Écriture n'a pas été imprimée une fois pour toutes par l'Esprit ; elle est continuellement portée, conservée et rendue efficace par ce même Esprit » (p. 19-20).

L'authentique doctrine réformée de la parole de Dieu considérée comme *moyen de grâce* occupe, aux yeux du pasteur Marcel, une position médiane entre la doctrine catholique des moyens de grâce et la doctrine « spiritualiste » qui nie l'existence de tels moyens : « Ce n'est pas l'Église, mais la parole de Dieu qui est le moyen de grâce par excellence. Le sacrement lui-même est subordonné à la parole et, sans la parole, il n'a pas la moindre signification ni la moindre puissance. Selon l'ordre du Christ, cette parole, moyen de grâce par excellence, doit être administrée au sein de l'Église, dans l'exercice du ministère pastoral, charge sainte qui n'exclut pas, mais suppose que cette parole soit placée dans toutes les mains, qu'elle soit claire pour quiconque la sonde avec la faim et la soif du salut, et qu'elle accomplisse son œuvre, non seulement lorsqu'elle est publiquement prêchée, mais aussi quand elle est méditée et sondée en particulier » (p. 30-31).

S'étant ainsi situé vis-à-vis du catholicisme, le pasteur Marcel se tourne vers le « spiritualisme » : « La parole n'est pas un vain bruit, un signe vide, un froid symbole ; car toute parole, même celle de l'homme, possède une puissance plus grande et plus durable que celle de l'épée ; elle englobe la pensée, l'esprit, l'âme et la vie. Si cela est vrai de la parole en général, à combien plus forte raison de la parole qui, sortant de la bouche de Dieu, est prononcée par lui. C'est une parole qui crée et qui conserve, qui juge et qui fait mourir, qui régénère et qui renouvelle, qui accomplit toujours son œuvre, et qui ne revient jamais à lui sans effet » (p. 31).

La Loi et l'Évangile constituent à eux deux le contenu de la prédication : « Tant dans l'Ancien que dans le Nouveau

Testament, écrit le pasteur Marcel, la Loi englobe tout ce qui est une révélation de la volonté de Dieu sous la forme d'un commandement ou d'une interdiction, et l'Évangile, tout ce qui se réfère à l'œuvre de la réconciliation et annonce l'amour de Dieu en Jésus-Christ qui cherche et régénère le pécheur » (p. 41-42).

Enfin, notre auteur en vient à l'actualité de la prédication. Il note, d'abord, l'actualité permanente de la Révélation en Jésus-Christ : « C'est un véritable lieu commun de dire que Dieu, étant *éternel*, est toujours *actuel* : que l'« actualité » de Dieu pour le monde et les hommes est toujours la même ; que le Christ en tant que prophète, sacrificeur et roi est, lui aussi, toujours « actuel ». Il va également de soi que l'Évangile et la Loi étant éternels, sont aussi toujours « actuels » puisque ceux qu'ils concernent sont, à travers les siècles, hier, aujourd'hui et demain, toujours les mêmes (*Matth.*, 5, 18-20). *Ainsi, la parole de Dieu, la parole du Christ et des apôtres, composant la révélation contenue dans les Saintes Écritures, fut, est et demeure en tout temps et chaque jour que Dieu accorde dans sa patience, l'actualité même pour les hommes et pour le monde.* Cette parole a été prononcée à cause de cette actualité qui est la nôtre, celle de notre révolte et de notre péché, de notre esclavage et de notre mort. La parole de Dieu ne s'adresse par conséquent pas à l'actualité *subjective* et factice, tout empreinte d'appréciations aussi indulgentes que fallacieuses, de ma réflexion sur moi-même, sur la nature de mon être et mes buts d'existence ; mais à cette actualité *objective* et vraie, dépouillée de tous les mensonges de la subjectivité humaine, actualité qui, dans son objectivité foncière détermine ce que je suis en moi-même et de moi-même *par rapport au Dieu qui m'a créé*, ce que je dois être et devenir selon sa volonté, sous peine de perdre ma vie et de le déshonorer » (p. 44).

La parole — si on la veut actuelle — doit être tirée de l'Écriture et prêchée selon l'Écriture. La première *Liturgie des Églises Réformées de France* le précisait clairement : « Du message du salut, le ministre, dans sa prédication, devra donc prendre quelque texte de la Sainte Écriture, lequel il lit pleine-

ment comme le fit Jésus en Nazareth, et après la lecture, il déclare mot à mot, sans sauter, amenant les passages qui sont en l'Écriture, servant à la déclaration d'icelui, qu'il expose, sans sortir hors la Sainte Écriture, afin qu'on ne brouille point la pure parole de Dieu avec l'ordure des hommes, apportant fidèlement la parole et ne parlant que la parole de Dieu » (p. 45). Et le pasteur Marcel commente : « La parole *propre* au prédicateur, très au fait peut-être des événements présents du monde, des modes philosophiques ou du goût du jour, perd toute actualité véritable pour sombrer dans la banalité éphémère du moment » (p. 45).

La parole doit être prêchée et écoutée « pour les motifs que le Christ et l'Écriture désignent expressément comme étant ceux de toute prédication, et pour ces motifs seuls » (p. 46), car, « avec la prédication, c'est Dieu lui-même qui nous parle et qui appelle tous ceux qui écoutent au salut en Jésus-Christ » (p. 47).

La lecture privée de la Bible est insuffisante pour accomplir le croyant : « Pour comprendre les Écritures, nous devons les lire en privé et les entendre prêcher en public » (p. 49). Et le pasteur Marcel insiste sur la nécessité de la prédication ecclésiale : « Les mystères de Dieu sont faits pour être médités, expliqués, compris et mis en pratique à plusieurs, et non chacun pour soi. Non seulement l'Écriture enseigne, mais l'expérience prouve que *la parole de Dieu ne peut exister sans un peuple de Dieu*, ce peuple fût-il petit. L'intelligence de la parole est liée à l'Église, à la communion avec l'Église. Ses docteurs ne peuvent penser, enseigner, agir que dans cette communion. La vraie prédication est le signe visible de l'Église véritable, et là où est l'Église véritable, là est la vraie prédication. « Qui prêcherait ou écouterait la parole sinon *un peuple de Dieu* ? », disait Luther. Le ministère de la parole de Dieu est lié à l'Église, non à une personne. Impossible de savoir ce qu'est véritablement *la parole de Dieu*, lue ou entendue, sans savoir en même temps ce qu'est l'Église. Elles sont interdépendantes comme les deux montants d'une échelle » (p. 51).

Les dernières pages du travail du pasteur Marcel tentent de donner les caractéristiques d'une « prédication actuelle ». Il faut prêcher, d'abord, *avec opportunité*, c'est-à-dire « appliquer proprement et avec dextérité les prophéties, menaces, promesses et toute la doctrine de l'Écriture, selon que le requiert la nécessité présente de l'Église » (Calvin). Il faut prêcher, ensuite, *avec vigueur* et ne pas hésiter à inviter sérieusement les auditeurs à se repentir et à croire, à accepter le Christ par la foi. Il faut prêcher, encore, *avec simplicité* : « La prédication sera dépouillée de tout ce qui n'édifie pas. Les discussions théologiques superflues, les questions inutiles ou subtiles, qui pourraient troubler les fidèles, sont exclues » (p. 63). Cette simplicité implique la précision du vocabulaire ; mais elle n'est pas incompatible avec le langage de l'Écriture : elle exige même son emploi. Il faut prêcher, enfin, *avec vivacité*, dans la liberté du Saint-Esprit : « En nous et dans l'Église, tout dépend de l'Esprit ; et puisque Dieu, comme un père qui nourrit ses enfants selon leurs besoins, donne le Saint-Esprit à ceux qui le lui demandent (*Luc*, 11, 11-13), tout dépend, en dernière instance, de nos rapports avec l'Esprit : ceux du prédicateur, de chaque fidèle et de l'Église. La prédication au sens propre de parole *prêchée* dépend tout entière de l'Esprit » (p. 73).

\*  
\* \*

Le travail de Pierre Marcel est apprécié de façon assez critique par le pasteur André Dumas dans le rapport qu'il présente sur ce même sujet au Synode régional de Sainte-Foy-la-Grande (novembre 1951) et qui a été publié par la revue *Foi et Vie* (1953, p. 1-14). « Le pasteur Pierre Marcel, écrit André Dumas, pense donner une solution à la recherche de *l'actualité de la prédication* en rappelant avec des citations bibliques et des passages de Calvin l'utilité d'une annonce opportune, vigoureuse, simple et vive, des grandes vérités chrétiennes sur la loi et l'Évangile, le salut et la malédiction. Intention louable de faire échapper la prédication au subjectivisme, qui perd de vue l'objet de la foi, la puissance de la vérité elle-même. Mais solution à mon sens stérilisante, fundamenta-

liste, qui traite la Bible et les Réformateurs comme les contenants de vérités immuables, que nous n'aurions plus qu'à extraire au mieux de notre savoir-faire. M. Pierre Marcel oublie trop, me semble-t-il, que la prédication est mouvement de la Parole de Dieu vers l'être humain, que la Bible elle-même, et tout particulièrement le Nouveau Testament, sont prédication, et que s'il nous faut donc prêcher *le* contenu biblique, il nous faut également prêcher *comme* la Bible, comme la Réforme, pour notre temps, sachant qu'aucune orthodoxie ne pourra nous livrer d'avance les vérités qui sont à dévoiler » (p. 2-3). Et plus loin : « Nous redoutons la tranquillité d'une orthodoxie trompeuse, qui pense suffisant pour la prédication d'être exacte, sûre de son objet, de sa mission, pour se manifester du même coup actuelle, c'est-à-dire réalisant le miracle d'exprimer la bonté et dans la bonté l'exigence de Dieu aux hommes d'aujourd'hui. Le renouveau théologique d'il y a trente ans a commencé avec un certain romantisme concernant le seul prophète de la Parole de Dieu. Il ne faudrait pas qu'il s'achève sur une scolastique du seul message » (p. 3).

En conséquence de quoi, dans son exposé, André Dumas concentrera principalement son attention non sur le prédicateur, ni sur la prédication, mais sur l'auditoire. Le prédicateur doit d'abord rapprocher de tout son auditoire le monde de la Bible et la Parole qui l'exprime : « Calvin nous livre une excellente parabole à l'usage des prédicateurs qui se plaignent de ne plus être suivis par un auditoire qui croit déjà savoir ce qu'ils vont prêcher. Cela ne vient-il pas, dit-il aux pasteurs, de ce que, soit vous donnez des sermons durs comme un gros morceau de pain sec, sans avoir pris le soin d'en briser la croûte et d'en couper de petits morceaux comestibles pour vos auditoires, soit de ce que vous jetez toutes vos idées en vrac, comme un mauvais serviteur étalerait sur la table les plats de son maître sans y rien ranger, lui laissant le soin de découvrir dans ce tas de victuailles son repas. Evitons donc ces deux types de prédication, que j'appellerai *au pain sec* (le pain est là, je suis fidèle, même si vous vous y cassez les dents) et à *l'auberge espagnole* (à chacun de trouver son boire et son manger !). Tâchons que nos sermons ressemblent à un

poing d'abord dur et fermé qui s'ouvre peu à peu en main tendue et nourrissante, afin que le monde étrange et lointain de la Bible, les hommes et les choses de Dieu s'avancent dans nos vies actuelles » (p. 6).

Le prédicateur doit ensuite, selon André Dumas, rapprocher de ses paroles les pensées les plus secrètes des auditeurs présents et les questions les plus vives ou les refus les plus confus des absents. Ceci doit l'amener à ne pas négliger les deux plans de l'incroyance et de la politique.

La prédication doit aussi bouleverser la vie de chacun. « La prédication ne dit pas en effet : *Supportez le mal, adaptez-vous à la servitude*, mais : *Sortez de cette génération perverse ! Changez* » (p. 10).

Enfin, le prédicateur doit « grouper tous les présents en un peuple saisi, délivré et actif dans la prière et dans le chant » (p. 11).

Les moyens à employer, pour garder à la prédication son actualité, dépendent évidemment des capacités de chacun.

\*  
\* \*

Au Synode national de Paris (juin 1952), deux rapporteurs — un laïc, un pasteur — avaient été chargés d'introduire le thème de la prédication. Nous proposerons à nos lecteurs quelques réflexions extraites du deuxième rapport.

« On ne peut pas distinguer absolument, écrit le pasteur Th. Riebel, la prédication faite à l'Eglise de la prédication faite *par* l'Eglise. Autrement dit, on ne peut pas séparer le sermon du dimanche de cette autre forme de la prédication, qui est la vie même des fidèles et de la communauté des fidèles. C'est bien toute l'Eglise, unie en Jésus-Christ d'une union permanente dont la Sainte-Cène et les réunions portées au programme de l'activité paroissiale sont les moments visibles, qui est appelée à prêcher Jésus-Christ. Mais cette communauté n'existe pas par elle-même tout naturellement : cette Eglise confessante reçoit sa vie de la parole qu'elle écoute, et qu'elle écoute en particulier le dimanche, quand le pasteur prêche. Elle ne peut dire autre chose que ce qu'elle entend. Il n'y a pas une parole pour l'Eglise et même une autre, dis-

tincte de la première, pour le monde. L'une ou l'autre n'est qu'une seule et même Parole [...] Le sermon doit donc aboutir au témoignage de toute la communauté ».

Et, plus loin : « Dans la prédication chrétienne, c'est Dieu qui parle aux hommes [...] Liée par cette Parole éternelle, chargée de *cette* prédication-là, voici que l'Eglise est délivrée du mauvais souci de « rendre » sa prédication actuelle en l'adaptant aux courants et aux préoccupations actuelles du monde. Cette vieille dame qu'est l'Eglise n'a pas à se farder pour paraître jeune. Elle n'a pas à se défendre de la vieillesse, car l'Éternel Lui-même l'en défend et, en son éternelle Parole, renouvelle l'authentique jeunesse de Son Eglise. Les vêtements de l'actualité mondiale ou mondaine sont toujours sur l'Eglise des vêtements d'emprunt. La chaire de nos temples n'est pas destinée à des discours hebdomadaires sur l'actualité : elle est destinée à l'explication du texte de l'Écriture sainte. Car dans cette vieille Écriture sainte est contenue la seule parole vraiment présente : celle qui est en Jésus-Christ, lequel a été ressuscité des morts, c'est-à-dire arraché à la puissance même du passé, pour être le plus authentique de nos contemporains ».

« Ainsi donc, dire que la Parole de Dieu est éternellement ne signifie pas qu'elle soit en dehors de notre temps, mais, bien au contraire, qu'elle est, en chaque temps, exactement de ce temps-là. Quand Dieu parle, c'est toujours maintenant qu'Il parle. Quand Il parle, c'est notre présent qui est mis en question, atteint, placé dans la lumière inattendue de Jésus-Christ. Il peut arriver que notre actualité, dans cette lumière-là, nous soit révélée telle que, sans Jésus-Christ, nous ne l'aurions pas soupçonnée. Car Dieu, dans Sa Parole, s'Il nous répond, nous interroge également. La lampe qui est à nos pieds révèle, au bord de notre sentier, bien des choses près desquelles, sans cette lumière, nous serions passés sans les voir ».

« La prédication, pour être biblique, ne peut donc pas se contenter d'être une répétition, une paraphrase ou un commentaire des textes de la Bible, choisis indifféremment parce qu'ils sont tous vrais en eux-mêmes. Elle ne peut pas davantage être un exposé de saine théologie (quoique la théologie soit

aussi indispensable à la prédication que l'invisible squelette l'est à la station verticale de notre corps). Le prédicateur n'est pas un conférencier religieux libre d'utiliser devant les uns comme devant les autres ce qu'il a préparé, sans se soucier de ce que sont ces uns et ces autres. Il n'est pas non plus un docteur. La prédication n'est ni un cours ni une conférence prononcés devant des hommes : elle est une parole adressée à des hommes ».

Et voici, enfin, la conclusion du rapport du pasteur Riebel : « Mais alors, serons-nous jamais à l'aise et tranquille ? Non : nous ne le serons jamais. Celui qui nous a appelés ne nous a promis ni confort ni tranquillité. Il nous a seulement promis son assistance. C'est par cette assistance que nous pouvons, mal à l'aise et inquiets, nous retrouver dimanche après dimanche dans la chaire de l'Eglise, jamais sûrs d'y être ce qu'il faudrait y être, et cependant singulièrement heureux d'y être, parce que, simplement, en y étant, nous témoignons que Dieu est bon. Nous le savons bien qu'Il est bon, puisque de cette bonté que nous annonçons, nous vivons nous aussi. Or cette bonté, nous savons qu'elle est actuelle ».

★

Le dernier texte sur lequel nous souhaitons attirer l'attention n'a pas été composé pour les Synodes de l'Eglise Réformée de France. Il est formé de cours donnés par le pasteur J.-J. von Allmen, à la première « Semaine romande de théologie pastorale » (septembre 1955) et publiés par la revue *Verbum Caro*, IX (1955), p. 110-157. Pour l'auteur, il s'agit, non pas de se demander ce qu'il faut prêcher, mais « d'examiner ce qui se passe quand nous prêchons, comment faire le passage de la source aux destinataires de la prédication, quels sont la place et le rôle de la prédication dans le culte, comment préparer nos prédications et quel devoir œcuménique » impose à l'Eglise réformée la prétention d'être « l'Eglise de la Parole » (p. 110).

Nous résumerons d'abord brièvement l'ensemble des thèses de J.-J. von Allmen, avant de nous arrêter un peu plus longuement sur ce qu'il dit du lien de la prédication avec le culte.



Dieu lui-même est à l'œuvre dans notre prédication, parce qu'elle se situe à la suite de la prédication de Jésus et par anticipation de la Parole qu'il prononcera à son retour : La prédication est « un discours de Dieu plutôt qu'un discours sur Dieu... Dieu lui-même est à l'œuvre dans la prédication. La prédication est un événement où Dieu agit » (p. 111). Une conséquence importante est l'aspect « sacramentel » de la prédication : « C'est là une des raisons nombreuses de ne pas opposer la prédication et les sacrements, mais de donner au contraire à la doctrine de la Parole de Dieu, à cause du miracle de l'incarnation, une acception à la fois homilétique et baptismale ou eucharistique » (p. 112). La prédication est le moyen par excellence du *rassemblement* de l'Eglise. L'*édification* de l'Eglise s'effectue non seulement par la prédication, mais aussi « par l'eucharistie, la liturgie, la cure d'âmes, la discipline, les actes ecclésiastiques, la catéchèse, les études bibliques, les œuvres de la diaconie, le témoignage de ses membres, etc. » (p. 113).

La Parole que Dieu a dite au monde a été prononcée dans une autre langue et dans un autre temps que les nôtres : nous sommes chargés de la traduire et de l'actualiser. Le texte de la Parole que nous avons à traduire et à actualiser est consigné dans l'Écriture sainte, témoignage canonique des apôtres et des prophètes. Certes, il est possible de prêcher la Parole de Dieu sans prêcher un texte scripturaire. Mais cette liberté et cette possibilité ne sauraient devenir une règle de conduite car le texte scripturaire protège le prédicateur et est le garant du caractère historique de la révélation qu'il doit transmettre. Enfin, traduction et actualisation de la Parole de Dieu doivent se faire avec l'amour et dans le Saint-Esprit.

Après avoir précisé la place de la prédication dans le culte — point sur lequel nous allons revenir — J.-J. von Allmen insiste sur la préparation de la prédication et montre comment la prédication d'édification (distinguée de la prédication missionnaire) constitue l'apport proprement réformé à la recherche œcuménique : « Le drame de la division chrétienne, c'est que (les) moyens ou (les) fruits de la grâce, au lieu de rester

des conducteurs vers le Christ ou ses témoins, deviennent ce qu'il faut bien appeler des idoles. Ce n'est pas la Bible qui est au centre de l'Eglise, ni les sacrements, ni le ministère, ni le prochain ; ce n'est ni la foi, ni la conversion, ni les exploits des saints : c'est Jésus-Christ. Il ne s'agit pas du tout de négliger l'un ou l'autre de ces moyens ou de ces fruits de la grâce : il s'agit de leur refuser le droit de se mettre en compétition pour briguer la place qui revient au Christ seul, il s'agit de les empêcher de croire que le Christ est mort, évanoui ou démissionnaire, et que sa succession est ouverte. Le rôle de la prédication d'édification, c'est de rappeler aux autres et à elle-même cette modestie, dont l'absence altère l'Eglise et la divise. L'unité de l'Eglise est fondée et absolument commandée par l'unicité du Christ. Si, en tant que confession réformée, nous exigeons du mouvement œcuménique qu'il prenne davantage au sérieux le rôle de la prédication dans l'édification de l'Eglise, nous ne proposerions donc pas un prétendant supplémentaire pour occuper le trône de l'Eglise, nous proposerions au contraire un moyen efficace pour faire respecter la seigneurie du Christ » (p. 152-153). Et le professeur von Allmen explique ensuite qu'à ses yeux l'homilétique pourrait fournir des arguments aux débats œcuméniques concernant, d'une part, la nature de l'unité de l'Eglise, d'autre part le ministère et la succession apostolique.

Mais plutôt que d'entrer dans ces problèmes plus particuliers, revenons aux excellentes pages que J.-J. von Allmen consacre à « la prédication dans le culte ». Elles nous paraissent, en effet, bien dignes d'être méditées.

Notre auteur affirme tout d'abord que « la prédication fait partie intégrante du culte ordinaire de l'Eglise ». Il faut que, dans un culte, la prédication et la liturgie se répondent. « L'introït, la collecte, les lectures bibliques et si possible les cantiques seront donc orientés sur le texte de la prédication » (p. 132). La prédication n'étant pas tout le culte doit être mesurée dans le temps. Elle n'a pas à occuper dans le culte une place immuable ; il est en tout cas normal qu'elle précède la partie eucharistique.

« La prédication est partie intégrante du culte *ordinaire* de l'Eglise, où chaque dimanche la paroisse se rassemble... L'eucharistie est, au même titre, partie intégrante du culte ordinaire. Mais l'Eglise peut se rassembler aussi pour d'autres cultes, par exemple pour les offices de prières matutinales ou vespérales. Ceux-ci ne remplacent pas le culte ordinaire : ils y préparent, ou ils en découlent, ou encore, tout au cours de la semaine, ils rappellent qu'elle a commencé par le dimanche, jour du Seigneur. Je crois qu'il est permis d'affirmer que si la *lecture* de la Parole de Dieu doit être partie intégrante de ces cultes extraordinaires, sa *prédication* n'est pas indispensable. Il peut y avoir des cultes chrétiens sans prédication, mais à la condition d'être référés au culte ordinaire » (p. 133).

Il n'y a pas d'opposition entre prédication et liturgie ; il y a pourtant entre elles une tension qui correspond à la tension entre le monde à venir et le monde présent : « Non pas que la liturgie soit fruit seulement du siècle à venir, ou la prédication fruit du siècle présent ; mais en ce sens que si la liturgie rattache l'Eglise à l'histoire du salut, la prédication lui rappelle qu'elle participe de cette histoire en plein dans ce siècle. Deux issues de fuite sont ainsi bouchées : la fuite vers une Eglise qui se complairait dans un liturgisme désincarné, qui s'abriterait du monde par le culte, comme aussi la fuite vers une Eglise qui se complairait dans un prophétisme hale-tant, qui s'abriterait de la paix de Dieu, de son repos eschatologique par de l'agitation homilétique » (p. 134).

Et plus loin le professeur von Allmen précise encore : « Le cycle de l'année ecclésiastique empêche la prédication de décoller de l'éternelle validité de l'Evangile, de s'évader dans un prophétisme que seule l'actualité informerait. Il rattache absolument la prédication aux événements uniques de l'histoire du salut. C'est pourquoi il faut se réjouir de voir nos Eglises retrouver un peu d'affection pour la préparation et la célébration des fêtes chrétiennes : celles-ci nous obligent à revenir régulièrement, obligatoirement, à ce qui fonde notre salut, et à dire à nos contemporains ce que signifie pour eux l'annonce, la venue, la vie, la mort, la résurrection et le triomphe de Jésus parmi nous » (p. 136-137).

Enfin J.-J. von Allmen développe l'idée que « le culte de l'Eglise n'est complet que si le sacrement accompagne la prédication, car la prédication a autant besoin du sacrement que le sacrement a besoin d'elle » (p. 137). Et il conclut : « Si l'Eglise néglige la prédication au profit du sacrement — elle le fait automatiquement quand elle oublie le caractère miraculeux de la prédication, quand la Parole de Dieu, pour elle, va de soi, quand elle fonde sa théologie sur la révélation naturelle — elle se détourne de sa vraie situation, elle oublie qu'elle n'est ici-bas qu'en pèlerinage, elle se vante d'avoir dépassé déjà le jour de la résurrection. Quand l'Eglise, dans son culte, rogne la part qui revient à la prédication, elle est donc menacée de tous les dangers de la *theologia gloriae* : l'orgueil, la suffisance, la confusion entre la vue et la foi, le refus de prendre le péché au sérieux, un certain automatisme des gestes et des formules. Mais si l'Eglise néglige le sacrement au profit de la prédication, elle abandonne aussi sa vraie situation, elle oublie qu'elle est ici-bas en pèlerinage, que le temps subit un déroulement réel, et donc que chaque jour approche chronologiquement de la parousie. Quand l'Eglise, dans son culte, rogne la part qui revient au sacrement, elle est donc menacée de tous les dangers de la *theologia crucis* : la crainte, le manque d'imagination et d'audace, la tristesse, l'éparpillement, la prise au tragique du péché, un certain scepticisme découragé et las à l'endroit de l'efficacité des moyens de grâce. C'est dans la mesure seulement où la *theologia crucis* et la *theologia gloriae* se contrebalancent dans la tension d'une *theologia viatorum* que l'Eglise est en santé. Pour soutenir et illustrer cette tension, les deux éléments majeurs du culte ne doivent être ni disqualifiés l'un par rapport à l'autre, ni séparés » (p. 141).

\*  
\* \*

C'est sur ces réflexions intéressantes du professeur von Allmen que nous terminerons ce rapide voyage en pays protestant. Nos lecteurs auront été sensibles aux nuances des différents courants que nous avons présentés. Plus « calvinienne » chez l'un, plus « barthienne » chez un autre, plus

liturgique chez un troisième : c'est toujours l'annonce de la Parole de Dieu, à laquelle les Eglises réformées accordent la première place, comme en témoigne, entre mille autres, le texte des engagements de consécration prévu, en France, par les *Ordonnances ecclésiastiques* de 1561 : « Je promets et je jure qu'au ministère auquel je suis appelé, je servirai fidèlement à Dieu, portant purement sa Parole pour édifier cette Eglise à laquelle il m'a obligé et que je n'abuserai point de sa doctrine pour servir à mes affections charnelles, ni pour complaire à homme vivant, mais que j'en userai en faisant conscience pour servir à sa gloire, à l'utilité de son peuple auquel je suis débiteur »<sup>1</sup>.

René BEAUPÈRE, o. p.

---

1. Dans l'article cité plus haut, J.-J. von Allmen donne (p. 110-111) une bibliographie protestante élémentaire sur la prédication.

# LES DISQUES

## BIBLE ET PRÉDICATION

**LA BIBLE, ANCIEN TESTAMENT** (5 volumes 25 cm., Philips, P. 76.134/8).

En 5 disques 25 cm., les réalisateurs de cette collection se sont efforcés de présenter tout l'Ancien Testament dans ses principales étapes, depuis l'Alliance avec Abraham jusqu'au seuil du Nouveau Testament. Le premier volume est consacré à Abraham, puis Moïse ; l'activité littéraire de Moïse (récit des origines) ouvre le second disque qui se poursuit, après la mort de Moïse, par Josué, les Juges et les Rois. Le troisième est tout entier réservé à David ; le quatrième aux Prophètes, le cinquième allant de l'exil à l'occupation romaine. L'ampleur du programme obligeait à faire alterner les citations du texte (d'après la Bible de Maredsous) avec des résumés trop rapides qui nous laissent assez souvent sur notre faim (Abraham, par exemple, ne se manifeste pas à sa véritable dimension, le cycle d'Élie est bien pâle). D'autres personnages sont évoqués avec plus d'ampleur : il en est ainsi de Moïse et plus encore de David, dont la personnalité ressort mieux du choix des textes.

Ceux-ci ont été confiés à des artistes de renom (Maria Casarès, Jean Debucourt, Pierre Dux, Jean Davy, etc.) qui n'ont pas toujours su éviter une emphase peu compatible avec le texte sacré. Cependant le métier de ces artistes donne à leur interprétation relief et variété, une présence qui retient l'attention. Si l'on ajoute que l'accompagnement sonore est bien en situation, que l'enregistrement est d'excellente qualité, on a là en somme une réalisation intéressante, inégale sans doute, mais qui sera une bonne approche du texte biblique pour ceux qui ne l'ont encore que peu fréquenté.

**ABRAHAM, PERE DES CROYANTS**, réalisation J. Gélineau (30 cm., S M 33-37).

C'est une tout autre conception qui a présidé à la réalisation de ce grand disque entièrement consacré à Abraham. D'abord la place même dont on dispose évite de recourir à des résumés, et ce sont de très larges extraits du texte même de la Bible qui sont lus. Ensuite il s'agit, non d'un « jeu », mais bien d'une lecture, qui se rapproche de la proclamation de la Parole de Dieu telle qu'elle s'effectue dans la liturgie. Comme l'ont voulu les réalisateurs, « effets oratoires, nuances psychologiques, interprétations humaines

doivent ici s'effacer dans une transmission sacrée des paroles rituelles ». L'accompagnement musical, sobre et de qualité, participe de ce même esprit. Ce disque, réalisé avec les frères de la Communauté de Taizé, le premier d'une collection « Parole de Dieu », a été couronné d'un grand prix du Disque 1958 par l'Académie Charles Cros.

**JONAS, PROPHETE DES NATIONS** (25 cm., SM 33-55).

Nous devons également au P. Gélineau, avec la collaboration cette fois des Pères du Saint-Esprit de Chevilly, la seconde production de cette série : le livre de Jonas. Il y avait en effet de quoi séduire les réalisateurs, dans ce récit aux épisodes déconcertants pour qui n'en saisit pas l'humour, en raison de son message universel. Ils se sont inspirés des mêmes règles, tendant à la proclamation quasi-liturgique du texte inspiré. Disons-le, ils n'ont pas comblé notre attente. Peut-être ce disque souffre-t-il de la comparaison avec le précédent. Dans *Abraham, père des croyants*, des citations du N. T. venaient après chaque épisode en souligner la signification chrétienne. Ici la musique seule joue ce rôle. Or ces intermèdes musicaux freinent trop la progression du récit, en brisent le rythme et finissent par le rendre monotone. Les récitants s'acquittent de leur rôle avec soin, dans un grand respect du texte (emprunté à la Bible de Jérusalem et cité *in extenso*), avec sérieux et application, trop sans doute. Il leur manque ce rien de fantaisie ou de noblesse qui eût donné à cet enregistrement l'accent qui caractérisait celui d'Abraham. On notera une recherche au plan musical, sur laquelle les auteurs se sont expliqués dans la bonne notice qui est imprimée sur l'étui.

**L'EVANGILE SELON SAINT MATTHIEU, SAINT MARC, SAINT LUC, SAINT JEAN, « Paroles de vie »,** collection dirigée par le R. P. Laval (4 disques 30 cm., Decca 163.702, 163.652, 163.759 et 163.672).

Ces quatre disques ont des traits communs : la part principale est faite au récit de la Passion, que précèdent différents extraits de la vie et de l'enseignement du Christ caractéristiques de chacun des évangiles. Le P. Laval qui dirige la collection s'est assuré chaque fois le concours d'acteurs connus. Cependant ils sont réalisés selon un style différent.

*L'Evangile selon saint Matthieu* a été mis en scène, c'est le cas de le dire, par Raymond Rouleau, d'une manière fort tapageuse. C'est un déploiement théâtral, où les rôles sont joués avec les effets les plus conventionnels ; l'emploi, ici déplacé, de bruits divers, de musique concrète et d'orgue, veut accentuer le réalisme des scènes. Comme tout cela est loin de la simplicité évangélique !

*L'Evangile selon saint Marc* se situe heureusement à l'autre extrême : le texte est là, sans aucun élément extérieur, avec un nombre restreint de voix. Toutefois l'impression d'ensemble reste un peu terne et en même temps l'on aurait souhaité quelque chose d'un peu plus simple, de plus naturel.

*L'Evangile selon saint Luc* a été confié à Jean-Louis Barrault et Madeleine Renaud. Celle-ci dit presque à elle seule toute la première partie, avec cette voix en demi-teinte qui s'harmonise parfaitement à l'esprit de l'évangile de Luc, « le scribe de la mansuétude du Christ ». Jean-Louis Barrault assure le récit de la Passion ; il est le grand acteur que nous connaissons, cela soit dit sans intention péjorative, et c'est très prenant. L'illustration musicale est de Maurice Jarre ; vocale dans la première partie, confiée à quelques instruments dans la seconde, elle ajoute encore à la beauté de cet enregistrement, qui, dans son genre, nous a comblés.

*L'Evangile selon saint Jean* utilise plus largement le dialogue à plusieurs voix. Ce qui fait perdre sans doute un élément de concentration. Cependant la qualité des partenaires — et spécialement de Jean Debucourt dans le personnage de Jésus — ne trahit pas le style original du quatrième évangile. Un discret accompagnement de chant grégorien des moines de Solesmes intervient au cours du récit de la Passion. Les coupures, indispensables, ont favorisé les éléments plus anecdotiques, aux dépens des grands discours.

**GEORGES MIGOT. LE PETIT EVANGELIAIRE**, par les Chanteurs traditionnels de Paris, dir. Marc Honegger (SM 33-51).

« Le Petit Evangélique, en la succession des neuf chœurs évoquant la vie de Notre Seigneur, est chanté sur des poèmes que j'ai écrit comme des proses liturgiques. C'est un catéchisme en action ». Ainsi Georges Migot, sans doute le plus grand musicien protestant français actuellement vivant, présente son œuvre. Le mot « catéchisme » ne doit pas effrayer. On aurait pu tout aussi bien parler de méditation, comme celle qui alimente la récitation du Rosaire. Ces pages, claires et vives, toutes débordantes de fraîcheur, les auteurs les comparent encore à ces tapisseries ou fresques qui recouvrent les murs de quelque vieille église romane. L'interprétation n'appelle que des compliments.

**SAINT JEAN CHRYSOSTOME, PARLE-LUI PLUTOT D'AMOUR**, texte traduit par Jean-Marie Leroux, dit par Jean Deschamps (DMO 504).

Il est de tradition dans les assemblées liturgiques de faire suivre la proclamation de la parole de Dieu d'un commentaire. Et c'est ainsi que bien des textes des Pères de l'Eglise ont d'abord été prêchés avant d'être consignés par écrit. L'idée donc de nous permettre d'écouter par le disque quelques-unes de ces homélies rejoint bien leur destination primitive de commentaire parlé.

Ici saint Jean Chrysostome s'adresse aux époux chrétiens et leur développe le passage de l'*Epître aux Ephésiens* où saint Paul compare l'amour de l'homme pour sa femme à celui du Christ pour son Eglise. Puis, en fin psychologue, il leur suggère les moyens de maintenir leur union à la hauteur de cet idéal. Il est ingénieux d'avoir encadré ce texte de chants empruntés au cérémonial du mariage de la liturgie byzantine.



On sera frappé de l'actualité de ce message dont Jean Deschamps restitue la fraîcheur, grâce à un ton d'une aimable familiarité. On ne peut que féliciter le réalisateur Bernard Coutaz et les Editions Ouvrières d'avoir inauguré ainsi une collection qui permettra de découvrir agréablement bien des richesses de notre patrimoine religieux.

**VISAGES DE SAINT BERNARD**, textes réunis et présentés par dom Jean Leclercq, enregistrés par Antoine Balpêtré (25 cm., Encyclopédie Sonore, Ducretet 270 E 829).

Ce disque, qui appartient à la collection « Visages de l'homme », mérite d'être signalé ici, puisque dans le choix des textes qui évoquent saint Bernard, figurent bon nombre d'extraits de sermons. On peut faire confiance à dom Leclercq qui a composé ce florilège. Un fascicule d'introduction, modestement intitulé : *notes pour un commentaire*, y est joint ; il est riche d'informations et souligne bien ce que les textes présentés apportent à notre connaissance de saint Bernard et de sa prédication.

**VISAGES DE BOSSUET**, textes réunis et présentés par Georges Hacquard, enregistrés par Jean Deschamps (30 cm., Encyclopédie Sonore, Ducretet 320 E 019.)

Dans la même série, *Visages de Bossuet* répond à un souci pédagogique : aider le maître à faire découvrir les divers aspects de la pensée de l'écrivain. Il serait trop long d'en détailler le contenu. D'importants fragments de sermons et oraisons funèbres ont leur place, groupés autour de thèmes comme Dieu providence, néant de l'homme, détachement des biens de ce monde, la loi de charité, etc. Le choix est judicieux, offre un panorama assez vaste. Jean Deschamps, qui ne craint pas d'interpréter ces morceaux célèbres d'éloquence, nous les restitue avec beaucoup de présence et de vie.

**BOSSUET**, Sermon sur l'éminente dignité du pauvre ; Sermon sur la mort ; Oraison funèbre d'Henriette-Anne d'Angleterre ; Péroraison de l'Oraison funèbre du Prince de Condé (45 t. 17 cm., Lumen LD 1246).

Henri Rollan présente ici quatre extraits des plus connues parmi les pages célèbres de Bossuet. Ce petit disque ne peut rivaliser avec le précédent. Mais il offre à moindres frais un aperçu du génie oratoire de Bossuet et il s'inscrit dans une « Anthologie de la littérature de langue française ».

\*\*

Rappelons seulement que dans *Le livre d'heures* (30 cm., SM 33-18), réalisé et interprété par le P. Roguet, figure (avec PASCAL, *Le Mystère de Jésus* et le *Mémorial*) un important fragment du Sermon de Bossuet pour le vendredi saint du carême des Minimes (1660). Le mérite de ce disque est bien connu.

La place nous manque et nous ne pouvons que signaler, espérant y revenir, le disque publié par *Pastorale et Musique* (30.104) pour le centenaire du Curé d'Ars : le texte s'appuie constamment sur des documents authentiques et utilise les sermons du Saint.

\*\*

Après le premier carême du P. Carré (1959), le Centre du Disque chrétien (Jéricho, JX 3) a publié le disque souvenir des Conférences de Notre-Dame, sous le titre *Le prêtre, homme de la parole*; ce sont des extraits de la Conférence du troisième dimanche de ce carême. Ceux qui ont apprécié la parole du Père Carré aimeront le réentendre en ces passages où il exalte le ministère de la parole de Dieu.

Henri LAXAGUE

François SANSON

# LES LIVRES

## I. COMPTES RENDUS

C. H. DODD, *La Bible aujourd'hui* (Coll. Bible et vie chrétienne), trad. par Fr. LEDOUX, Tournai-Paris-Maredsous, Casterman et Ed. de Maredsous, 1957, 172 p., 5,70 NF.

Le vrai philosophe « ne procède pas par combinaison d'idées qu'on trouve dans le commerce », notait Bergson. Sans doute cette remarque se vérifie-t-elle dans tous les secteurs de la culture et convient-elle à tous les grands auteurs. Elle est assurément applicable à l'éminent exégète congrégationaliste C. H. Dodd dont la collection « Bible et Vie chrétienne » nous présente, en version française et sous *imprimatur* catholique, le beau livre *The Bible today*.

Tenter une approche critique et historique de la Bible, et, plus profondément, esquisser à grands traits une théologie biblique, telle apparaît la visée de l'auteur. Pour C. H. Dodd, la conception du monde qui se dégage de l'Ancien et du Nouveau Testament est, en ses lignes majeures, une certaine manière de comprendre l'Histoire dans ses relations avec Dieu. On éprouve vif intérêt à suivre, sous les auspices d'un tel guide, « non pas simplement une histoire de la révélation, mais l'histoire en tant que révélation » (p. 103). Tout au long de ces pages, un sens religieux affiné s'allie avec la plus haute probité critique et exégétique. Mains développements retiendront la méditation du lecteur, par exemple les suggestives réflexions sur la Loi hébraïque et la Loi du Christ (p. 84 et suiv.).

L'ouvrage de C. H. Dodd apporte, sans conteste, une contribution précieuse à l'intelligence de la Bible. A la faveur des informations qu'il procure et des appréciations nuancées qu'il propose, il trace un itinéraire susceptible de favoriser l'accès au cœur même du message biblique, en ce foyer où l'on découvre que « ce qui est particulièrement mis en avant dans la Bible, c'est la recherche de l'homme par Dieu » (p. 124). Un des charmes de ce livre vient de ce qu'y transparaisse le goût du concret et l'instinct réaliste caractéristiques du tempérament anglais. Certaines observations ou remarques de l'auteur ne se lisent pas sans délectation.

Présentant, dans l'avant-propos, « la Bible aujourd'hui », Dom C. Charlier écrit : « A part quelques positions critiques, et surtout une page où l'auteur semble exprimer sur les fins dernières des vues moins conformes à l'enseignement traditionnel, il n'est rien dans cet ouvrage qui puisse froisser la sensibilité catholique la plus délicate ». Toutefois, le lecteur catholique décèlera peut-être quelque imprécision dans l'idée que l'auteur se fait de l'inspiration scripturaire ou, du moins, dans ce qu'il en exprime. Par ailleurs, ça et là, quelques vues laissent en état d'insatisfaction, telles celles rela-

tives aux récits des origines, à propos de quoi H. C. Dodd écrit : « On peut considérer les récits par lesquels débute la Bible comme des adaptations de mythes primitifs par des auteurs qui les employèrent en guise de symboles de vérités apprises dans l'histoire » (p. 119). Pesant et éprouvant ces idées, les exégètes catholiques qualifiés y trouveront incitation à la recherche, et il leur incombera d'apporter, en la matière, les mises au point souhaitables.

Spécialement attachants sont les deux derniers chapitres où l'auteur souligne l'actualité de la Bible en fonction des problèmes de notre temps et la signification qu'elle prend dans nos existences individuelles. Les dernières lignes du livre sur les relations entre l'Eglise et la Bible expriment bien le ton dans lequel se développe, à travers l'ouvrage, la réflexion religieuse et ne peuvent que susciter, en l'âme catholique, étroite consonance avec la pensée du grand exégète congrégationaliste.

Joseph LEMARCHAND

Jean RILLET, *Zwingli, le troisième homme de la Réforme* (Coll. Les temps et les destins), Paris, A. Fayard, 1959, 318 p.

Zwingli est très ignoré en France. Jusqu'à présent nous n'avions que deux biographies récentes, par le Pasteur Henri Hug et le professeur Jaques Courvoisier. En voici une troisième, due au pasteur Rillet. Elle se lit agréablement. L'auteur n'a pas hésité à entrer dans quelques détails à propos de la querelle sacramentaire qui opposa si violemment Zwingli à Luther. Cependant, sur ce chapitre, son livre ne remplacera pas les excellentes pages du P. Poller dans l'article « Zwinglianisme » du *Dictionnaire de théologie catholique*. Mal à l'aise à la lecture de tel ou tel paragraphe de ce livre, le lecteur catholique saura gré cependant au pasteur Rillet de son ton généralement irénique.

René BEAUPÈRE

Marc BŒGNER, *Notre vocation à la sainteté*, Paris, Berger-Levrault, 1958, 152 p.

Les prédications de Carême données chaque année par le pasteur Marc Bœgner dans l'Eglise réformée de Passy et retransmises par la Radiodiffusion française sont toujours très écoutées. Ces auditeurs et bien d'autres lecteurs aussi seront heureux de lire le texte intégral des sermons de 1958 publiés sous le titre *Notre vocation à la sainteté*. Les catholiques seront très à l'aise devant les perspectives spirituelles ouvertes par le président de la Fédération protestante de France. A deux reprises principales cependant, le pasteur Bœgner marque les distances qui le séparent du catholicisme : à propos des rapports entre justification et sanctification et à propos de la « présence réelle », au sujet de laquelle il cite un texte assez positif élaboré en marge du Colloque de Poissy (1561) par les théologiens réformés groupés autour de Théodore de Bèze (p. 136) : « Nous confessons que Jésus-Christ en sa sainte Cène nous présente, donne et exhibe véritablement la substance de son corps, et de son sang par l'opération de son Saint Esprit, et que nous recevons et

mangeons sacramentellement, spirituellement et par foy, ce propre corps qui est mort pour nous, pour estre os de ses os et chair de sa chair, à fin d'en estre vivifiés et en percevoir tout ce qui est requis à nostre salut ».

René BEAUPÈRE

Joseph COMBLIN, *La Résurrection*, Paris, Editions universitaires, 1958, 216 p.

L'abbé Comblin, professeur de théologie à l'Université catholique de Campinas au Brésil, présente un essai original sur la Résurrection. On sait que la théologie de la Résurrection est maintenue dans les manuels classiques de théologie : à peine, au traité de la Rédemption, lui réserve-t-on une place en appendice. La Résurrection était jusqu'à ces dernières années un argument apologetique ; on ne cherchait guère à dégager son sens et pour la christologie et pour l'ecclésiologie. L'abbé Comblin nous donne les raisons de cet oubli, et, nous semble-t-il, avec succès : la Seigneurie du Christ, dans un monde de chrétienté, paraît aller de soi ; on n'éprouve pas le besoin de poser question à son sujet. Au contraire, dans notre monde désacralisé, la Seigneurie du Christ semble si mystérieuse que les chrétiens et les théologiens s'interrogent à son sujet, et il est normal qu'une telle interrogation porte sur la Résurrection : celle-ci est le signe privilégié de la Seigneurie du Christ. C'est à l'aide de l'*Apocalypse* que notre auteur poursuit sa réflexion sur la présence du Christ ressuscité dans notre histoire. Nous regrettons que toutes les remarques si intelligentes de cet essai ne soient pas suffisamment assurées par une exégèse plus objective. Il est vrai que nous sommes ici en présence d'une pensée théologique si vigoureuse que la suppression de tout appareil scientifique nous semble une délivrance, tant celui-ci est trop souvent le substitut d'un vide de la pensée. Nous ne saurions trop recommander ce livre à tous ceux pour qui l'agir de Dieu dans l'histoire pose question par son obscurité même. Ils y trouveront, non pas une solution, mais une lumière, qu'aucune vicissitude de l'histoire humaine ne saurait supprimer : la victoire du Christ ressuscité.

Christian DUQUOC

J.-Y. CALVEZ et J. PERRIN, *Eglise et Société Economique, l'Enseignement social des papes de Léon XIII à Pie XII (1878-1958)* (Coll. Théologie), Paris, Aubier, 1959, 578 p.

Il n'est pas toujours facile de consulter les différents actes du Magistère sur telle ou telle question sociale ; il est encore moins aisé de se rendre compte d'une évolution de la doctrine papale sur tel ou tel point au fur et à mesure que varient les situations historiques. Ce livre nous fournit en même temps le point doctrinal et le point de vue historique. Certes, il insiste avant tout sur le premier ; il est laissé au lecteur ou au théologien à mettre en évidence le second. Cependant la présentation est faite de telle sorte qu'elle facilite grandement cette mise en évidence.

Les auteurs consacrent trois chapitres à étudier le droit de l'Eglise à intervenir en matière sociale. Ils présentent ensuite les divers documents pontificaux qui forment l'essentiel de cette intervention. Les autres chapitres présentent la doctrine de ces documents sur les divers problèmes sociaux qui se posent : personne et société ; justice ; charité et justice ; le besoin ; la propriété ; le travail ; le capital ; échange, prix, marché ; l'entreprise ; Economie nationale, Economie internationale ; l'Economie et l'Etat ; les antagonismes sociaux ; l'Eglise et la lutte des classes ; le syndicalisme. Ils concluent sur le projet de l'Eglise en matière sociale qu'ils définissent par les termes : communauté et responsabilité. Un index très bien fait permet une consultation facile.

On ne saurait trop remercier les auteurs d'avoir accompli un travail si utile. On ne peut s'empêcher de remarquer cependant que le politique est passé sous silence. Il est vrai qu'il s'agit d'économie, de doctrine sociale, mais le point de vue choisi, à la lecture sans doute des documents, ne suggère-t-il pas que l'Eglise fut attentive au « social », et distraite du « politique » ? N'est-ce pas là un handicap sérieux de cette doctrine ? Car, en dernière analyse, peut-il y avoir doctrine sociale pleinement élaborée sans une doctrine politique qui l'enlobe ? Nous posons seulement la question.

Christian DUQUOC

J. DE FRAINE, s. j. *Adam et son lignage*, Paris, Desclée De Brouwer, 1959, 320 p., 18 NF.

Les exégètes ont peine à se mettre d'accord sur la personnalité collective ou non du Serviteur de Yahweh, du Fils de l'homme. Les uns sont favorables à une interprétation individualiste, les autres préfèrent le sens collectif. Il n'est pas certain que dans la mentalité sémitique l'individuel et le collectif relèvent de catégories aussi tranchées qu'elles le sont en Occident. Le P. de Fraine consacre son livre à établir le sens et la portée de la personnalité collective dans le monde biblique. Il donne un aperçu du rapport à établir entre l'ancêtre et sa lignée, entre l'individu et ceux qui subissent son influence. Il est ainsi amené à étudier certaines catégories sociales, familiales et juridiques de l'ancien Israël. Il termine son ouvrage en recensant les différents thèmes corporatifs que le Nouveau Testament emprunte à l'Ancien, et applique le résultat de sa recherche au thème du Corps mystique.

L'ouvrage est bien documenté. Malheureusement, la conclusion ne nous paraît pas devoir éclairer de façon décisive le problème de la représentativité universelle du Christ. La notion de personnalité corporative utilisée par le P. de Fraine nous semble trop uniquement descriptive pour prétendre à un statut théologique tel qu'elle puisse devenir la cheville ouvrière d'un traité proprement théologique du Corps mystique ou du Christ.

Christian DUQUOC

Paul WINNIGER, *Vers un renouveau du diaconat*, Paris, Desclée De Brouwer, 1958, 214 p.

Les problèmes pastoraux qui se posent en Occident et le manque de clergé ont incité un certain nombre de clercs et de laïcs à réenvisager, dans des perspectives missionnaires, le diaconat. L'auteur, partant d'un texte de Pie XII sur la possibilité du diaconat conféré à des hommes même mariés (cf. le discours de Mgr van Bekkum au Congrès d'Assise, 18-22 septembre 1956), retrace l'histoire du mouvement pastoral en faveur d'un tel diaconat en Allemagne ; il étudie, ensuite, ce qu'est devenu le diaconat dans le protestantisme ; il présente, enfin, un certain nombre d'articles, requêtes et suggestions à ce sujet. En conclusion, il élabore une théologie du diaconat et montre que dans la construction du Corps de l'Eglise, il a sa place. Le diaconat conféré à des laïcs, mariés ou non, n'est pas un problème théologique, c'est un problème pastoral, et c'est à ce plan qu'il doit être résolu. On ne saurait mieux dire. Ce livre équilibré apportera à tous ceux qui se soucient des problèmes d'Eglise et de l'évangélisation, notamment du monde du travail, un espoir de solution à des difficultés que la discipline latine actuelle du sacerdoce ne permet pas de résoudre.

Christian DUQUOC

René GIRAULT, *Pour un catholicisme évangélique* (Coll. Spiritualité 12), Paris, Ed. ouvrières, 1959, 254 p., 6 NF.

Nos lecteurs trouveront dans cet excellent volume le développement de quelques-uns des thèmes que l'abbé Girault, professeur au Grand Séminaire de Poitiers, a esquissés dans *Lumière et Vie* et dans d'autres revues. Ils y trouveront surtout une présentation d'ensemble d'un catholicisme « aussi éloigné d'un spiritualisme désincarné que d'un naturalisme qui réduirait le message évangélique à la montée humaine ».

Successivement l'auteur nous mène, à la suite des convertis, à la découverte du christianisme, instaure un dialogue entre la théologie et la vie et entre l'institution et l'événement, aborde la dialectique de l'autorité et de la liberté dans l'Eglise, et conforte ses jugements par des notes de voyages prises en Espagne, à Berlin-Est et en Pologne. Certes, les graves questions abordées par ce livre ne sont pas toutes étudiées de façon exhaustive. Mais, pour chacune d'entre elles, l'abbé Girault indique, avec sagesse et courage, la position d'équilibre. De plus, il suggère des pistes pour une réflexion que le lecteur pourra poursuivre grâce à l'excellente bibliographie qui clôt — après un court lexique des termes plus techniques — ce petit livre que nous recommandons chaudement.

René BEAUPÈRE

H.-Ch. CHÉRY, o. p., *L'offensive des sectes* (Coll. Rencontres 44), Paris, Ed. du Cerf, 1959, 528 p., 12 NF.

Ce n'est pas aux lecteurs de *Lumière et Vie* qu'il est nécessaire de présenter longuement cet ouvrage. Ils ont eu, en effet, un

aperçu de l'enquête menée par le P. Chéry à travers la France (« Les sectes », *L. et V.* n° 6, p. 67-108) et la première édition du livre que nous avons sous les yeux leur a été présentée aussi (n° 21, p. 129-130). Voici une troisième édition revue et augmentée de cette œuvre capitale. Tous les renseignements ont été soigneusement passés au crible et l'étude de sectes nouvelles a été introduite. On appréciera spécialement l'appendice de trente pages consacré aux petites Eglises françaises, catholiques non romaines. Voilà un ouvrage indispensable aujourd'hui à tous ceux que préoccupe à juste titre « l'offensive des sectes ».

René BEAUPÈRE

*Documents catéchétiques, 4 : Unité des chrétiens*, Paris, Ed. Cefag. 1959, 7,80 NF.

A une époque où l'image est reine, le P. Papillon et les Editions Cefag ont eu la très bonne idée d'entreprendre la publication de documents photographiques rapidement commentés, pour aider à l'enseignement. Le recueil que nous avons sous les yeux est consacré à l'unité chrétienne. Les textes sont des PP. Dalmais et Le Guillou. Les treize planches montrent la sainte communion dans une église catholique (orientale), dans une église orthodoxe, au cours d'un culte réformé ; puis l'iconostase de la chapelle de l'Institut (orthodoxe) Saint-Serge à Paris, l'intérieur du temple réformé de l'Etoile à Paris aussi, et une vue aérienne de la cathédrale (anglicane) de Cantorbéry ; ensuite quelques représentations de diverses assemblées : le concile de Trente, la conférence (anglicane) de Lambeth en 1958, l'assemblée du Conseil œcuménique des Eglises à Evanston en 1954 ; l'on peut voir enfin la Bulle d'union signée au concile de Florence et une concélébration catholique à Notre-Dame de Paris. Le document intitulé par les éditeurs « Kirchentag » et situé en Allemagne a été pris, en réalité, au cours du Rassemblement protestant de Strasbourg (1956).

L'ensemble de ces reproductions fait assez disparate. Dans le tableau de la page 6, on s'étonne quelque peu de voir les « calvinistes » séparés des « presbytériens réformés ». Enfin, n'aurait-on pas pu éviter les trop nombreuses fautes de typographie, de français et d'orthographe (convaint, étymologique, répend, patriarchat, etc.). Ces quelques critiques ont seulement pour but d'indiquer dans quelle ligne ces « documents » intéressants devraient être améliorés pour répondre encore mieux à l'intention de leurs auteurs.

René BEAUPÈRE

*Basileia, Walter Freytag zum 60. Geburtstag*, édité par Jan HERMELINK et Hans Jochen MARGULL, Stuttgart, Evangelischer Missionsverlag, 1959, 522 p.

*Basileia* voulait être un hommage au Dr Walter Freytag pour son soixantième anniversaire. Après la mort subite du jubilaire, en octobre 1959, l'ouvrage apparaît comme un monument élevé à sa **mémoire**.



W. Freytag aura été l'un des plus grands missiologues protestants de notre temps. La lecture des contributions réunies dans cet ouvrage, signées de théologiens, de missionnaires, ou d'œcuménistes de différentes confessions chrétiennes, montre de façon éclatante le rôle joué par W. Freytag dans tous les domaines de l'effort missionnaire, aussi bien au niveau pratique de l'organisation qu'au niveau de la recherche et de l'approfondissement théologique.

Le plus bel éloge qu'on puisse faire du défunt, emporté par une crise cardiaque pendant la dernière session du Comité allemand d'études œcuméniques, est sans doute cette phrase d'un des collaborateurs de *Basileia* : « Quand il donne son message, il se donne lui-même ».

François BIOT

*Der Auftrag der Kirche in der modernen Welt, Festgabe zum 70. Geburtstag von Emil Brunner, Zürich et Stuttgart, Zwingli Verlag, 1959, 380 p.*

Pour célébrer le soixante-dixième anniversaire d'Emile Brunner, ses élèves et amis ont réuni dans ce livre d'hommages un certain nombre d'études de théologie, qui veulent exprimer les deux intentions fondamentales de l'œuvre du théologien suisse : d'une part, la remise en valeur de la richesse, de la profondeur et du caractère décisif du message biblique, dans une ligne de pensée qui va des réformateurs à des « novateurs » comme Pascal, Kierkegaard, ou Blumhardt ; et, d'autre part, la découverte d'une forme de prédication telle qu'elle puisse atteindre l'homme d'aujourd'hui, et lui faire prendre conscience, sous l'action de la Parole de Dieu, de sa vraie valeur comme aussi de ses limites.

François BIOT

Vilmos VAJTA, *Lutherforschung Heute*, Berlin, Lutherisches Verlagshaus, 1958, 190 p., 16,80 DM.

Franz LAU, *Luther-Jahrbuch 1959*, Jahrbuch der Luther-Gesellschaft, Berlin, Lutherisches Verlagshaus, 1959, 174 p., 14 DM.

Dans *Lutherforschung Heute*, le Dr Vajta, directeur du département théologique de la Fédération luthérienne mondiale, a réuni les divers travaux du premier congrès international pour l'étude de Luther (Aarhus, 18-23 août 1956). Ces travaux comportaient, d'une part, des contributions diverses à l'étude de la vie et de la théologie de Luther, et, d'autre part, des rapports sur l'état des recherches dans différents pays : Scandinavie et Allemagne, bien sûr, mais aussi Italie, Angleterre, France, Hongrie, etc.

La première partie est, de beaucoup, la plus intéressante. Elle montre d'une façon concrète les difficultés nombreuses que rencontrent les « luthérologues » pour établir d'une façon certaine divers événements de la vie de Luther, spécialement pendant sa période catholique ; elle marque, une fois de plus, combien il est délicat, parfois même impossible, de préciser de façon bien claire les conceptions du Réformateur sur de nombreuses questions.

Le *Luther-Jahrbuch* pour l'année 1959 contient, lui aussi, un certain nombre d'études de détail sur la vie et la doctrine de Luther ; mais, de plus, l'éditeur y a joint, comme dans chaque *Luther-Jahrbuch*, le compte-rendu des principaux ouvrages récemment publiés sur le Réformateur de Wittenberg, et une bibliographie aussi complète que possible de ce qui a été écrit dans le monde entier sur Luther en l'année 1956. Comme tel, le *Luther-Jahrbuch* est un instrument de travail extrêmement précieux pour tous ceux qui s'intéressent à Luther et au courant religieux luthérien.

François BIOT

Walter Theodor CLEVE, *Evangelisch und katholisch*, Witten, Luther-Verlag, 1958, 120 p.

Un prêtre catholique romain devenu pasteur reprend ici l'exposé des différences essentielles entre le catholicisme et le protestantisme. On sait le risque d'une telle publication. Et il faut bien reconnaître que l'auteur manifeste un manque de compréhension qui fait peine pour de nombreux aspects de l'Eglise romaine. Nous ne sommes pas sûr que ce soit rendre un service au dialogue loyal entre les confessions chrétiennes que de publier de telles pages.

François BIOT

Karl KUPISCH, *Zwischen Idealismus und Massendemokratie*, Berlin, Lettner-Verlag, 1955, 296 p., 9,80 DM.

Sous ce titre, Karl Kupisch publie une histoire de l'Eglise évangélique en Allemagne, de 1815 — époque de l'idéalisme — à 1945 — époque des démocraties totalitaires. L'ouvrage est destiné surtout aux professeurs, éducateurs ou catéchistes. Il ne se présente donc pas comme un travail de recherche, mais plutôt comme un livre de bonne vulgarisation. Il sera utile aussi à ceux qui veulent avoir une certaine connaissance de l'Eglise évangélique allemande de nos jours : il n'est pas possible d'en comprendre les différents aspects sans avoir quelque idée de son histoire dans les cent cinquante dernières années.

François BIOT

Richard ECKSTEIN (édit.), *Wir antworten*, München, Claudius Verlag, 3 vol., 1955, 1956, 1957, 258 p., 256 p., 256 p., 17,50 DM.

Ces trois tomes réunissent les réponses faites par des personnalités marquantes du protestantisme allemand à des questions diverses réellement posées par des jeunes sur le christianisme et ses conséquences pratiques. Est-ce que le Christ a réellement existé ? Comment croire au Christ, puisqu'on n'a pas de preuves ? Pourquoi y a-t-il des contradictions dans la Bible ? Peut-on dire qu'un homme est perdu s'il ne croit pas au Christ, alors qu'il est pourtant honnête et loyal ? Le suicide est-il un péché ? Un chrétien peut-il être socialiste ? D'où vient le mal ? L'homme n'a-t-il pas créé Dieu comme une drogue contre son angoisse ? Etc., etc.

Les réponses se veulent succinctes, claires, dans un style mo-

derne, attrayant pour les jeunes et débarrassé des clichés classiques du langage ecclésiastique. Le souci louable d'une telle présentation peut avoir pourtant des inconvénients : certaines réponses donnent parfois l'impression de facilité et de simplification un peu trop poussée.

François BIOT

Claude TRESMONTANT, *Essai sur la connaissance de Dieu*, Paris, Cerf, 1959, 215 p.

« La démarche que nous avons essayé de mettre ici sur le papier constitue, à nos yeux, une démarche rationnelle ; c'est une démarche de la pensée, logique, réfléchie, sans *saut qualitatif dans l'absurde* (Kierkegaard). Nous pensons donc, contrairement au fidéisme régnant, qu'une connaissance de Dieu est possible, en usant correctement de la pensée humaine, à partir de la création... *En fait*, la connaissance de l'Absolu conçu comme transcendant, libre et créateur, ne s'est réalisée qu'à l'intérieur du Peuple de Dieu. Cela ne prouve pas, encore une fois, que l'intelligence humaine soit par elle-même incapable d'atteindre à cette connaissance. Cela prouve seulement qu'une conversion de l'intelligence est nécessaire pour y accéder » (p. 207 et 209).

Le propos de M. Tresmontant est donc des plus classiques ; ce n'est pas ce qui le rend inintéressant ; on oserait presque dire : au contraire, et l'on ne peut éviter de ressentir quelque sympathie *a priori* envers un auteur qui reprend à son compte une position si peu « moderne » !

L'ouvrage est divisé en trois parties, qui étudient successivement la connaissance de Dieu à partir du monde (abstraction faite du phénomène Israël), la connaissance de Dieu à partir d'Israël (abstraction faite du phénomène chrétien) et la connaissance de Dieu à partir du Nouveau Testament. L'ensemble constitue une formule nouvelle de la philosophie chrétienne, qui ne s'enracine pas seulement dans la pensée des auteurs chrétiens, mais directement dans la *théologie naturelle biblique* (l'auteur pense, en effet, que l'effort de rationalisation, qui a échoué dans la philosophie grecque, est parvenu à ses fins en Israël, cf. p. 164).

L'affirmation essentielle de cette théodicée biblique est que le monde n'est pas l'Absolu, mais une création de l'Absolu. Cette thèse est de soi rationnelle et, de ce point de vue, une connaissance de Dieu à partir du monde est possible. En fait, la philosophie extrabiblique a toujours oscillé entre trois positions, incapable de se fixer fermement en aucune : le monde est quelque chose de l'Absolu sinon l'Absolu lui-même ; le monde n'est pas l'Absolu, mais créé par l'Absolu ; le monde n'est pas l'Absolu et il n'y a pas d'Absolu.

La raison est capable de *penser* la seconde de ces trois affirmations ; mais l'homme ne la peut vivre qu'au prix d'une *conversion* de tout son être, et M. Tresmontant semble estimer que cette conversion n'est possible que par la prise en considération du « phénomène Israël » et du « phénomène Jésus ». C'est sur ce point précisément qu'on devra s'interroger. Et sans en venir à cette question,

nous nous demandons si M. Tresmontant n'amoindrit pas la force de sa réflexion en se donnant la partie trop belle ; nous restons rêveur devant la longue analyse qui nous est proposée de la Critique kantienne et devant le jugement péremptoire qui la résume : « Le sujet connaissant kantien est sans situation métaphysique » (p. 79). Le malheureux Kant est depuis trop longtemps la bête noire des philosophes chrétiens ; il serait temps de s'en prendre aux mauvaises interprétations de Kant.

J.-Y. JOLIF

Jean LABBENS, *L'Eglise et les centres urbains*, Paris, Spes, 1959, 137 p.

Jean CHÉLINI, *La ville et l'Eglise* (Coll. Rencontres, 52), Paris, Cerf, 1958, 364 p.

« Il eût fallu trouver pour cet ouvrage un titre plus léger, car en dépit des apparences il ne s'agit point d'un livre sérieux. C'est un simple mouvement de mauvaise humeur, avec les exagérations, les à peu près, les boutades qu'un tel mouvement implique » (p. 7). S'il y a, dans le livre de M. Labbens, des lignes qui ne doivent pas être prises tout à fait au sérieux, ce sont bien celles que nous venons de citer. Certes, nous ne sommes pas en présence d'un ouvrage technique : l'auteur nous avertit (et l'on peut le prendre au sérieux sur ce point) qu'il n'avait écrit que « pour orienter les discussions amicales d'un groupe restreint. On n'est maître que des manuscrits enfermés dans un tiroir : pour avoir été dactylographiées et remises à quelques personnes, ces pages se sont illégitimement reproduites. Les voyant échapper à notre contrôle et tomber dans l'inconduite, nous nous sommes décidé à leur accorder l'émancipation » (p. 7-8).

Disons donc que, sous une forme souvent humoristique et toujours dépouillée de l'appareil scientifique qu'elles présupposent, ce sont des réflexions sérieuses et graves qui sont livrées à un public que n'atteindrait pas un ouvrage austère surchargé de références bibliographiques. Que veut essentiellement montrer M. Labbens ? « L'idée se répand par les conversations, les articles, les livres, que l'urbanisation exerce une causalité propre sur la vie religieuse. Nous pensons que cette idée est fautive et dangereuse... Si (nos remarques) ont un sens, l'urbanisation ne s'accompagne d'une désaffection religieuse que pour s'être produite dans des conditions spéciales. Que le caractère de cette urbanisation n'ait pas été clairement perçu, ne constitue pas la moindre de ces conditions » (p. 7).

Le fait essentiel, aux yeux de M. Labbens, est que le citadin est un *migrant* : la constitution même des concentrations urbaines suppose un afflux de population rurale ; le citadin est en continuel déplacements ; il est toujours un étranger ; il est en perpétuelle mobilité sociale. L'étude de la pratique religieuse dans les villes s'éclaire si on la met en perspective sur cette notion de migration ; beaucoup plus profondément que les catégories socio-économiques le degré d'intégration sociale permet de comprendre les variations de la pratique religieuse. Soulignons l'intérêt des pages consacrées à la culture — primaire ou secondaire — des pratiquants : moins

intégré au groupe, le citoyen primaire est aussi moins pratiquant, et la paroisse urbaine tend à devenir une paroisse de secondaires.

Plus précisément, la migration à laquelle nous assistons doit être définie comme une *migration de masses* et non une migration de groupes; autrement dit, elle fait surgir un ensemble de « personnes agissant en isolées, sous l'effet de décisions individuelles, mais dont les résultats convergent pour donner naissance à un phénomène social qui peut être d'importante envergure » (p. 87). Ce phénomène doit être décisif pour l'orientation de la pastorale et de l'effort missionnaire : « Aujourd'hui, l'Eglise rencontre des masses et les méthodes missionnaires ne peuvent être que des méthodes de masse » (p. 93). Or, estime M. Labbens, il faut bien noter un grave malentendu : « L'Eglise s'adresse à un groupe et nos contemporains entendent le langage de la masse » (p. 104); « nous présentons à une masse des modes de pensée, de vie et d'adhésion qui sont conçus pour des groupes cohérents et fortement structurés » (p. 108). C'est oublier la tâche la plus urgente, qui est une tâche d'intégration, dans laquelle la religion a son rôle propre à jouer. Encore faut-il qu'elle ait conscience du problème posé : « Il s'agit sans doute d'une transformation radicale dans les conditions de la vie humaine, de la rupture avec la civilisation rurale dont les fondements et les thèmes principaux remontent jusqu'à la préhistoire. L'urbanisme, genre de vie, naît sous nos yeux. L'homme doit se définir à nouveau face aux conditions nouvelles de son existence » (p. 124).

M. Labbens estime que les chrétiens n'ont pas atteint la lucidité qui leur permettrait de faire face au problème. Evoquant les universités catholiques, qui ont « pour mission essentielle de christianiser la culture », il remarque : « Là où s'élabore principalement l'homme des villes, là où il définit sa manière de vivre, d'habiter, de se mouvoir, de se lier à ses semblables, les universités catholiques sont absentes. Leur parler d'urbanisme, c'est évoquer à leurs yeux l'agent voyer et avec un sourire d'onctueuse condescendance elles vous proposent de disserter plutôt sur le panthéisme de Lamar-tine » (p. 126).

Il faut prendre au sérieux ce petit livre. Car, avec sérieux, il pose une question fondamentale : « Il est temps de se souvenir que la Jérusalem céleste apparaît *comme une ville* et une vision de paix » (p. 136).

L'ouvrage de M. Chelini présente le matériel rassemblé par les enquêtes de sociologie religieuse urbaine, montre les problèmes que pose l'inadéquation des structures ecclésiastiques aux structures urbaines, se demande enfin dans quelle mesure la vie religieuse médiocre réagit cependant sur les cadres et la vie des grandes agglomérations. Un appendice donne des indications sur les conditions dans lesquelles doit être opérée une recherche historique visant à éclairer la situation présente; vient ensuite un très utile vocabulaire de la sociologie religieuse du catholicisme; enfin, l'auteur présente les différents modèles de fiches utilisées pour les consultations paroissiales et fournit une bibliographie qui rassemble les ouvrages les plus importants pour la France, la Belgique, l'Espagne et l'Italie.

Pareil ouvrage se prête mal à une brève recension : il constitue avant tout un instrument de travail et un point de départ pour la réflexion. « Les consultations paroissiales », note M. Le Bras dans la Préface, « ne nous livrent que des catalogues ; elles nous révèlent des présences et des absences qu'il s'agit de comprendre et de juger ». Pour comprendre et juger, il faut toute une formation ; et le livre de M. Chélini donnera une initiation sérieuse aux prêtres et aux militants qui voudront bien prendre la peine de le lire et de l'étudier.

J.-Y. JOLIF

Louis BORDET, *Religion et mysticisme* (Coll. Initiation philosophique), Paris, Presses universitaires de France, 1959, 135 p.

Au terme d'une étude très fine et richement documentée, qui porte successivement sur l'extase, les explications diverses qui en ont été proposées, le rôle de l'intelligence et celui de la sensibilité dans la vie mystique, le Chanoine Bordet analyse la spécificité du mysticisme et ses rapports avec la religion.

La vie mystique, union de l'âme avec un objet divin, lui semble sans commune mesure avec la religion (ce qui ne signifie pas sans rapport avec la religion). Cette distinction des domaines permet de résoudre plus facilement certains problèmes théologiques, et par exemple tranche la querelle du pur amour et du quiétisme : « La querelle de Bossuet et de Fénelon portait sur des sentiments qui n'étaient pas justiciables de la même psychologie, mais de deux psychologies que les adversaires n'avaient pas pris soin de distinguer » (p. 126).

La distinction proposée éclaire singulièrement la mystique chrétienne, qui emprunte manifestement des voies propres pour rejoindre Dieu. L'auteur souligne fortement ce trait apparemment paradoxal que les mystiques chrétiens laissent dans l'ombre et perdent de vue Jésus-Christ, médiateur entre Dieu et les hommes. Ce que le mystique veut atteindre n'est pourtant pas autre que le Dieu vers lequel tend à sa manière l'homme religieux ; on peut dire en ce sens que « la mystique démontre le fond solide de toute religion » (p. 128) : ce que vise la religion, ce qu'elle cherche à rejoindre au travers des médiations (ou du Médiateur), la mystique en montre la réalité en le faisant *toucher*.

L'auteur se refuse pourtant à faire de la mystique la source de la religion, en ce sens du moins que celle-ci ne serait qu'un mysticisme figé et dégradé ; il voit au contraire la religion tout entière animée et vivifiée par l'élan mystique, si bien que toute âme religieuse peut être appelée mystique. Ainsi, après avoir séparé mysticisme et religion, doit-on ajouter qu'ils se rejoignent au bénéfice de la religion.

Nous aimerions en avoir assez dit pour inciter à lire ce livre qui pose beaucoup de questions, mais qui les éclaire avec beaucoup de bonheur et de pénétration.

C. R.

## II. NOTICES

Paul GALLAY, *Grégoire de Nazianze* (Coll. Eglise d'hier et d'aujourd'hui), Paris, Ed. ouvrières, 1959, 102 p., 3,90 NF.

Denys GORCE, *Paulin de Nole*, *Ibid.*, 1959, 90 p., 3,50 NF.

Michel MESLIN, *Hilaire de Poitiers*, *Ibid.*, 1959, 102 p., 3,50 NF.

*Lumière et Vie* a dit à plusieurs reprises l'intérêt de la collection « Eglise d'hier et d'aujourd'hui » publiée par les Editions ouvrières et dirigée par Bernard Coutaz. Les trois volumes parus le plus récemment dans cette série sont consacrés respectivement à un grave savant théologien, Grégoire de Nazianze ; à un homme effacé et pourtant influent, Paulin de Nole, riche bordelais devenu moine ; enfin à l'un des plus grands docteurs de l'Eglise d'Occident : Hilaire de Poitiers. Comme il est de règle dans cette collection, chacun de ces volumes offre une courte biographie et des extraits de l'œuvre du Père de l'Eglise étudié.

IRÉNÉE DE LYON, *Démonstration de la prédication apostolique* (Coll. Sources chrétiennes), Paris, Ed. du Cerf, 1959, 184 p., 9,60 NF.

Jean CASSIEN, *Conférences*, III, *Ibid.*, 1959, 246 p., 15 NF.

GÉLASE I<sup>er</sup>, *Lettre contre les Lupercales et Dix-huit messes du sacramentaire léonien*, *Ibid.*, 1959, 276 p., 13,80 NF.

La collection « Sources chrétiennes » que nos lecteurs connaissent bien se situe à un niveau plus scientifique que la collection « L'Eglise d'hier et d'aujourd'hui ». Parmi les derniers volumes parus, figure une traduction de la *Démonstration de la prédication apostolique* du grand évêque de Lyon, saint Irénée. Cette traduction de L.-M. Froidevaux renouvelle celle du P. Barthoulot insérée dans la *Patrologie orientale*. Un autre volume contient les Conférences XVIII-XXIV de Jean Cassien. Comme pour les deux tomes précédents de cette œuvre, la traduction et les notes sont de Dom E. Pichery. Enfin G. Pomarès introduit, édite et traduit la lettre du pape Gélase I<sup>er</sup> contre le culte païen des Lupercales. Il rapproche ensuite de cette lettre dix-huit messes du sacramentaire léonien et prouve que ces messes ont été composées par Gélase lui-même à l'occasion de sa lutte contre les Lupercales.

Germain HUDON, *La perfection chrétienne d'après les sermons de saint Léon* (Coll. Lex Orandi), Paris, Ed. du Cerf, 1959, 276 p., 9,90 NF.

Antoine PAULIN, *Saint Cyrille de Jérusalem catéchète*, *Ibid.*, 1959, 256 p., 10,80 NF.

Le P. Hudon replace le pape saint Léon dans son milieu politique et spirituel et nous aide à relire ses homélies qui ont, dans une large mesure, modelé les formes liturgiques postérieures.

De son côté, le P. Paulin ne se contente pas d'exposer le contenu de la catéchèse de saint Cyrille : il en dégage la méthode et l'esprit. Grâce à cette précieuse étude les catéchètes modernes pourront s'inspirer plus facilement du grand évêque de Jérusalem.

AELRED DE RIEVAULX, *Quand Jésus eut douze ans* (Coll. Sources chrétiennes), Paris, Ed. du Cerf, 1958, 136 p., 6,60 NF.

GUILLAUME DE SAINT-THIERRY, *La contemplation de Dieu*, *Ibid.*, 1959, 160 p., 8,40 NF.

RICHARD DE SAINT-VICTOR, *La Trinité*, *Ibid.*, 1959, 528 p., 24 NF

La collection « Sources chrétiennes » s'est enrichie récemment d'une nouvelle section consacrée au « Textes monastiques d'Occident ». Elle complétera et poursuivra l'œuvre de la « Bibliothèque de spiritualité médiévale » dans laquelle Dom Déchanet a déjà publié plusieurs textes importants.

*Quand Jésus eut douze ans*, méditation exégétique de l'abbé de Rievaulx, célèbre surtout pour son traité de *L'amitié spirituelle*, est introduit par Dom Anselme Hoste et traduit par l'abbé Joseph Dubois. *La contemplation de Dieu* et *l'Oraison de Dom Guillaume* sont éditées et traduites par Dom Jacques Hourlier. Enfin le P. Gaston Salet présente le texte et la traduction du *De Trinitate* de Richard de Saint-Victor. Dans la même série les éditeurs annoncent des œuvres de saint Bernard, saint Anselme, Amédée de Lausanne, Isaac de l'Etoile, etc.

A.-M. ROGUET, *On nous change la religion !* (Coll. Tout le monde en parle), Paris, Ed. du Cerf, 1959, 124 p., 3,30 NF.

Jean STEINMANN, *Pour ou contre Danilo Dolci*, *Ibid.*, 1959, 112 p., 3,30 NF.

Henri LEMAITRE, *Les fascismes dans l'histoire*, *Ibid.*, 1959, 120 p., 3,60 NF.

Georges HOURDIN, *La nouvelle vague croit-elle en Dieu ?*, *Ibid.*, 1959, 128 p., 3,60 NF.

Xavier GRALL, *Mauriac journaliste*, *Ibid.*, 1960, 112 p., 3,60 NF.

La dynamique collection « Tout le monde en parle » a publié coup sur coup plusieurs ouvrages très intéressants. Dans le premier, le P. Roguet, directeur du Centre de pastorale liturgique, passe en revue les réformes liturgiques récentes et démontre, avec le sourire, que la religion est vivante : c'est pourquoi elle évolue.

L'abbé Steinmann est un ami personnel de Danilo Dolci, qu'il a rencontré en Sicile il y a quelques années. La documentation de son livre est donc puisée aux meilleures sources.

L'ouvrage d'Henri Lemaître nous paraît spécialement important. L'auteur a su dégager, par une analyse historique, les grandes lignes de force d'un phénomène politique qui, hélas, ne fait pas encore partie d'un passé révolu !

Georges Hourdin, utilisant les résultats de la grande enquête lancée en 1957 par *La vie catholique illustrée* avec l'Institut français d'opinion publique, scrute la foi des huit millions de jeunes français qui ont entre 18 et 30 ans. Cette étude intéressera tous ceux qui ont une responsabilité pastorale à l'égard des jeunes.

Xavier Grall, enfin, dans un livre d'où la passion et la violence ne sont pas absentes, examine les options politiques de François Mauriac journaliste.



R. BERNARD, o. p., *Le mystère de Jésus*, 2 vol., Mulhouse, Salvator, 1959, 572 et 622 p., les 2 vol. : 24 NF.

*Lumière et Vie* a rendu compte longuement naguère (n° 35, p. 182-184) de la première édition de ce travail, paru en 1957. Qu'une deuxième édition soit déjà nécessaire prouve l'intérêt que les lecteurs ont pris à ces deux riches volumes.

## LIVRES REÇUS

DIDIER DE CRÉ, *Notre-Dame de la Trinité*, III, Libr. mariale et franciscaine, Blois, 1959, 284 p.

Jean DANIELOU, *Le chrétien et le monde moderne*, Tournai, Desclée et Cie, 1959, 79 p.

Armand PAYOT, *L'offrande du berger*, Genève, Labor et Fides, 1959, 74 p.

MARIE DE SAINT-JEAN, *Le Père Chauvin et les dominicains des campagnes*, Paris, Gabalda, 1959, 136 p.

Gervais QUENARD, *Tout l'Evangile avec un mot pour chaque jour*, Paris, Lethielleux, 1959, 514 p.

Marc TRÉMEAU, *Principes de morale chrétienne*, Paris, Lethielleux, 1959, 312 p.

Paul WINKLER, *Les sources mystiques des concepts moraux de l'Occident*, Paris, éd. de Trévise, 1957, 91 p.

*Cahiers de vie franciscaine*, 25 : Notre pain quotidien.

*Cahiers lasalliens*, I : Les citations néo-testamentaires dans les *Méditations pour le temps de la retraite*, par Frère Flavien-Marie.

*Rythmes du monde*, 1959/3-4 : Le Japon en face du Christ.

# SESSION D'INITIATION A L'HÉBREU BIBLIQUE DE CHARTRES

PAQUES 1960

Deux sessions d'initiation à l'hébreu biblique auront lieu à Chartres durant les prochaines vacances de Pâques, du mardi 12 avril (soir) au samedi 16 (soir) et du lundi 18 avril (soir) au vendredi 22 (soir), avec la participation des RR. PP. Barthélemy, o. p., professeur à l'Université de Fribourg ; Au Bray, professeur au scolasticat de l'Oratoire ; Rembry o. f. m., professeur à « La Clarté-Dieu » ; Maigret et Motte, professeurs au scolasticat de Solignac ; de Sœur Despina de Sion, de l'Ecole des langues orientales et de Monsieur Horowitz, secrétaire général de l'Institut de la connaissance hébraïque, professeur d'hébreu aux lycées Voltaire et Janson de Sailly.

Ces deux sessions ont pour but : d'apprendre à lire à ceux qui ne savent rien, à traduire à ceux qui savent lire, à interpréter à ceux qui savent traduire. Elles comporteront des cours gradués d'après les connaissances préalables des auditeurs, des répétitions, des conférences. Elles sont ouvertes à tous.

Adresser les demandes de renseignements au :

Secrétariat des Sessions de Chartres, Séminaire des Missions, Solignac (Haute-Vienne).

## SIXIÈME SESSION BIBLIQUE DE LA TOURETTE

(25-29 JUILLET 1960)

La sixième session biblique organisée par le P. Barthélemy, o. p. et le P. Beaupère, o. p., dans le cadre du Centre Saint-Dominique, à Eveux-sur-l'Arbresle (Rhône) aura lieu du 25 juillet (soir) au 29 juillet (après-midi).

Elle sera consacrée cette année à **MOÏSE ET L'EXODE, NOTRE PAQUE**. Comme de coutume, à côté de ce sujet principal, des causeries d'initiation s'adresseront aux auditeurs les moins familiarisés avec la lecture de la Bible. Ce programme sera complété enfin par des travaux pratiques, des causeries, des veillées qui mettront au courant de l'actualité biblique (découvertes, travaux, publications).

Cette session est ouverte à tous.

Un programme détaillé sera publié prochainement.

Renseignements : **CENTRE SAINT-DOMINIQUE**, Eveux-sur-L'Arbresle (Rhône). Téléphone : 195 à L'Arbresle.

*Le Gérant : J.-Y JOLIF*

Imprimerie Artistique P. Jacques, Aix-les-Bains (Savoie)

Dépôt légal : 1<sup>er</sup> trimestre 1960

# LUMIÈRE ET VIE

## TABLE DES MATIÈRES DU TOME VIII (1959)

### ENSEMBLES

L'espérance .....	41	1-129
L'argent .....	42	1-89
Conception chrétienne de la femme .....	43	1-149
Amour de Dieu, amour des hommes .....	44	1-96
Le concile œcuménique .....	45	1-153

### EDITORIAUX

1959 .....	41	1-2
L'argent .....	42	1-3
Le Père Augustin Grail .....	43	1-3
Allocution prononcée aux funérailles du Père Grail ..	43	4-6
Hommes et femmes .....	43	7-10
L'humanité de Dieu .....	44	1-7
Un concile œcuménique .....	45	1-2
Au seuil d'une nouvelle année .....	45	159-160

### ARTICLES

ARCHAMBAULT P., Nos contemporaines .....	43	11-26
BEAUPÈRE R., L'espérance chrétienne et les espérances de notre temps .....	41	81-96
ID., Calvin et l'argent .....	42	80-89
BESNARD A.-M., Qui est mon prochain? .....	44	37-57
BLETON P., Argent et classes sociales .....	42	6-20
BOSC J., Note sur la théologie conciliaire de la Réforme	45	146-153
CAMBLLOT P.-Th., Les conciles œcuméniques dans l'Anti- quité .....	45	3-17
CARRA DE VAUX SAINT-CYR M.-B., Les conciles œcu- méniques du second millénaire de l'histoire de l'Église .....	45	18-38
CONGAR Y., L'Église, le Concile et « les autres » .....	45	69-92
DELHAYE Ph., Les niveaux et les dimensions de l'espé- rance .....	41	40-60
GELIN A., L'espérance dans l'Ancien Testament .....	41	3-16
GEREST R.-C., Les Conciles œcuméniques d'Union .....	45	93-120
HAMER J., Le concile œcuménique, engagement de toute l'Église .....	45	39-68

HENRY A.-M., Pour une théologie de la féminité . . . . .	43	100-128
JOLIF J.-Y., La paix : espoir ou illusion ? . . . . .	41	97-118
ID., L'amour des hommes chez saint Ignace de Loyola . .	44	69-88
LACAN M.-F., Notre espérance : Jésus-Christ . . . . .	41	17-39
LE GUILLOU M.-J., L'Orthodoxie et les conciles . . . . .	45	121-123
LUQUET R., Amour de contemplation ou amour de miséricorde ? . . . . .	44	89-96
METZKE E., Anthropologie des sexes . . . . .	43	27-52
NATHAN M., Des femmes et du roman . . . . .	43	127-132
PERRIN J., L'argent et le travail . . . . .	42	44-46
RACOVEANU G., L'œcuménicité. Point de vue de la théologie orthodoxe roumaine . . . . .	45	124-145
RAMLOT M.-L., Le nouveau commandement de la nou- velle alliance ou Alliance et commandement	44	9-36
REFOULÉ F.-R., Le problème des « femmes-prêtres » en Suède . . . . .	43	65-99
RÉGAMEY P.-R., La condition de notre espérance . . . . .	41	61-79
ROMANEY Ch., Le théologien n'a-t-il rien à dire ? . . . .	42	67-79
SOULLARD P.-M., Le statut de la femme dans l'Eglise	43	53-64
VOILLAUME R., La charité, amitié divine . . . . .	44	59-68
VO THANH LOC, Argent et création des richesses . . . . .	42	21-30

### CHRONIQUES ET DOCUMENTS

Economie de l'espérance chrétienne . . . . .	41	119-121
Le Département du Conseil œcuménique des Eglises pour la coopération entre hommes et femmes dans l'Eglise et la société . . . . .	43	133-144
Le péché collectif (par M.-J. GERLAUD) . . . . .	44	97-103

### OUVRAGES RECENSES

AMIOT Fr., Histoire de la messe . . . . .	43	169-170
AUBERT R., Unité. La semaine de prière pour l'Unité chrétienne . . . . .	43	175
AUBIGNÉ, Agr. d', Les Tragiques . . . . .	44	115-116
AUGUSTIN (Saint), Le visage de l'Eglise . . . . .	44	125
BAGOT J.-P., Connaissance et amour . . . . .	43	154-157
BALTHASAR H. U. von, Dieu et l'homme d'aujourd'hui	43	154-156
BARSOTTI D., Parle Seigneur ! . . . . .	42	98
BARTH K., Dogmatique : la doctrine de Dieu (II/1) . .	42	107-108
ID., La théologie évangélique au XIX <sup>e</sup> siècle . . . . .	42	108
ID., Communauté chrétienne et communauté civile . . . .	44	117-119
ID., Lettre à un pasteur de la République démocratique allemande . . . . .	42	108-109
BARTSCH H. W., Kerugma und Mythos, V . . . . .	43	172
BEAUPÈRE R., Sur les traces du Christ au pays de la Bible . . . . .	41	131
BÉNÉTREAU S. et MILLON G., Les Eglises de professants	43	162-163
BÉNICHOU R., Ecrits juifs . . . . .	43	171

BERDIAEV N., Le sens de la création .....	41	142-143
BERNARD R., L'espérance .....	41	128-129
BIELER A., La pensée économique et sociale de Calvin	42	80-89
BIOT R., Dix prières du pèlerin à N.-D. de Lourdes ...	42	96-97
Id., Lourdes et le miracle. Dialogues de médecins .....	42	96-97
BIROU A., Sociologie et Religion .....	43	157-160
BOULANGÉ J., cf. DELHAYE		
BONSIRVEN J., Vocabulaire biblique .....	42	90
BOURGUET P., Huguenots, le sobriquet mystérieux ....	43	160-161
BRETON S., Situation de la philosophie contemporaine .	43	154
BULTMANN, Histoire et eschatologie .....	42	109-110
BURROWS M., Lumière nouvelle sur les manuscrits de la Mer Morte .....	44	110
CAFFAREL H., Propos sur l'amour et la grâce .....	44	107
CALVIN J., Lettres anglaises, 1548-1561 .....	44	115-116.
Id., Petit traité de la Sainte Cène .....	43	160
CARPENTIER R., La vie religieuse : Documents pontifi- caux du règne de Pie XII .....	44	125
CATHERINE DE RICCI (Sainte), Textes choisis .....	42	97-98
CHABAS Y., Prudentissime frère Thomas d'Aquin ....	44	111-112
CHAMBRE H., Christianisme et communisme .....	43	154-156
CHAMPDOR A., Les civilisations de la Mer Morte ....	42	90-91
CHAMSON A., Trois discours « au désert » .....	43	160-161
CHENEVIÈRE Ch., L'Eglise de Genève de 1909 à 1959 .	44	115-116
CHENU M.-D., La théologie est-elle une science ? ....	43	169-171
Id., Saint Thomas d'Aquin et la théologie .....	44	111-112
COLINON M., L'Eglise en face de la franc-maçonnerie ..	41	141-142
COLLINET R., La Réformation en Belgique au XVI <sup>e</sup> siècle .....	43	162
Id., Histoire du protestantisme en Belgique aux XVII <sup>e</sup> et XVIII <sup>e</sup> siècles .....	43	162
CRESPY G., Jésus-Christ .....	42	112
CRISTIANI L., Nos raisons de croire. Sens et vertu de l'apologétique .....	43	168-169
CROS L., Lourdes 1858. Témoins de l'événement .....	43	166-167
CULLMANN O., Christologie du Nouveau Testament ..	44	108-109
DALMAIS I.-H., Les liturgies d'Orient .....	43	163-164
DAUBERCIES P., La condition charnelle .....	43	150-151
DAUJAT J., La grâce et nous chrétiens .....	43	169-170
DEHN G., Le Fils de Dieu .....	41	129-130
DELHAYE Ph., La philosophie chrétienne au Moyen Âge .....	43	150-151
DELHAYE Ph. et BOULANGÉ J., Espérance et vie chré- tienne .....	41	128
DIÉTRICH S. de, Hommes libres .....	42	91-92
DODD C.-H., Morale de l'Evangile .....	43	171-172
DOUILLET J., Qu'est-ce qu'un saint ? .....	43	169-170
DORESSE J., Les livres secrets des gnostiques d'Egypte, I et II .....	43	109-110
DUMEIGE G., cf. IGNACE DE LOYOLA, Lettres		
DUPLOYÉ P., Rhétorique et Parole de Dieu .....	42	97
EINSTEIN A., Comment je vois le monde .....	43	173

ESSER K., Thèmes spirituels .....	44	121
EVDOKIMOV P., La femme et le salut du monde .....	43	165-166
FEUILLET A., cf. ROBERT		
FICHTER J.-H., Die gesellschaftliche Struktur der städtischen Pfarrei .....	42	101
FIRKEL E., Destin de la femme .....	43	165-166
FRANÇOIS DE SALES (Saint), Mémorial sur l'Eglise ....	44	120
ID., Traité de l'amour de Dieu .....	44	120
GALOT J., Marie dans l'Evangile .....	42	104
ID., L'Esprit d'amour .....	44	105
GÉRAUD J., Itinéraire médico-psychologique de la vocation .....	44	123
GIBRAN K., Le prophète .....	42	105
GIULIANI M., cf. IGNACE DE LOYOLA, Journal spirituel		
GOETZ D.-H., Satan, l'ennemi de l'homme .....	44	120
GORRÉE G., Charles de Foucauld .....	42	106-107
GOUST Fr., En marche vers l'amour .....	44	106
GROSCHÉ R., Et intra et extra .....	42	111
GROSHENS J.-C., Les institutions et le régime juridique des cultes protestants .....	41	132-133
GUERRE R. et ZINTY M., Nous voulons voir le Christ .	44	123
HAMEL J., Le combat de l'Eglise dans l'Allemagne de l'Est .....	42	108-109
HAMELIN J., Le théâtre chrétien .....	43	167-168
HAMMAN A., L'apostolat du chrétien .....	42	102
HAYEN A., La communication de l'être d'après saint Thomas d'Aquin .....	43	150-153
HERING J., La seconde épître de saint Paul aux Corinthiens .....	42	92
HERVÉ P., Ce que je crois .....	43	154-157
HOURTICQ B., LECOMTE R. et POUJOL P., Le Paris protestant du XVI <sup>e</sup> siècle à nos jours .....	43	160-161
HUOT-PLEUROUX P., Histoire de la musique religieuse .	41	139-140
IGNACE DE LOYOLA (Saint), Lettres .....	44	69-88
ID., Journal spirituel .....	44	69-88
ISAAC J., Jésus et Israël .....	43	171
JACOB G., KUNST H. et STAEHLIN W., Die evangelische Christenheit in Deutschland .....	44	116
JAEGHER P. de, La vertu d'amour. Méditations .....	44	105
JAVET J.-S., L'Evangile de la grâce .....	41	129-130
JOURNET Ch., Théologie de L'Eglise .....	41	141
ID., La volonté divine salvifique sur les petits enfants .	44	112-113
JUNGMANN J. A., La messe, son sens ecclésial et communautaire .....	42	95
KOCH Ch., Le test de l'arbre .....	43	157-158
KUENG H., Rechtfertigung. Die Lehre Karl Barths und eine katholische Besinnung .....	41	137-138
KUNST H., cf. JACOB		
LACROIX J., Le sens de l'athéisme moderne .....	43	154-155
LAGARDE G. de, La naissance de l'esprit laïque au déclin du Moyen Age .....	43	173-174
LANDIN B. Y., Yearbook of American Churches for 1959	41	132-133

LA PIRA G., Esquisses pour une politique chrétienne .	44	120-121
LAURENTIN R., Lourdes. Documents authentiques . . . . .	43	167
LECLERC E., Sagesse d'un pauvre . . . . .	44	121
LECOMTE R., cf. HOURTICQ		
LEFEBVRE G., L'Esprit de Dieu dans la sainte liturgie . .	44	114-115
LESTRINGANT P., Visage du protestantisme français . . .	43	160-161
LIBERMANN F., Commentaire de saint Jean . . . . .	43	176
LIÉGÉ P.-A., Jeune homme, lève toi ! . . . . .	44	121
LODS M., Confesseurs et Martyrs, successeurs des prophètes . . . . .	42	105-106
LORIAUX R., L'être et la forme selon Platon . . . . .	43	173
LOT-BORODINE M., Un maître de la spiritualité byzantine au XIV <sup>e</sup> siècle, Nicolas Cabasilas . . . . .	43	165
LUBIENSKA DE LENVAL H., L'univers biblique où nous vivons . . . . .	41	131-132
LUTHER M., Œuvres, VIII . . . . .	43	163
MARC A., L'être et l'esprit . . . . .	43	150-152
MARIE (Sœur), O père qui m'avez parlé . . . . .	42	105
MARION E., La Suisse protestante unie pour mieux servir . . . . .	41	132-133
MASSABKI Ch., Le Christ, rencontre de deux amours . . .	44	105
MEAD F. S., Handbook of Denominations in the United States . . . . .	41	132-133
MEERSSMAN G. G., L'hymne acathiste en l'honneur de la Mère de Dieu . . . . .	43	164
MEHL R., Explication de la Confession de foi de la Rochelle . . . . .	43	160-162
MERTON Th., La vie silencieuse . . . . .	41	140
MESEGUER P., Le secret des rêves . . . . .	43	157-158
MEYENDORFF J., Introduction à l'étude de Grégoire Palamas . . . . .	44	113-115
Id., Saint Grégoire Palamas et la mystique orthodoxe . .	44	113-115
MEYER A. de, Sainte Catherine de Ricci . . . . .	42	97-98
MICHAUD H., Sur la pierre et l'argile . . . . .	42	90-91
MIEGGE G. L'Évangile et le mythe dans la pensée de R. Bultmann. . . . .	42	110-111
MILLON G., cf. BÉNÉTREAU		
MONOD A., Pages choisies . . . . .	43	162
MUELLER L., Russischer Geist und evangelisches Christentum . . . . .	41	138
MUELLER R., Walter Rauschenbusch . . . . .	41	138-139
NAUCK W., Die Tradition und der Charakter des ersten Johannesbriefes . . . . .	44	109
NEDONCELLE M., Existe-t-il une philosophie chrétienne ? . . . . .	43	169-170
NEILL S., Le Dieu des chrétiens . . . . .	42	101
NEWMAN J. H., Pensées sur l'Eglise . . . . .	44	112
NIEBUHR R., The Self and the Dramas of History . . . .	41	133-135
NIEMOELLER W., Die evangelische Kirche im dritten Reich . . . . .	41	136
Oraison M., Devant l'illusion et l'angoisse . . . . .	44	122
ORMESSON W. d', La papauté . . . . .	43	169-170

OVERHAGE P., Um das Erscheinungsbild der ersten Menschen .....	44	125
PERRIN J.-M., Consécration à Dieu et présence au monde : les Instituts séculiers .....	44	123
PIAULT B., Le mystère du Dieu vivant .....	43	169-170
POTVIN R., L'action catholique, son organisation dans l'Eglise .....	42	95-96
POUJOL P., cf. HOURTICQ		
RAES A., Le mariage, sa célébration et sa spiritualité dans les Eglises d'Orient .....	43	164
RAHNER K., Ecrits théologiques .....	44	110-111
ID., Dangers dans le catholicisme d'aujourd'hui .....	44	110-111
ID., Ignatius von Loyola. Briefwechsel mit Frauen .....	44	69-88
RÉGAMEY P.-R., Les anges au ciel et parmi nous .....	44	115
ROBERT A. et FEUILLET A., Introduction à la Bible, I et II .....	44	107-108
ROCQUOIS R. de, Chemin de Croix .....	42	99
RONDET H., Le Sacré-Cœur .....	44	106
RONDOT P., Destin du Proche Orient .....	42	111
ROTUREAU G., Amour de Dieu et amour des hommes ..	44	104
ROUX H., L'Evangile du Royaume .....	41	129-130
SARTORY Th., Die katholische Kirche und die getrennten Christen .....	42	102
SCHAKOVSKOY Z., Ma Russie habillée en U. R. S. S. ..	43	165
SCHIEDER J., D. Hans Meiser. Wächter und Haushalter Gottes .....	44	116-117
SCHNEIDER R., Le saint, maître de l'histoire .....	44	121
ID., Les saintes femmes .....	44	121-122
SCHUTZ R., Vivre l'aujourd'hui de Dieu .....	42	92-93
SÉNÉGAS L., La Vierge Marie d'après l'Evangile .....	42	104
SEGUY J., Les sectes protestantes dans la France contemporaine .....	43	162-163
SENARCLENS J. de, La personne et l'œuvre de Jésus-Christ .....	42	112
SPIQC C., Agapè dans le Nouveau Testament, I et II ..	44	104
STAEHLIN W., cf. JACOB		
STAKEMEIER E., Konfessionskunde Heute im Anschluss an die Symbolik Johann Adam Möhlers ....	42	101
SURGY P. de, Les grandes étapes du mystère du salut ..	42	90
TEMPLEIER J., L'amour multiplié .....	44	106
THIELICKE H., Ethik des Politischen .....	44	119-120
THOMAS D'AQUIN (Saint), Contra errores Graecorum ..	42	103-104
THURIAN M., Mariage et Célibat .....	42	92-93
ID., La confirmation consécration des laïcs .....	42	92-94
ID., L'Eucharistie, mémorial du Seigneur, sacrifice d'action de grâce et d'intercession .....	42	92-95
THURNEYSSEN E., Doctrine de la cure d'âme .....	42	99-100
TONQUÉDEC J. de, La philosophie de la nature .....	43	150-152
TORRANCE T. F., Kingdom and Church .....	41	135
TROCHU (Mgr), Les sermons du pauvre curé d'Ars ....	42	98-99
VIALATOUX J., Le peuplement humain, II .....	43	157-158



VIGNAUX G.-P., La théologie de l'histoire chez Reinhold Niebuhr .....	41	133-134
VIGNAUX P., Philosophie au Moyen Age .....	43	150-152
VISCHER W., Valeur de l'Ancien Testament .....	41	132
WALLACE R. S., Calvin's Doctrine of the Word and Sacrament .....	41	135-136
WELTE B., La foi philosophique chez Jaspers et saint Thomas d'Aquin .....	43	150-153
ID., Ueber das Böse .....	44	124-125
WIESEL E., La nuit .....	43	171
WHITE V., Dieu l'inconnu .....	43	174-175
ZINTY M., cf. GUERRE		
Actes du 2 <sup>me</sup> congrès mondial pour l'apostolat des laïcs	42	102-103
Amour (L') plus fort que la mort .....	44	107
Charles de Foucauld .....	42	106
Cœur (Le) du Christ et le désordre du monde .....	44	106
Credo Ecclesiam. Von der Kirche heute .....	43	174
Devenir adulte .....	43	157
Dictionnaire de spiritualité, XXVI-XXVII .....	44	124
Faith and Ethics, The theology of H. Richard Niebuhr	41	139
Guide de lectures bibliques .....	42	90
Homme (L') au regard de la foi .....	44	124
Homme (L') devant l'échec .....	43	157
Instituts (Les) séculiers dans l'Eglise .....	43	175
Journal de bord de Jean de Léry en terre de Brésil 1557	42	162
Mission et sociologie, 1 .....	42	100
Nouveau (Le) Testament .....	41	130-131
Orthodoxie und evangelisches Christentum .....	41	138
Paroisses urbaines, paroisses rurales .....	42	100
Prière (La) de Jésus .....	43	164
Protestantisme (Le) français d'aujourd'hui .....	43	160-161
Recherches de Philosophie, 3-4 : De la connaissance de Dieu .....	43	150-154
Répertoire général des films 1959 .....	44	125
Saints (Les) de tous les jours .....	42	103
Secte (La) de Qumran et les origines du christianisme ..	43	175-176
Vocation de la sociologie religieuse, sociologie des vocations .....	42	100
Zanko, chef tribal .....	44	124

## DISQUES RECENSES

LAXAGUE H. et SANSON F.-D., La musique d'aujourd'hui est-elle désespérée ? .....	41	122-127
ID., Amour et vie des femmes .....	43	145-149
ID., Liturgies orientales .....	45	154-158
BARTOK B., Concerto pour orchestre (Decca, Erato, Deutsche Grammophon) .....	41	122-123
BERNARD M., Sainte Thérèse de Lisieux (Erato) .....	43	148-149

DALLAPICCOLA L., Chants de captivité (Voix de son Maître) .....	41	126
DONCEUR P., Le procès de réhabilitation de Jeanne d'Arc (Ducretet) .....	43	147-148
GARDET F., Le journal d'Anne Frank (Ducretet) .....	43	149
HAYDN J., La création (Erato, Deutsche Grammophon) .....	43	146
HONEGGER A., Cris du monde (Columbia) .....	41	123
Id., Honegger vous parle (Festival) .....	41	124
Id., Deuxième symphonie (RCA, Voix de son Maître) .....	41	124
Id., Cinquième symphonie (RCA, Deutsche Grammophon) .....	41	124
Id., Pâques à New-York (Festival) .....	41	124
Id., Danse des morts (Voix de son Maître) .....	41	124
Id., Jeanne au bûcher (Philips) .....	43	146-147
MILHAUD D., Chants populaires hébraïques (Boîte à musique) .....	41	126
Id., Cantate de l'enfant et de la mère (Philips) .....	43	145-146
PETRASSI G., Coro di Morti (Vega) .....	41	123
POULENC F., Dialogues des Carmélites (Voix de son Maître) .....	43	148
SCHUMANN R., L'amour et la vie d'une femme (Decca, Deutsche Grammophon, Columbia) .....	43	145
STRAUSS R., Vier Letzte Lieder (Columbia) .....	41	126-127
STRAWINSKY I., Symphonie des Psaumes (Pathé) .....	41	125-126
TOURNIER J., Le procès de Jeanne (RCA) .....	43	147
Chants de la liturgie byzantine (Pastorale et Musique) ..	45	155
Chants de la liturgie slavonne (Harmonia mundi) ....	45	157
Chants liturgiques de l'Eglise arménienne apostolique (Contrepoint) .....	45	157
Chants liturgiques russes (SM) .....	45	156
Chants russes (Voix de son Maître) .....	45	158
Credo, Dieu ayez pitié de moi, Premier psaume de David (Deutsche Grammophon) .....	45	158
Hymnes à la Vierge (Harmonia mundi) .....	45	156
Kirygma (Uni-Disc) .....	45	154
Liturgie roumaine de saint Jean Chrysostome (SM) ..	45	154
Musique sacrée (Cetra) .....	45	157
Quatuor Kedroff (SM) .....	45	156
Vendredi-Saint à Saint-Julien-le-Pauvre (SM) .....	45	155
Vêpres et Matines (SM) .....	45	155

# LUMIÈRE ET VIE

REVUE DE FORMATION DOCTRINALE CHRETIENNE

PUBLIEE CINQ FOIS PAR AN  
SOUS LA DIRECTION D'UN GROUPE  
DE DOMINICAINS DE LA PROVINCE  
DE LYON

## CONDITIONS D'ABONNEMENT

Les abonnements sont d'un an. Ils partent normalement  
du 1<sup>er</sup> Janvier.

	Ordinaire	Soutien	Le numéro
France	15 NF (1.500 f.)	20 NF (2.000 f.)	3,50 NF (350 f.)
Etranger	18 NF (1.800 f.)	25 NF (2.500 f.)	4,00 NF (400 f.)

## CORRESPONDANTS A L'ETRANGER

Suisse : Columban Frund, 14, rue du Botzet, Fribourg, C. C. P. 11a  
1975

Belgique et Luxembourg : La Pensée Catholique, 40, avenue de la  
Renaissance, Bruxelles, C. C. P. 1291-52

Pays-Bas : H. Coebergh, 74, Gedempte Oude Gracht, Haarlem,  
C. C. P. 85843

Italie : Pia Società San Paolo, 8, via Pio Decimo, Rome, C. C. P.  
1.18976

U. S. A. et Canada : Periodica, 5090, avenue Papineau, Montréal 34

★

Pour tout changement d'adresse, ne pas oublier de joindre à  
l'ancienne bande 3 timbres de 0,25 NF, ou 3 coupons-réponses inter-  
nationaux.

Prière de joindre un timbre à toute lettre demandant une réponse,  
et d'inscrire au dos des mandats notre référence ou les indications  
utiles.

Pour les réabonnements, utiliser notre C. C. P. de préférence aux  
chèques bancaires.

Toute la correspondance et tous les ouvrages à recenser doivent  
être adressés sans mention personnelle à

**LUMIERE ET VIE - 2, Place Gailleton, LYON 2<sup>me</sup>**

Tél. 37-49-82 — C. C. P. Lyon 3038.78

# LUMIÈRE ET VIE

## Cahiers encore disponibles

1953	8. <i>Crise de la Morale</i> .....	2,50 NF.
	9. <i>Jésus Fils de Dieu, d'après le N. T.</i> .....	2,50 NF.
	11. <i>La fin du monde est-elle pour demain ?</i> ...	4,00 NF.
1954	14. <i>De l'existence de Dieu</i> .....	2,50 NF.
1955	19. <i>Chrétiens séparés devant l'œcuménisme</i> ...	2,50 NF.
	20. <i>Réflexions sur le travail</i> .....	2,50 NF.
	21. <i>La morale du Nouveau Testament</i> .....	2,50 NF.
	24. <i>De l'immortalité de l'âme</i> .....	2,50 NF.
1956	25. <i>L'Islam</i> .....	2,50 NF.
	26. <i>Le Baptême dans le Nouveau Testament, I</i> ..	2,50 NF.
	27. <i>Le Baptême dans le Nouveau Testament, II</i> ..	2,50 NF.
	28. <i>Où en est le communisme français ?</i> .....	2,50 NF.
	29. <i>La Sainte Trinité, I</i> .....	2,50 NF.
	30. <i>La Sainte Trinité, II</i> .....	2,50 NF.
1957	31. <i>L'Eucharistie dans le Nouveau Testament</i> ..	2,50 NF.
	32. <i>Suicide et euthanasie</i> .....	2,50 NF.
	33. <i>Réflexions sur le miracle</i> .....	2,50 NF.
	34. <i>L'évolution humaine</i> .....	2,50 NF.
	35. <i>Transmission de la foi et catéchèse</i> .....	4,00 NF.
1958	36. <i>Le Rédempteur</i> .....	3,00 NF.
	37. <i>Israël</i> .....	3,00 NF.
	38. <i>La guerre</i> .....	3,00 NF.
	39. <i>L'argent, I</i> .....	3,00 NF.
	40. <i>Aspects du protestantisme</i> .....	3,00 NF.
1959	41. <i>L'espérance</i> .....	3,50 NF.
	42. <i>L'argent, II</i> ..	3,50 NF.
	43. <i>Conception chrétienne de la femme</i> .....	3,50 NF.
	44. <i>Amour de Dieu, amour des hommes</i> .....	3,50 NF.
	45. <i>Le Concile œcuménique</i> .....	3,50 NF.
1960	46. <i>La prédication</i> .....	3,50 NF.

## Cahiers à paraître

47. *La conversion*
48. *La condition de créature*
49. *Autorité et pouvoir*
50. *Actualité de la doctrine chrétienne*

Les prix indiqués sont valables pour la France et la Communauté.  
Pour l'étranger ils doivent être majorés de 0,50 NF.

PRIX : France, **3,50** NF  
Etranger, **4,00** NF